

L'ACTUALITÉ DES ROMANS

Gallimard Jeunesse

Automne 2014



Chroniques,
Entretiens,
Extraits

SEPTUAGINTA
PAGE

Supplément
à la revue

ÉDITO-SOMMAIRE



Plus que jamais, la rentrée littéraire pour la Jeunesse s'annonce abondante et passionnante. La revue **Page des libraires** et **Callimard Jeunesse** se sont associés pour vous en donner ici un avant-goût.

Cette sélection, recommandée par des libraires, vous emportera sur des fleuves merveilleux ou dans des forêts angoissantes, dans un passé bien réel, un présent inconnu ou un futur fascinant. Les auteurs ont inventé des mondes colorés, vous êtes cordialement invités à vous y plonger.

LES ROMANS JUNIOR [2 À 20]

Terre-Dragon d'**ERIK L'HOMME** → 2

Mathieu Hídalgo T.5 de **CHRISTOPHE MAURI** → 8

Détectives de père en fils de **ROHAN GAVIN** → 12

Force noire de **GUILLAUME PRÉVOST** → 16

LES ROMANS ADO [22 À 67]

La vie par 7 de **HOLLY GOLDBERG SLOAN** → 22

Entretien

pour *Tant que nous sommes vivants* d'**ANNE-LAURE BONDOUX** → 30

Le livre de Perle de **TIMOTHÉE DE FOMBELLE** → 36

La Vie au bout des doigts d'**ORIANNE CHARPENTIER** → 42

Ne tombe jamais de **PATRICIA MC CORMICK** → 46

Entretien

pour *La Dose* de **MELVIN BURGESS** → 50

Entretien

pour *Attraction mortelle* de **LUCY CHRISTOPHER** → 56

Endgame de **JAMES FREY** → 62

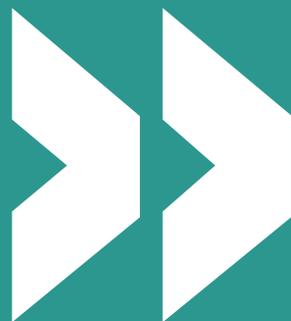
ZOOM SUR... [28-29]

JOHN GREEN, la voix des adolescents → 28

EN AVANT-PREMIÈRE, À PARAÎTRE EN 2015 [68 À 71]

Les Royaumes de Feu T.1 de **TUI T. SUTHERLAND** → 68

La Passe-miroir T.2 de **CHRISTELLE DABOS** → 70



ERIK L'HOMME

Terre-Dragon

1. Le souffle des pierres

L'auteur du *Livre des Étoiles* revient à la fantasy. Début d'une trilogie passionnante.

L'histoire

Sur un territoire déchiré par les vents vivent d'étranges tribus soumises au règne d'un invisible roi-dragon. Le jour où Ægir, l'enfant à la peau d'ours, échappe aux guerriers qui le gardent en cage, le destin du royaume bascule. Traqué sans relâche, Ægir croise la route de Sheylis, une apprentie sorcière chassée de son village. Un sortilège puissant va bientôt unir les deux adolescents contre leur volonté...

L'auteur

Erik L'Homme est né en 1967 dans le Dauphiné et passe son enfance dans la Drôme. Après des études d'histoire à l'université de Lyon, il part à la découverte du monde pendant plusieurs années, avec son frère photographe. Le succès de ses romans pour la jeunesse, notamment la trilogie du *Livre des Étoiles*, *Phænomen*, ou *A comme Association* écrite avec Pierre Bottero, lui permet aujourd'hui de partager son temps entre l'écriture et les voyages.

ILS ONT AIMÉ

L'avis de la revue PAGE

PAR AURÉLIA DURANDAL

Librairie L'Œil au Vert (Paris 13^e)

Qu'il est grand le plaisir de lire le nouveau livre d'un auteur dont l'œuvre a jalonné notre parcours de libraire! Un plaisir mêlé de crainte... Va-t-il tenir encore une fois ses promesses? Eh bien, oui! Erik L'Homme réussit à nouveau ce tour de force. Il faut dire que dans ce premier tome, on trouve tous les éléments nécessaires à mettre en marche notre imagination. Il y a d'abord cette terre où les éléments se déchaînent et où les tribus s'affrontent, donnant au récit le souffle des sagas nordiques ou des chansons de geste. La manière dont le roman est construit, en chapitres courts où alternent différents points de vue, donne un rythme à l'intrigue et surtout beaucoup de suspense. Enfin, il y a ces personnages dont l'auteur a le secret, des êtres qui, malgré leur noirceur, se montrent toujours humains, des personnages complexes auxquels on s'attache et dont on attend la suite des aventures avec impatience.



Erik L'Homme

Terre-Dragon

1. Le souffle des pierres

lu & conseillé par

I. Réty

Lib. Gwalarn (Lannion)

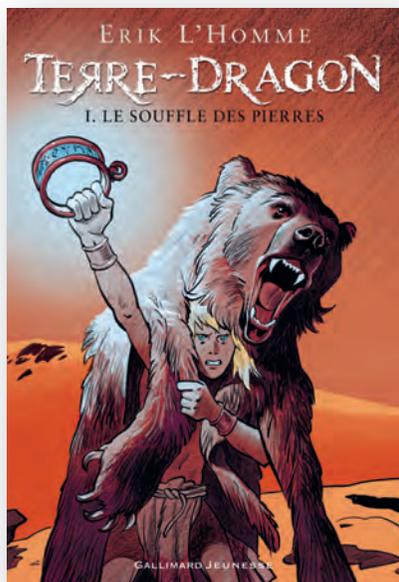
M. André

Éco. Gabriel Péri
(Saint-Chamas)

M. Bardin

La Bulle/Méd. de Mazé

Roman junior
à partir de 10 ans
256 pages - 11,50 €
En librairie le 28 août
Tome 2 : février 2015
Tome 3 : septembre 2015



Erik L'Homme
Terre-Dragon
1. Le souffle
des pierres

Sheylis frissonna.

Elle n'avait jamais aimé sa grand-mère. Pour tout dire, cette vieille femme lui flanquait la chair de poule. Quelle idée avait traversé la tête de sa mère pour qu'elle l'abandonne ici ?

Elle voulait avoir les mains libres pour refaire sa vie avec cet homme, ce marchand dont j'ai oublié le nom..., remâcha intérieurement Sheylis.

Bref, sa mère avait disparu sans laisser de traces ni donner de nouvelles.

Sheylis habitait désormais à une lieue du village de Karar, sur le territoire des puritains de Shogh-le-Pieu, en bordure d'une sombre forêt de chênes-houx aux troncs rugueux et aux branches noueuses, dans une solitude qui lui pesait. Elle n'avait pas d'amis. Les filles qu'elle croisait lorsqu'elle se rendait au marché refusaient de lui adresser la parole. Elles chuchotaient sur son passage et Sheylis savait qu'elles l'avaient surnommée Mauvais-Œil. C'était pareil avec les garçons.

Pourtant, Sheylis était jolie. Très jolie, même. Elle avait treize ans et promettait, avec ses boucles brunes et ses étonnants yeux verts, de faire chavirer les cœurs. Mais pour les villageois, sa grand-mère était une sorcière qui pratiquait une magie malfaisante.

N'empêche qu'ils sont bien contents de la trouver, la vieille, quand ils sont malades, eux ou leurs bestiaux! songea amèrement Sheylis.

Le seul point positif, depuis qu'elle avait été confiée à sa grand-mère, c'était que celle-ci lui transmettait son savoir. Sèchement et sans indulgence, sans manifester la moindre affection mais sans méchanceté non plus. Deux années auprès d'elle avaient suffi à la jeune fille pour devenir une apprentie tout à fait convenable. Sa grand-mère connaissait en effet les plantes qui guérissent, ainsi que l'usage des thun-lawz, les jetons de pouvoir ; cela leur valait, malgré la méfiance constante des gens de Karar, une relative tranquillité.

Tranquillité malmenée ces derniers temps par une épidémie de peste rouge particulièrement virulente, qui avait causé de gros ravages dans le cheptel de la région. Même sa grand-mère s'était révélée impuissante

à endiguer la maladie. Alors, les villageois s'étaient mis à murmurer ; à sous-entendre qu'elle y serait peut-être pour quelque chose. Le clan de Shogh-le-Pieu n'était pas réputé pour son ouverture d'esprit...

– Sheylis ! appela une nouvelle fois sa grand-mère.

Elle chassa la peur de son esprit et entra dans le cellier. L'odeur douceâtre de la fumée de pin-résine la prit à la gorge ; cette odeur flottait sur l'ensemble du royaume, car tout le monde se chauffait et cuisinait avec cet arbre qui poussait vite et partout. La cabane rudimentaire, de bois et de torchis, adossée contre le tronc d'un chêne-houx millénaire, ne comptait que deux pièces ; celle-ci, petite, qui servait de remise, et une autre, plus grande, dans laquelle elles mangeaient, travaillaient et dormaient sur des paillasses étendues chaque soir devant la cheminée.

Vêtue de son sempiternel manteau de laine noir, la tête cachée sous une large capuche, la vieille femme fouillait dans un coffre que Sheylis ne se rappelait pas avoir déjà vu ouvert.

– Ils vont venir, annonça la vieille sans se retourner. Je l'ai lu dans les thun-lawz. Ils brandiront des torches, des armes et seront pleins de colère. Rien n'a changé depuis le temps de Rosk-le-Borgne... Ils me veulent, ils te voudront aussi. Ces idiots s'imaginent qu'en nous tuant ils chasseront la maladie. C'est pourquoi tu dois partir. Tout de suite.

La jeune fille resta foudroyée.

– On doit partir ? balbutia-t-elle. Mais où ?

Sa grand-mère coula vers Sheylis un regard désolé.

– Il n'y a pas de « on ». Mes vieilles jambes me trahiraient au premier obstacle. Tu dois t'enfuir seule. Évite l'Est et le territoire des Naatfairis ; ce sont des barbares. Trouve refuge auprès du clan d'Oqam-le-Pêcheur, si tu parviens à franchir le Fleuve, ou celui de Dirdle-Chenu, par les montagnes. Les gens, là-bas, nous tolèrent davantage.

– Mais vous ? insista-t-elle encore.

– C'est trop tard, ma fille.

Elle fixa Sheylis avec une intensité accrue.

– Essaie de rester en vie. Je te promets que je serai toujours près de toi.

Elle ramassa un sac de cuir posé à côté du coffre et le tendit à Sheylis.

– J'ai mis dedans un jeu de thun-lawz, de quoi boire et manger pour plusieurs jours, ainsi que quelques herbes et potions.

Elle se défit de son manteau et le posa sur les épaules de Sheylis. Sans lui, elle paraissait encore plus maigre.

– Ne perds pas de temps, termina-t-elle. Tu as été une bonne apprentie. Et la meilleure chose, peut-être, qui me soit jamais arrivée.

Puis elle prit sa petite-fille dans ses bras. Sheylis se sentit émue malgré elle par cet élan d'affection et les douces paroles de sa grand-mère, les premières qu'elle lui adressait. Elle regretta qu'il ait fallu cette situation terrible pour que la vieille femme se livre enfin, et elle éprouva le sentiment d'un énorme gâchis. Puis une vague de chaleur intense l'envahit. Un vertige s'empara d'elle et son cœur se mit à battre plus fort. Elle n'allait quand même pas laisser l'émotion la submerger ! Ce n'était pas le moment.

– Maintenant va, mon enfant, dit la vieille femme en la repoussant. Ils arrivent. Que les dieux te protègent dans ton périple !

La sensation d'étourdissement disparut aussi soudainement qu'elle était apparue.

Sheylis prit le sac et se dirigea vers la porte.

Elle se retourna pour regarder une dernière fois sa grand-mère : l'image de la vieille sorcière devenait floue. Elle secoua la tête et sortit.



Le guerrier contemplant la cage d'un air songeur.

Il était grand et musclé. Ses cheveux longs étaient attachés sur la nuque par un cordon grassex. Une barbe courte et noire dissimulait en partie la cicatrice qui fendait sa joue gauche. Son regard, clair, brillait d'une intensité peu commune. Sa tenue de cuir renforcée de pièces métalliques disparaissait en partie sous une fourrure de loup, animal qui vivait en meutes nombreuses sur la steppe. Il portait au côté, dans un fourreau parfaitement ajusté, le sabre traditionnel des guerriers naatfarirs. Fixée sur son dos, une targe en cuivre, décorée de thun-lawz entremêlés, tenait compagnie à un petit arc à double courbure et à un carquois rempli de flèches en bois sombre.

Il fouilla dans un seau au-dessus duquel bourdonnait un essaim de mouches, puis jeta à travers les barreaux un os à demi rongé.

– Tiens, Peau d'Ours, ton repas !

Dans la cage, une silhouette surgit d'une couverture miteuse. Elle s'empara avec avidité de l'os et retourna

dans l'ombre, posant sur son géolier un regard chargé à la fois de crainte et de haine. C'était un jeune garçon, qui portait comme uniques vêtements un pagne de toile rêche et une grande peau de bête jetée sur les épaules. De taille moyenne, il était maigre, affreusement sale. Il avait les cheveux blonds en bataille et les yeux bleu foncé, presque noirs. Il était difficile de lui donner un âge. Il avait douze ans peut-être, guère plus.

Le guerrier sourit. Il décrocha de sa ceinture un collier, une bande de cuir cerclée d'un étrange métal bleuté et incrusté de thun-lawz scintillants. Il l'agita sous les yeux du garçon.

– Tu seras traité comme un être humain le jour où tu deviendras un animal !

Puis il s'éloigna d'une démarche souple, emportant le seau de déchets vers les autres cages alignées le long de la palissade.

Son os serré contre sa poitrine, le garçon attendit que l'homme soit suffisamment loin. D'où il se trouvait, il voyait la cour boueuse, la porte à double vantail, les gardiens qui obéissaient à cet homme, nommé

Ishkar. C'était lui, toujours lui, qui le nourrissait depuis maintenant trois ans. Depuis sa capture. Depuis la mort de ses parents, tués par les Naatfarirs. Cette solide cage, construite en fer, cette cour, protégée par une épaisse clôture de bois que surveillaient nuit et jour les guerriers ; l'odeur légèrement sucrée du bois résineux qui formait les murs de l'enceinte ; cet homme enfin, pensif et méprisant, étaient devenus son unique horizon.

Les souvenirs de sa courte vie de liberté s'estompaient comme des lambeaux de brume s'effilochant dans le vent. Il se rappelait son nom : Ægir. Il se rappelait qu'au moment de sa capture il était vêtu d'une peau d'ours, qu'on lui avait permis de conserver et qui lui avait valu son surnom. Il se rappelait que sa famille fuyait quelque chose avant d'être surprise par les cavaliers pillards. Il conservait encore en mémoire de rares moments, quelques scènes, sans rapport les uns avec les autres. Mais le visage de sa mère s'était effacé, en même temps que celui de son père et de sa sœur.



Il était seul. Il n'avait jamais eu l'occasion de se lier vraiment avec les autres prisonniers. Il lui arrivait de discuter avec eux dans la langue commune à tout le royaume, mais les captifs ne restaient jamais longtemps dans leur cage. Que devenaient-ils, une fois emmenés de l'autre côté de la palissade ? Il n'en savait rien. Il savait seulement que lui, on ne venait jamais le chercher. Parce qu'il était le plus jeune ? Il serait devenu fou ou bien se serait laissé mourir de faim et de froid, s'il n'avait pas trouvé refuge dans une idée fixe : s'échapper. Et découvrir ce qu'il y avait derrière les pieux de l'enceinte.

Ce soir, tout allait changer. Il attendait depuis longtemps, très longtemps, un os comme celui-là. Son plan était prêt, dans les moindres détails.

Il considéra une nouvelle fois sa prise, puis se mit à la ronger voracement.

Il allait avoir besoin de toutes ses forces.

La porte de la cage céda dans un grincement qui lui sembla un coup de tonnerre.

Ægir attendit un moment, le cœur battant, priant de toutes ses forces les trois divinités du royaume.

Le Chevaucheur de Vent, pour qu'il tapisse sa route de silence.

Le Maître de la Foudre, pour qu'il aveugle ses gardiens.

La Reine des Montagnes, pour qu'elle fasse taire sa peur.

Personne ne vint et Ægir respira de nouveau. La nuit était noire. Il s'en réjouit, elle couvrirait sa fuite.

Il laissa sur la porte l'os imposant qui lui avait servi à forcer la serrure endommagée par la rouille. Il se blottit

dans sa peau d'ours, autant pour se protéger de la morsure du froid que pour se donner du courage, et posa le pied dans la cour.

Il commença par se redresser. Sa cage était suffisamment longue pour qu'il puisse s'étendre entièrement, mais pas assez haute pour se mettre debout. Il savoura cette impression, une fois vaincu un léger vertige.

Son regard monta jusqu'à se perdre dans la voûte céleste, piquetée d'une myriade d'étoiles. Elles avaient toujours été là pour lui, nuit après nuit. Il s'était amusé à leur donner des noms, à imaginer des formes, à élire la plus brillante. Il éprouvait pour ces petites lumières, hors d'atteinte des Naatfarirs, une véritable tendresse.

Il se dirigea ensuite sans bruit vers la portion de palissade qu'il savait mal surveillée. Ses mains et ses pieds trouvèrent sans difficulté les nœuds, nombreux sur les troncs de pins-résine, et il s'éleva rapidement au-dessus du sol. Il s'était entraîné tous les jours, à l'insu de ses geôliers, à s'accrocher et se suspendre aux barreaux de fer de sa cage, faisant travailler les muscles de ses bras et de ses jambes.

Il atteignit bientôt le sommet des pieux, qu'il franchit entre deux pointes. Ça et là, loin de se douter qu'un de leurs prisonniers était en train de s'évader, des Naatfarirs patrouillaient, engourdis par le froid. Ægir se laissa tomber de l'autre côté.

À sa grande surprise, aucun village ne se dressait derrière les murs. Aucune maison, aucune forteresse. Ce qu'il avait pris pour une cour était en réalité un enclos. Une prison, isolée au milieu de la steppe.

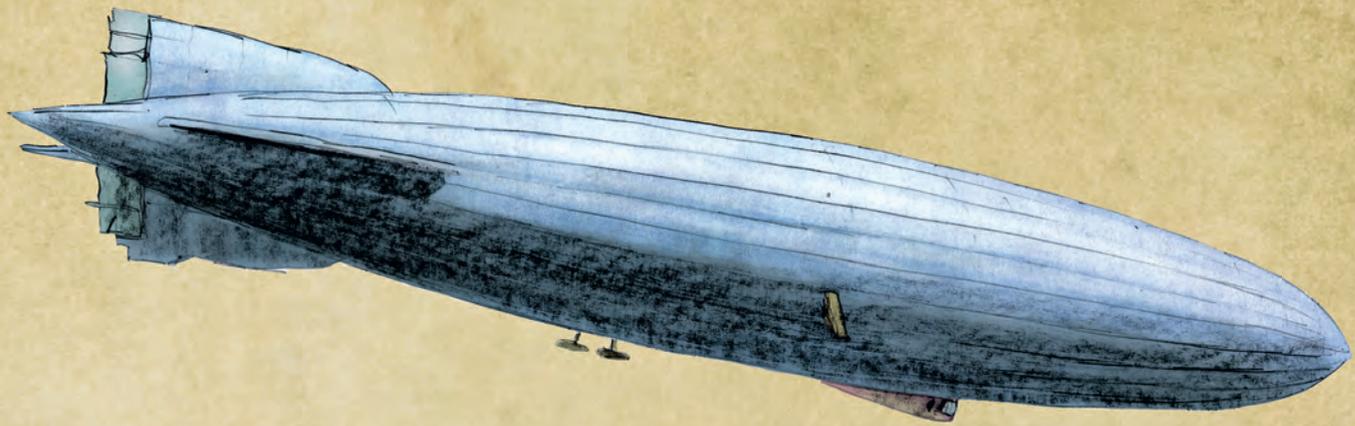


STÉPHANE MELCHIOR-DURAND

CLÉMENT OUBRERIE

LES ROYAUMES DU NORD • 1

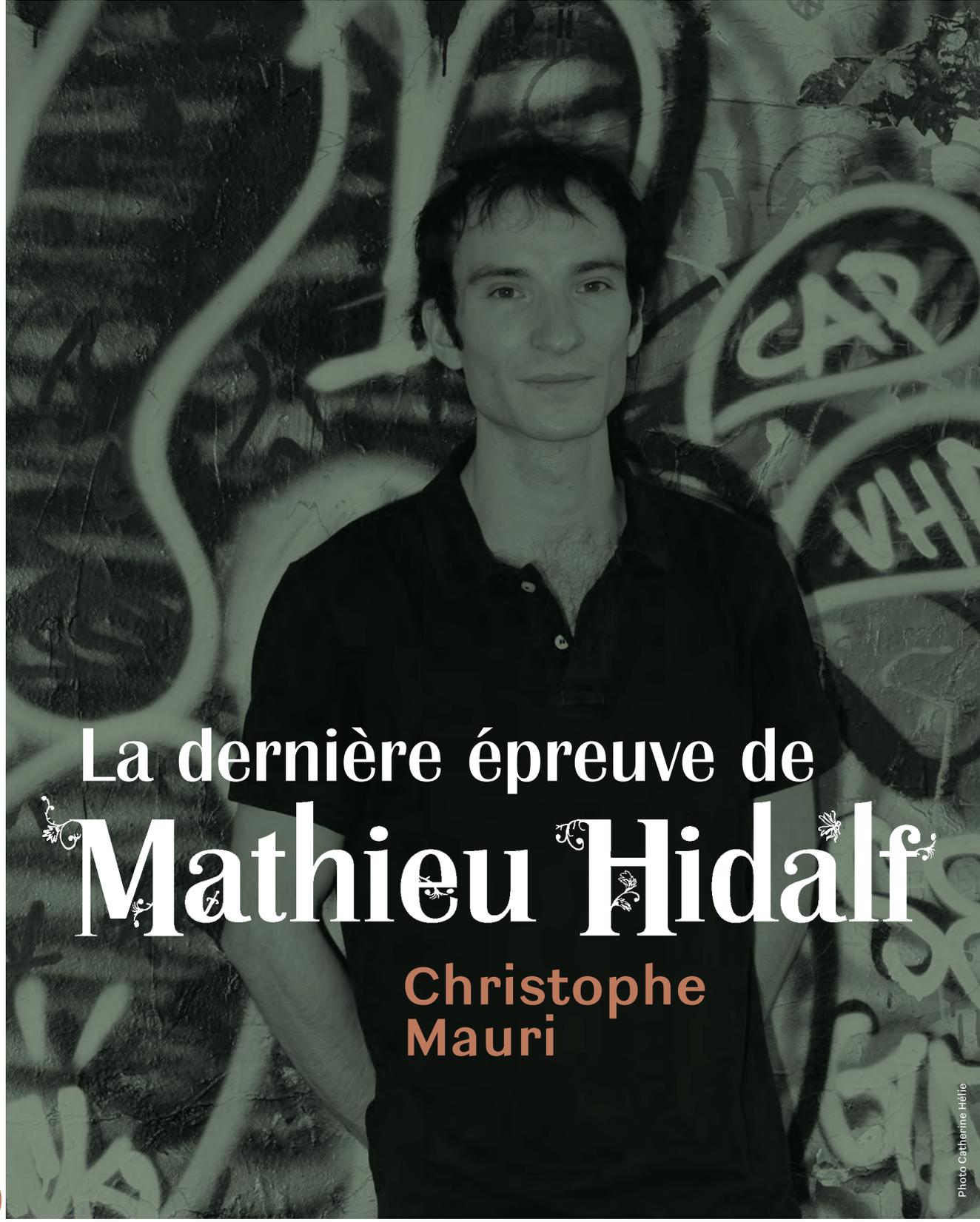
Le chef-d'œuvre de Philip Pullman
maintenant en bande dessinée !



Le 11 septembre
en librairie



Gallimard



La dernière épreuve de
Mathieu Hidalgo

**Christophe
Mauri**

Photo Catherine Hélie

Le final éclatant d'une saga de fantasy déjà culte !

L'histoire

L'heure est grave pour Mathieu Hildalf. Une moitié de l'école est tombée aux mains des frères Estaffes qui le traquent sans relâche. S'ils parviennent à s'emparer de son arbre doré, c'en est fini pour toujours de l'Élite. Désormais, Mathieu et ses amis n'ont plus le choix : ils doivent unir leurs forces pour enfin démasquer le traître, accomplir l'épreuve des Ailes de Feu et affronter la plus terrible bataille de l'histoire du royaume...

L'auteur

À l'âge de treize ans, Christophe Mauri adresse son premier roman au comité de lecture des éditions Gallimard Jeunesse. C'est le début d'une relation forte, jalonnée d'envois et d'encouragements, qui se conclut le jour des vingt-deux ans du jeune auteur, lorsque le comité lui propose la publication du *Premier Défi de Mathieu Hildalf*. Depuis, Christophe Mauri se consacre à l'écriture.

ILS ONT AIMÉ

L'avis de la revue PACE

MANON BARDIN

La Bulle/Médiathèque de Mazé

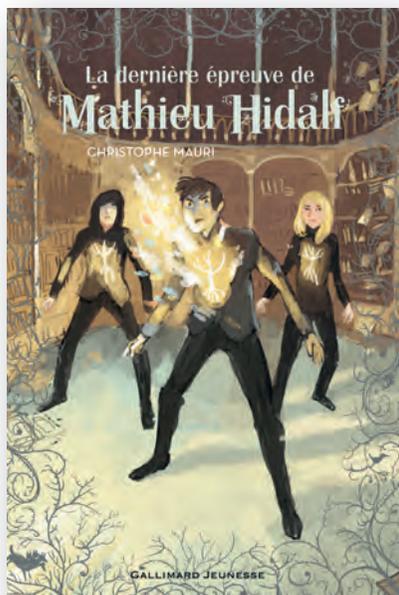
Christophe Mauri nous emmène au cœur de l'univers astrien avec ce cinquième et dernier opus de la fabuleuse série de fantasy *Mathieu Hildalf*. Les inconditionnels de cette pentalogie seront indéniablement ravis de ce final transcendant que nous a concocté l'auteur. Ce n'est pas sans peine que nous quittons notre jeune et intrépide héros, auquel nous nous étions rapidement attachés dès *Le Premier Défi de Mathieu Hildalf*. Le jeune garçon a bien grandi et évolué ! Une écriture fluide et rythmée, de l'action, des péripéties et une bonne dose d'humour caractérisent cette pétillante et trépidante saga. Destinées en premier lieu aux adolescents, les aventures de Mathieu Hildalf sont aussi à mettre entre les mains des jeunes et bons lecteurs à partir de 10 ans. Ils n'en feront qu'une bouchée ! Précipitez-vous sur cette dernière aventure ! Et pour ceux qui ne connaissent pas encore Mathieu Hildalf, il est encore temps de réparer cet impair !



Christophe Mauri
*La dernière épreuve de
Mathieu Hildalf - Tome 5*

lu & conseillé par
M. Bardin
La Bulle/Méd. de Mazé

Roman junior
à partir de 9 ans
544 pages - 16,90 €
En librairie
le 18 septembre



Christophe Mauri
*La dernière épreuve
 de Mathieu Hidf*
 Tome 5

Les deux moitiés de l'école de l'Élite

La galerie des Chandelles était l'unique lieu de l'école éclairé à la bougie. En mémoire d'un carnage perpétré dans ce lieu, aucune nymphe n'y pénétrait jamais. Assis sur un banc, écrasé entre Pierre et Roméo, Mathieu Hidf observait la foule qui encombrait les portes.

Son pied droit, sous la table, battait nerveusement le sol. Il tourna la tête en direction d'une jeune fille assise à une table lointaine. Sa silhouette se détachait sur une large vitre, qu'on aurait dit recouverte d'un rideau blanc, tant la neige tombait dru. Les cheveux blonds de Marie-Marie du Château Boisé entouraient son visage, d'autant plus pâle que ses yeux étaient grands et noirs. Elle aussi, songea Mathieu, semblait avoir dormi pendant des mois. La jeune fille croisa son regard et le soutint quelques secondes, jusqu'au moment où la comtesse Armance Dacourt fit irruption dans la galerie.

La directrice portait un long manteau auquel se mêlaient ses cheveux d'ébène. Le capitaine Louis Serra marchait à côté elle. De la neige couvrait les épaules de l'Élitien. Chacun de ses pas répandait derrière lui une flaque d'eau boueuse.

Que la comtesse et le capitaine se montrent ensemble laissait rarement indifférents ceux qui les observaient. Chacun, séparé de l'autre, était si inaccessible, si distant, si gracieux dans sa solitude qu'on ne pouvait l'imaginer autrement que livré à lui-même pour toujours. Mais lorsqu'ils étaient réunis, marchant de front, ils avaient brusquement l'air indissociables, comme les deux yeux noirs d'un seul regard.

– C'est moi qui ai prié la comtesse Dacourt de vous réunir, annonça Louis Serra en s'immobilisant à la hauteur des premières tables. Le message que j'ai à vous délivrer est de la plus haute importance. Mais il ne s'adresse qu'à un seul d'entre vous.

Un murmure étonné se propagea sur les bancs. Mathieu fronça les sourcils. Si le capitaine voulait parler à l'un d'eux en particulier, pourquoi ne le convoquait-il pas tout simplement en privé ?

– Il y a parmi vous un élève qui se cache, reprit Louis Serra en s'adressant à la foule. Un élève qui dissimule son identité. Un élève qui est en danger de mort.

Mathieu sentit les racines de son arbre le brûler plus vivement. Quelques voisins, qu'il ignora, s'étaient tournés dans sa direction, le soupçonnant peut-être d'être le destinataire des paroles de Louis Serra.

– À l'heure qu'il est, je suis en mesure de dire à cet élève que nos ennemis, les frères Estaffes, ont appris son existence, révéla le capitaine en marchant lentement entre les tables. Qu'ils vont tout faire, tout entreprendre, tout mettre en œuvre pour l'atteindre et le tuer.

Le mot « tuer » résonna sous la voûte de la galerie. Mathieu pivota légèrement : Louis Serra n'était plus qu'à quelques pas de lui.

– Je suis capable de protéger cet élève, affirma l'Élitien avec gravité. Je lui demande de révéler, *impérativement* et le plus tôt possible, son identité au mage Stadir Origan.

Stadir Origan était le plus illustre sorcier du royaume. Mathieu l'avait rarement vu dans l'enceinte de l'Élite, mais le vieil homme était présent parmi la foule ce jour-là et soutint avec indifférence les centaines de regards posés sur lui. Louis Serra fixa Mathieu lorsqu'il déclara :

– Cette annonce ne concerne qu'un seul d'entre vous. Il est préférable, pour leur propre sécurité, que les autres élèves ne cherchent pas à en savoir davantage. Sans rien ajouter, le capitaine prit la direction de la sortie. Un silence incroyable faisait escorte à ses pas. Il marchait précisément dans les empreintes laissées un instant plus tôt par ses propres bottes. Les Cœurs noirs refermèrent les portes derrière l'Élitien dans un claquement sonore.

Aussitôt, chaque élève se tourna vers son voisin. Mathieu avait rarement assisté à un tel désordre dans la galerie des Chandelles. Jamais, en tout cas, en présence de la comtesse Armance Dacourt. Les discussions étaient si vives que plusieurs des chandelles,

réparties sur les tables, s'éteignirent à cause des mouvements trop brusques, plongeant un peu plus la galerie dans la pénombre.

– Les Estaffes veulent tuer un Prétendant ? Et si c'était moi ? s'exclama Roméo Pompous.

Pierre, qui n'avait pas encore prononcé un mot, s'adressa à Mathieu :

– Louis Serra t'a déjà parlé de cet élève qu'il recherche, n'est-ce pas ?

Roméo et Jurençon se turent et se tournèrent vers eux.

– Oui, avoua Mathieu dans un chuchotement, mais je vous en dirai plus tout à l'heure, quand nous serons seuls...

Au bout de la galerie, la comtesse Dacourt choisit cet instant pour rétablir l'ordre.

– Je comprends votre étonnement, déclara-t-elle. Mais n'oubliez pas ce qu'a dit Louis Serra : ces paroles ne s'adressent qu'à un seul d'entre vous. Que tous les autres se concentrent uniquement sur la reprise des épreuves. J'ai l'honneur de vous informer qu'elles débiteront demain matin.

Le calme revint aussitôt. Si certains élèves étaient impatients de recommencer les épreuves, d'autres auraient préféré être dispensés à tout jamais. L'école de l'Élite ne fonctionnait pas comme une école ordinaire. Plusieurs fois par an, une épreuve était confiée aux élèves. Chacun disposait d'un temps déterminé pour la mener à bien. En cas de réussite, les concurrents obtenaient une branche dorée, qui venait garnir l'arbre cousu sur leur uniforme. En cas d'échec, ils étaient immédiatement exclus et renvoyés chez eux, sans autre forme de procès.

Tandis que les élèves reprenaient leurs esprits, un Cœur noir, dont l'épée cognait contre les bancs, rallumait les chandelles éteintes.

– La cérémonie aura lieu demain matin, à neuf heures, précisa la comtesse Dacourt. Elle durera jusqu'à la fin de la matinée.

À quelques places de Mathieu, Juliette d'Airain s'était raidie sur sa chaise. Il devinait son anxiété à ses sourcils recourbés et à la fixité de son regard : sa petite sœur détestait toute forme d'imprévus.

– Deuxièmement, reprit la comtesse avec davantage de légèreté, vous savez que le capitaine Louis Serra souhaite rendre les cours de combats d'arbres obligatoires pour les Prétendants cette année. Le premier cours aura lieu cette semaine. Vous avez deux jours pour vous inscrire avec votre adversaire à mon bureau. Faute de quoi, je vous en assignerai un d'office.

Un combat d'arbres opposait deux élèves qui utilisaient les pouvoirs de l'arbre doré cousu sur leur uniforme pour éteindre celui de leur adversaire. Presque malgré lui, Mathieu adressa un coup d'œil à Marie-Marie du Château Boisé. La jeune fille l'observait également avec insistance. Ils s'étaient promis, quelques semaines plus tôt, de régler leurs comptes dès le premier cours de combat.

– Troisièmement, pour votre sécurité, de nouvelles dispositions ont été prises ce matin, déclara la comtesse Dacourt. Au moment où nous parlons, ces dispositions sont mises en place.

Le Cœur noir qui rallumait les chandelles au milieu des tables bouscula Mathieu mais celui-ci n'y prit pas garde. Son attention était captée par Armance Dacourt. Des rumeurs couraient sur de grands changements à venir. Il était temps de savoir en quoi ils consistaient.

– À l'heure où nous sommes réunis, une mesure sans précédent est appliquée hors de la galerie des Chandelles, annonça la comtesse. Pour la sécurité de tous, l'école de l'Élite est désormais divisée en deux parties. La première partie sera placée sous la vigilance constante du fil d'or. Vous connaissez désormais son fonctionnement. Tous les Cœurs noirs seront dévoués à la surveillance de cette première partie de l'école.

La voix de la comtesse se fit plus sévère quand elle ajouta :

– Vous êtes informés que la seconde moitié de l'école est désormais strictement *interdite*. Quiconque y fera un pas, quel que soit son motif, Prétendant, Apprenti ou pré-Élitien, sera immédiatement exclu. Me suis-je bien fait comprendre ?



Rohan
Gavin

Détectives
de père  en fils

Un livre pousse ses lecteurs à commettre des crimes... Kingsley et fils enquêtent. Un polar drôle et déjanté.

L'histoire

Le privé Alan Kingsley, spécialiste des crimes inexplicables, se réveille de quatre ans d'un coma hypnotique. Il découvre alors que son fils Darkus a hérité de son esprit de déduction et de sa passion pour les costumes en tweed. Avec l'aide d'Oncle Bill, membre éminent de Scotland Yard, père et fils vont enquêter sur un livre qui semble jouer étrangement avec les peurs les plus intimes de ses lecteurs. Un auteur introuvable, un éditeur qui ment, une assistante meurtrière, une organisation criminelle infiltrée partout... l'affaire est complexe et leur réserve des surprises !

L'auteur

Auteur et scénariste, Rohan Gavin vit à Londres. La série *Détectives de père en fils* lui a été inspirée par ses passions de toujours : les histoires de détectives, les voitures, et toute forme de théorie du complot. Fils de l'auteur Jamila Gavin, il était enfant un grand fan de Tintin, et ses cinq auteurs préférés sont Roald Dahl, Sir Arthur Conan Doyle, Charles Dickens, Ian Fleming et Stephen King.

L'avis de la revue PAGE

MURIEL ANDRÉ

École Gabriel Péri (Saint-Chamas)

Un roman frais et léger avec des touches d'humour, mais qui mêle aussi habilement enquête, surnaturel, société secrète et manipulation mentale : voici en quelques mots comment l'on peut décrire *Détectives de père en fils*. Que demander de plus pour passer un bon moment de lecture ? On ne s'ennuie pas une seule seconde, tant les rebondissements sont légion et le mystère omniprésent.

Dans ce premier volet, on découvre une galerie de personnages tous plus truculents les uns que les autres. Darkus, le héros, voue une réelle admiration à son père, le célèbre détective Alan Kingsley dont il a mémorisé toutes les enquêtes. Darkus est un jeune garçon de 13 ans un brin décalé avec son côté *so british*, mais il est aussi très responsable pour son âge. Sa relation avec son père est touchante : il rêve de lui ressembler et cherche sans cesse son approbation alors qu'Alan ne semble plus avoir toute sa tête. Tilly, sa sœur par alliance, qui change de couleur de cheveux comme d'autres de chaussettes, apporte une touche de légèreté grâce à son caractère imprévisible. Un début de série prometteur...



Rohan Gavin

Détectives de père en fils

traduit de l'anglais
par Anne Krief

lu & conseillé par
M. André
Éco. Gabriel Péri
(Saint-Chamas)

Roman junior
à partir de 10 ans
400 pages - 17,50 €
En librairie
le 2 octobre

ILS ONT AIMÉ

13



Rohan Gavin
*DéTECTIVES
de père en fils*

- Papa, je peux t'aider.
- Ne dis pas n'importe quoi.
- Tu ne comprends pas : je peux vraiment t'aider !
- Si tu t'imagines que ça va être une espèce de stage genre « Emmenez votre enfant au boulot avec vous », eh bien, tu es encore plus dingue que moi ! lui lança sèchement son père.
- Dans tes archives, « La Bible », tu as écrit : « Raisonner, c'est construire au moins deux théories qui expliquent pourquoi un évé-

nement a eu lieu, jusqu'à ce que l'explication la plus logique s'impose », cita Darkus.

- Et alors ?
- Alors, je peux être ta seconde théorie. La deuxième moitié de ton cerveau.
- Plutôt mourir ! Je t'interdis d'aller plus loin dans cette histoire. Il est grand temps d'arrêter ces sottises, de récupérer La Bible et de te ramener chez toi, déclara Kingsley en secouant la tête.
- Ce sera un petit peu difficile, dit Darkus en désignant la rue. Ils embarquent la voiture.
- Son père regarda par la fenêtre et vit le bras articulé d'une énorme dépanneuse en train de déplacer la Jaguar garée sur la double ligne jaune.
- Je constate qu'au moins la police a fait quelque progrès dans certains domaines, remarqua-t-il.
- Qu'allons-nous faire, maintenant ?
- Nous prendrons la mienne.

Kingsley sortit avec Darkus par la porte du numéro 27 et le conduisit dans une autre petite rue perpendiculaire bordée de maisons mitoyennes. Il s'était changé et avait mis une veste à chevrons, un pantalon en velours côtelé et un chapeau en tweed qui ressemblaient étrangement à ceux de Darkus. Celui-ci espéra que son père le prendrait par la main, mais il se rappela qu'il était aujourd'hui trop grand pour cela.

Kingsley arriva à une interruption du trottoir, où une allée pavée menait à l'arrière des maisons. Darkus suivit son père jusqu'à une rangée de garages étroits et délabrés. Kingsley sortit une clé et ouvrit le cadenas d'un garage à la peinture noire écaillée. Il souleva la

porte, derrière laquelle apparut un véhicule familial, bien que plongé dans l'obscurité et couvert de toiles d'araignée. C'était un taxi londonien classique, un Fairway pour être précis.

- Tu as été chauffeur de taxi ? s'étonna Darkus.
- Moi, non. Mais vingt mille autres personnes le sont. C'est le meilleur moyen pour passer inaperçu.
- Il ouvrit la portière, rabattit le pare-soleil et rattrapa les clés qui lui tombaient dans les mains. Il débloqua le capot et contourna la voiture pour inspecter le moteur.
- Évidemment, je lui ai apporté un certain nombre de modifications...

Il ôta une gigantesque toile d'araignée, rebrancha la batterie, retourna s'asseoir au volant et tourna la clé de contact. Le Fairway s'anima avec un ronflement que Darkus n'avait jamais entendu émettre par un taxi anglais. On aurait plutôt dit celui des voitures de sport dont Clive comparait les performances à la télévision. Kingsley fit vrombir le moteur, expulsant des nuages de poussière et de fumée à l'extérieur du garage.

- Rover V8, annonça-t-il avec un large sourire. Démarrage au quart de tour !

La petite lumière orange « Taxi » s'alluma sur le toit et Kingsley ouvrit la portière arrière à son fils.

- Je vous conduis où, monsieur ?
- Darkus sourit et prit place à l'arrière.

- Roulez...
- À la maison ! répliqua Kingsley en passant la marche arrière et en accélérant pour sortir de l'allée dans un nouveau nuage de poussière et de fumée.

[...]

Une fois sur la chaussée, Darkus hésita, regardant tout autour de lui avec des yeux neufs : Wolseley Close était à la fois triste et gai, comme un vêtement adoré devenu soudain trop étroit. Il baissa la tête et s'éloigna du taxi, jusqu'à ce qu'il remarque quelque chose d'étrange : une sorte de petit cône noir orné d'un blason argenté dépassait d'une des haies proches. Le catastrophiseur dans sa tête entra instantanément en suractivité tandis que Darkus détectait plusieurs autres cônes cachés dans les buissons tout le long de la rue.

- Papa ! s'écria-t-il.

Kingsley enfonça l'accélérateur et exécuta un demi-tour sur place, ce dont seul un taxi anglais était capable, mais il fut aussitôt arrêté par une voiture de police qui barra la rue. Des policiers sortirent de toutes les portes possibles, tandis que d'autres émergeaient des buissons. Kingsley passa la marche arrière pour se voir bloqué quelques mètres plus loin par une autre voiture bicolore. Vaincu, il attendit, les mains posées à plat sur le volant.

Un agent se saisit de Darkus et le hissa sur le trottoir, pendant qu'une demi-douzaine de policiers ouvraient la portière, tiraient Kingsley hors de son taxi et le plaquaient au sol.

– Papa! hurla Darkus.

– C'est bon, Doc, répondit son père, enfoui sous la masse mouvante des uniformes.

Escorté jusqu'à chez lui, le garçon ne cessait de se débattre. Une espèce de colosse sortit d'une Vauxhall et s'approcha de l'atroupement.

– Bonjour, Alan, dit Draycott en s'efforçant de dissimuler son petit sourire sous sa moustache.

– Inspecteur Draycott, répondit Kingsley en levant les yeux.

– Inspecteur principal, le corrigea-t-il. Je pensais que vous profitiez d'un repos bien mérité?

– Eh bien, je me suis réveillé avec une envie irrésistible de me remettre au boulot.

– Pas si ça dépend de moi...

Draycott fit un signe à ses hommes qui s'empressèrent de passer les menottes à Kingsley avant de le remettre sur ses pieds.

– C'est un quartier calme où vivent des gens bien élevés et honnêtes. Depuis que vous l'avez quitté, c'est un havre de paix et de tranquillité. Nous n'avons aucune envie que vous reveniez affoler tout le monde avec vos... idées.

– Inspecteur principal Draycott, commença Kingsley, vous n'avez jamais été le plus brillant élément des forces de police, mais je suis certain que vous avez toujours été un fidèle serviteur de la loi. Donc, je vous prierais de me relâcher et de me laisser gentiment faire mon travail.

– Je n'apprécie pas vos méthodes, Kingsley, pas plus que je ne vous apprécie vous-même. Vous avez déjà laissé derrière vous, à l'hospice de Shrubwoods, une

tripotée de vieillards terrorisés. Sans parler de Clive et de Jackie, ici-même. À la lumière de ces faits irrefutables, je vais recommander aux médecins de vous placer en observation pour quelques semaines, un mois peut-être. Afin de m'assurer que vous n'allez pas encore nous préparer quelque chose de... louche, conclut Draycott avec un plaisir manifeste.

– Ce serait préjudiciable aux forces de l'ordre et de la loi, une insulte à votre intelligence déjà limitée et un risque sérieux pour l'issue de l'enquête qui m'occupe actuellement.

– Et il s'agit...? s'enquit Draycott.

Kingsley marqua un temps d'arrêt, puis répondit en baissant la voix :

– D'une organisation que je soupçonne d'être responsable d'à peu près tous les crimes et délits inexpliqués, les petits comme les gros, dans les villages et les villes du pays, peut-être même dans toute l'Europe et vraisemblablement dans le monde entier.

– Oh, rien que ça? ironisa Draycott.

– Je ne m'attendais pas une seconde à ce que vous me croyiez, mais si vous me permettez d'accéder à mon ancienne maison, je serai ravi de vous en apporter la preuve.

Draycott réprima un rire.

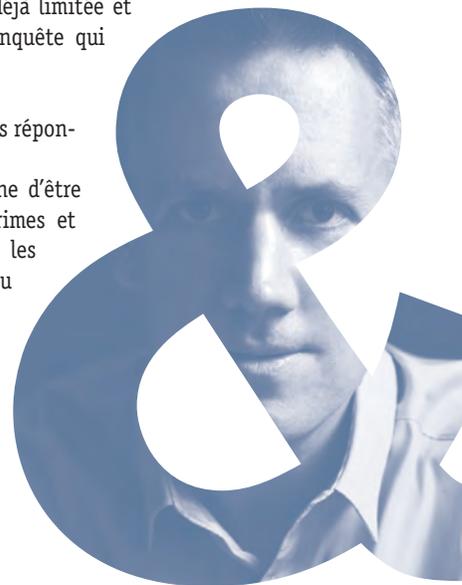
– Je crois que j'aimerais assez voir cette preuve, répondit-il d'un ton sceptique, avant de se retourner vers ses collègues en uniforme. Vous permettez, les gars?

Les policiers se mirent en rang derrière lui – à l'exception du plus grand et du plus costaud d'entre eux qui échangèrent un regard entendu et regagnèrent la voiture sérigraphiée.

Darkus attendait déjà dans l'allée et expliquait son cas à un agent excédé.

– Je n'ai pas été enlevé. Je suis parti de mon plein gré. Pour l'aider!

– Mais oui, c'est ça.



FORCE NOIRE

Guillaume
Prévost

Le héros de ce roman est né en Afrique et combat pour la France. Le roman des oubliés de la Grande Guerre.

L'histoire

Quand elle rencontre Bakary Sakoro, un vétéran de la Première Guerre mondiale, Alma découvre un destin hors du commun. Né sur les rives du Niger, engagé à dix-sept ans, Bakary est versé dans la Force noire : les bataillons d'Afrique, promis aux missions suicides et à l'enfer des tranchées. Seuls l'amitié de trois tirailleurs et l'amour de la belle Jeanne vont lui permettre de survivre. Mais Jeanne est blanche, et son père général...

L'auteur

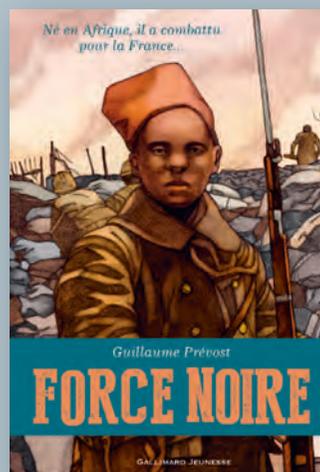
Guillaume Prévost est né à Antananarivo, sur l'île de Madagascar. Ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé d'histoire, il est l'auteur de nombreux romans policiers pour adultes et a collaboré à la chaîne « Histoire ». Sa série du *Livre du temps*, publiée chez Gallimard Jeunesse, a connu un large succès international.

ILS ONT AIMÉ

L'avis de la revue PACE

LAURENCE LE QUILLIEC
Médiathèque Elsa Triolet (Aytré)

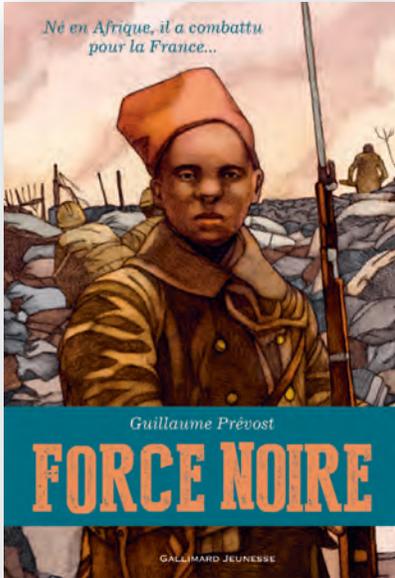
Étonnante rencontre ! Quoi de commun, en effet, entre Alma, une adolescente des années 1980 en crise, et Bakary Sakoro, un Malien (tous les tirailleurs n'étaient pas sénégalais !) vétéran de la guerre de 14-18 ? Les toits sont leur commun refuge. C'est ainsi que, par le plus grand des hasards, ces deux êtres un peu paumés se rencontrent, s'appivoient l'un l'autre et se découvrent. Ce livre est un double prétexte pour raconter un épisode mal connu de la Grande Guerre et évoquer la fabuleuse amitié qui va naître entre deux personnages que tout sépare a priori. J'ai été happée par le souffle de ce récit qui retrace le parcours tragique de Bakary, lancé à la recherche de son frère et qui vivra une histoire d'amour impossible avec Jeanne, la fille (blanche) d'un général. Le lecteur suit les aventures parfois rocambolesques de ce personnage hors du commun, tandis qu'il apprend des choses étonnantes sur la famille d'Alma. Une lecture fluide et un très beau récit de vie.



Guillaume Prévost
Force noire

lu & conseillé par
A. Durandal
Lib. L'Œil au Vert
(Paris 13e)
F. Guiseppin
Lib. Ombres blanches
(Toulouse)

Roman junior
à partir de 12 ans
304 pages - 12,50 €
En librairie le 21 août



Guillaume Prévost
Force noire

11 octobre 1984, 17h12

Aujourd'hui, officiellement, elle faisait une fugue. Une fugue d'avertissement... Elle avait glissé un paquet de *Chocodélices* et une gourde dans son sac-à-dos, plus un pull, un K-Way et ce qui lui restait d'argent de son anniversaire. De quoi prendre le métro et aller chez Gladys, qui était ce qu'on pouvait appeler sa meilleure amie — en vérité, elle n'en avait pas d'autre. Sauf qu'en dévalant les escaliers de l'immeuble, elle tomba nez-à-nez

avec son beau-père qui montait.

– Alma! lui lança-t-il de ce ton mièvre dont il usait avec elle. Comment vas-tu ma grande?

Elle ne répondit rien, comme à son habitude. Leurs relations se limitaient à ce ping-pong inégal, lui distribuant des balles molles et trop hautes, elle répliquant par des smatches silencieux et définitifs. Pour l'heure, il lui barrait la route avec sa valise jaune — une valise de Robert — et elle n'avait pas l'intention de lui passer sur le corps. Même si ce n'était pas l'envie qui lui en manquait.

Elle opéra un repli stratégique et fila vers les étages : ce serait donc le Plan B. Elle avait emporté le trousseau de clé familial et pouvait tenter sa chance du côté des chambres de bonne. L'une d'entre elles — la numéro trois — servait de grenier à ses parents et, si elle n'y avait jamais mis les pieds, il y aurait sans doute moyen d'en faire une place-forte. Équipée de sa gourde et de ses *Chocodélices*, elle tiendrait facilement jusqu'au lendemain matin. Où elle ne consentirait à sortir qu'après reddition de la partie adverse et acceptation de ses conditions. Au premier rang desquelles : NE PLUS JAMAIS GARDER ALPHONSE-CASSE-PIEDS. Ou du moins pas sans contre-partie. Une place de cinéma, une dispense de vaisselle, une sortie jusqu'à minuit... Un simple engagement écrit de sa mère suffirait. Quant à la présence de Robert et d'Edgar dans l'appartement, Alma était prête à négocier. Dans un conflit de ce genre, on ne pouvait pas tout obtenir en une seule fois. Et il y aurait d'autres manches.

Elle déboucha sur le dernier palier réservé autrefois

aux domestiques. Personne n'avait plus de bonne aujourd'hui — encore heureux — mais l'appellation de «chambres de bonnes» était restée, quoique les différents propriétaires de l'immeuble les aient transformées en débarras. Dans sa tête, Alma s'attendait à trouver l'endroit désert, ce qui lui aurait permis d'essayer tranquillement les clés de la numéro trois. Sauf que là...

– Bonjour, lâcha-t-elle, contrariée.

Le vieil homme se battait visiblement avec le verrou de l'une des portes du bout, la numéro sept. Il se redressa en entendant la voix et se tourna vers elle, surpris.

– Euh... bonjour.

Il était grand et franchement âgé, la peau d'un noir chocolaté, des cheveux courts tout blanc et deux yeux comme des perles d'ébène. Surtout, il allait lui faire rater son entrée en guerre.

Alma jeta un œil vers les étages inférieurs : son beau-père avait choisi de passer chez eux avant de s'inquiéter de sa fantasque belle-fille. Normal : en général, il évitait les face-à-face. Le temps qu'il enlève son manteau, se lave les mains, interroge son Edgar chéri... Cinq minutes minimum.

– Vous avez besoin d'aide? proposa-t-elle.

– Oui, je veux bien...

Il recula légèrement pour laisser Alma ouvrir à sa place. Le mécanisme était bel et bien rouillé, ce qui l'obligea à jouer de tous ses muscles — endurcis par huit années de gymnastique au sol, s'il-vous-plait. Enfin, le verrou céda et Alma s'effaça pour lui laisser le passage. Au même instant, elle entendit quelqu'un qui gravissait précipitamment les marches : son beau-père avait été plus rapide que prévu.

– Je... je peux? fit-elle en se glissant à la suite de l'inconnu et en fermant la porte derrière elle.

L'homme broncha à peine, comme s'il était trop fatigué pour protester. Il alla s'asseoir sous la lucarne, tandis qu'elle collait son oreille contre le panneau de bois.

– Alma? appelait Robert sur le palier.

Il longea le couloir sans s'arrêter jusqu'à l'escalier de service. Puis le silence retomba.

Alma = 1 / Famille-ras-le-bol = 0

– Bon, ben merci, salua-t-elle en s'appêtant à disparaître.

Le vieil homme la considérait depuis son fauteuil en rotin, la mine hagarde.

– Pardon, souffla-t-il, ce sont tous ces étages...

– Vous êtes sûr que ça va?

Il sourit faiblement, sans répondre. Son visage était sillonné de rides, comme une rivière aux mille affluents sur une carte ancienne. Ses yeux avait une profondeur extraordinaire et, malgré son état d'épuisement, quelque chose de puissant émanait de sa personne. Il portait un costume gris plutôt élégant sur une chemise rose assez fine et des chaussures cirées. Au revers de sa veste était épinglée une médaille en bronze.

– Je ne vous ai jamais vu dans l'immeuble, s'étonna-t-elle.

Il hocha la tête en montrant le désordre autour d'eux : un petit bureau avec une lampe sur lequel s'accumulait des dossiers, des cartons empilés côté droit, un genre de secrétaire à gauche qui disparaissait sous des couvertures pliées et, par-terre, un bric-à-brac de jouets hors d'âge dont deux poupées en porcelaine aux robes de dentelle usées.

– Je suis de passage à Paris, expliqua-t-il. Cette chambre appartient à une amie. Elle a la gentillesse de garder quelques uns de mes vieux souvenirs en dépôt. Je suis venu faire un peu de tri, ensuite, je partirai.

Alma aussi aurait dû partir, mais quelque chose dans le bonhomme l'intriguait. Et puis il ne viendrait jamais à l'idée de Robert — qui n'était déjà pas une lumière — de toquer à la numéro sept.

– C'est une médaille de quoi ? interrogea-t-elle en pointant du doigt le ruban vert et la croix métallique épinglés à sa poitrine.

– De... de la guerre.

– Mon grand-père aussi a fait la guerre, grinça-t-elle. Celle de 39-45... Il arrête pas de nous casser les oreilles avec. «Et dans l'armée on faisait comme-ci, et quand les Américains ont débarqué c'était comme ça...» Il faut avouer, il est un peu spécial. Mais vous n'allez pas me dire que vous ça vous a plu de tuer des gens ?

Le vieillard aurait pu se vexer mais il n'en montra aucun signe.

– Après un certain âge, déclara-t-il lentement, on vit moins pour ce qu'on est que pour ce qu'on a été. Et il faut bien des objets pour se le rappeler.

Une réflexion de dinosaure, ça...

– Parfait, je vous laisse à vos souvenirs, alors.

Elle posa la main sur la poignée, mais entendit de nouveau des pas sur le palier.

– Alma ? piaillait Edgar de sa voix aiguë. Tu te caches où, Alma ?

Ne manquait plus que lui...

– Alma-nite ? continua-t-il. Almaaaa-niiite ?

C'était son jeu de mots préféré, sur l'amanite en l'occurrence, un genre de champignon vénéneux. Alma soupçonnait que le véritable auteur en soit Robert, Edgar se contentant de jouer les perroquets. Il l'employait en tout cas à tout bout de phrase, histoire de la faire enrager.

– On dirait qu'on te cherche, murmura l'inconnu, une fois que l'enfant se fut éloigné.

– J'ai une famille très affectueuse, approuva-t-elle, ils ne peuvent pas se passer de moi.

– C'est important, la famille...

– On voit que vous ne connaissez pas la mienne. Mon père a filé à l'autre bout de la France, celui qui le remplace n'a aucun intérêt, j'ai un faux frère qui hurle mon nom à tue-tête, un deuxième à moitié vrai qui hurle tout court, et une mère au milieu qui crie plus fort que les autres.

– Ça doit être intéressant... Mon père à moi était marié avec quatre femmes. Il a eu onze filles et six garçons. Si j'avais voulu me cacher au village, ils auraient eu vite fait de me retrouver.

Alma se serait bien fendue d'une remarque désagréable, mais il y eut encore du mouvement dans le couloir — décidément plus fréquenté que le métro aux heures de pointe. Une démarche lourde suivie d'un cliquetis de serrure à la numéro trois. Puis le timbre agacé de son beau-père :

– Alma, tu es là ? Je vais entrer, Alma...

Ta mère ne va pas tarder et...

Il s'interrompit, sans doute en découvrant que le débarras était vide.

– Fichue gamine...

Le verrou claqua dans l'autre sens et la jeune fille pesta intérieurement : Robert avait donc une deuxième clé de la chambre de bonne. Le plan B tombait à l'eau... Mais pas question de capituler : la bataille ne faisait que commencer. Elle se tourna alors vers l'inconnu et prit un air angélique — elle savait faire, à l'occasion.

– Ça vous dérange si je reste un peu ?



11 octobre, 18h17

Le mieux, quand on avait très faim, c'était d'ouvrir un paquet de *Chocodélices*. La nuit était tombée et la lucarne sur le mur délavé de la chambre n'était plus qu'un rectangle de néant bleu marine. Ils avaient dû allumer la petite lampe du bureau, dont l'abat-jour cylindrique projetait au plafond une lune incertaine. Installé dans son fauteuil, le vieil homme parcourait un grand cahier tout en largeur qu'il avait tiré du carton ouvert à ses pieds. Côté couloir, c'était le calme plat, et Alma finissait par trouver le temps long.

- Vous en voulez un ? demanda-t-elle en lui proposant un biscuit.

- Merci, répondit-il avec un geste de la main. Les gâteaux, je ne peux plus les digérer.

Il avait pourtant l'air d'aller beaucoup mieux, les rides sur ses joues semblant même moins profondes.

- C'est un album photo ?

- Un album tout court... À une certaine époque, on avait pensé écrire quelque chose sur moi. Et puis ça ne s'est pas fait. Ce qu'il reste des notes est là-dedans. Elle jeta un œil en faisant mine de réajuster les couvertures qui lui servaient de coussin : une écriture à l'encre violette sur des lignes délavées et des papiers jaunissés entre les pages.

- Un livre ? s'étonna-t-elle. Vous étiez quelqu'un d'important, alors ?

- Pas vraiment, puisqu'il ne s'est pas fait... Tiens, ajouta-t-il, si ça t'amuse, il y a l'endroit où je suis né. Il choisit dans le carnet un bout de feuille plié, découpé il y a longtemps sur un journal ou un magazine. Une carte en noir et blanc intitulée : *L'AOF*. On y voyait un morceau de continent arrondi, baigné par l'océan Atlantique, avec des pointillés pour les frontières et une série de noms : Soudan, Guinée, Côte d'Ivoire, Sénégal, etc.

- L'AOF ? lut-elle. Jamais entendu parler.

- L'Afrique Occidentale Française... L'ouest de l'Afrique, si tu préfères. La France avait beaucoup de colonies là-bas. Tu vois le fleuve en arc de cercle qui traverse la région ? C'est le Niger. Je suis né sur ses rives.

- C'est parce que vous venez de là qu'on écrivait un livre sur vous ?

Il montra sa médaille en souriant.

- Non, ce qui est arrivé, c'est à cause de la guerre. À cause de mon frère, aussi... Et de Malinko Malinké - que ses entrailles pourrissent. Et puis d'Elle...

- Elle ?

Il ne répondit rien, mais une étoile lointaine s'alluma brièvement dans son regard. Était-il possible qu'un vieillard puisse encore être amoureux ?

- Et ce Malinko-Machin, là, insista-t-elle, vous vouliez quoi à ses entrailles ?

- Parler de Malinko Malinké en trois mots, c'est comme souffler contre le vent et ne rien dire du tout, se défaussa-t-il.

- C'est parce que vous me trouvez trop jeune que vous ne voulez pas en parler ?

Alma reconnaissait volontiers qu'avec la mauvaise foi, la provocation était son arme préférée - les deux exaspérant également les adultes. En plus, il était beaucoup trop tôt pour rentrer chez elle, sauf à reconnaître sa défaite devant la famille assemblée. Et puis les vieilles histoires de vieux croûtons pouvaient constituer des sujets de plaisanterie très convenables.

Le vieil homme, lui, l'observait fixement en se grattant le menton.

- Ça risque de t'ennuyer.

- Si c'est le cas, vous le saurez : soit je m'endors, soit je m'en vais.

- En plus, je serai obligé de revenir au début...

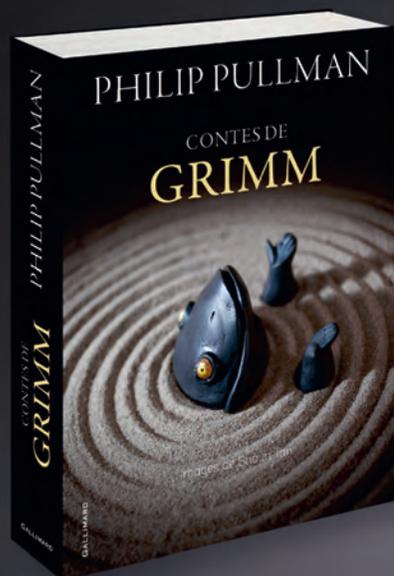
- Il n'y a pas mieux pour démarrer.



Il Était Une Fois...

LES CONTES DE GRIMM

racontés par PHILIP PULLMAN et illustrés par SHAUN TAN



Le 16 octobre
en librairie



GALLIMARD

HOLLY GOLDBERG SLOAN la vie par 7



Photo Cary Rosen



L'histoire émouvante et drôle de l'extraordinaire Willow Chance. Une lecture énergisante !

L'histoire

La jeune Willow Chance, douze ans, est un génie qui vit dans sa bulle : elle est passionnée par les plantes vertes, obsédée par les maladies et leur diagnostic, fascinée par le chiffre 7, qui ponctue les événements importants de sa vie. Quand elle perd ses parents dans un accident de la route, son monde vole en éclats. Pour s'inventer une nouvelle famille, Willow déploie alors des trésors d'intelligence et de gentillesse.

L'auteur

Holly Goldberg Sloan est née à Ann Arbor, dans le Michigan, et a vécu en Californie, aux Pays-Bas, à Istanbul, à Washington et dans l'Oregon. Elle a vendu son premier scénario à la Paramount à l'âge de dix-sept ans et n'a depuis cessé d'écrire tout en travaillant dans la publicité. Elle a notamment écrit plusieurs scénarios pour Disney. Mère de deux enfants, Holly Goldberg Sloan habite aujourd'hui à Santa Monica, en Californie, avec son mari l'écrivain Gary Rosen. Son premier roman, *Cavale*, a été publié chez Gallimard Jeunesse.

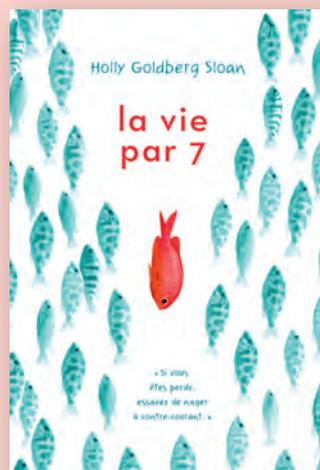
L'avis de la revue PAGE

MARIANNE KMIECIK

Librairie Les Lisières (Roubaix)

ILS ONT AIMÉ

La puissance de ce roman réside avant tout dans son personnage principal ! Willow Chance, la narratrice, est une jeune fille hors du commun, un personnage doté d'une force de caractère impressionnante. Une gamine plus qu'attachante dont l'intelligence est largement supérieure à la moyenne et qui se passionne pour des sujets plutôt originaux : les plantes, les maladies et le chiffre 7... Bien que la vie ne lui ait pas fait de cadeaux et que son histoire démarre sur un terrible drame familial, on se plonge dans l'univers de Willow avec ravissement. Émotion, humour, amitié : ce livre nous embarque aux côtés de personnages authentiques qui tentent de vaincre les peines et les difficultés en se soutenant mutuellement et en s'entraïdant. Ouverture aux autres, découverte de cultures différentes, adoption, le roman aborde avec simplicité des thèmes forts et importants, tout en livrant un message profondément positif. Un texte passionnant pour un excellent moment de lecture !



Holly Goldberg Sloan
La Vie par 7

Traduit de l'américain
par Julie Lopez

lu & conseillé par
F. Franco
Lib. Le Goût des Mots
(Mortagne-au-Perche)
M. André
Éco. Gabriel Péri
(Saint-Chamas)
C. Farre
Lib. Maupetit
(Marseille)

Roman ado
à partir de 12 ans
368 pages - 17,50 €
En librairie
le 2 octobre

23



Holly Goldberg Sloan
La Vie par 7

Juste avant la rentrée, je suis allée passer une visite médicale.

L'examen s'est bien, bien mieux déroulé que prévu puisque, pour la première fois, on m'a diagnostiqué un véritable problème de santé.

J'avais attendu douze longues années que ce moment arrive. J'avais besoin de lunettes.

Certes, l'indice de correction était faible.

Et en effet, ce trouble aurait

pu être causé en partie par de la fatigue oculaire. (Apparemment, je fixe trop longtemps mon regard sur ce qui se trouve juste en face de moi, par exemple un livre ou un écran d'ordinateur, et je ne regarde pas assez au loin pour refaire le point.)

Je me suis donc félicitée pour cette réussite : j'avais espéré une forme de myopie, et désormais je l'avais.

Après la consultation, nous sommes allés chez l'opticien pour que je choisisse mes lunettes. J'ai opté pour des montures qui ressemblaient à celles de Gandhi.

Rondes, en acier et très «old-school», selon la dame qui s'occupait de moi.

Elles me convenaient parfaitement, puisque j'en-trais en paix dans le meilleur des mondes.

Une semaine avant le premier jour de classe, j'ai pris une autre grande décision.

Au petit déjeuner, après avoir avalé une grosse bouchée de mon «Réveil sain», qui se compose de pousses de betterave parsemées de graines de lin (le tout du jardin), j'ai annoncé :

– J'ai décidé de ce que j'allais porter pour mon premier jour à Séquoia.

Debout devant l'évier, mon père grignotait en douce un beignet nappé de chocolat. J'avais beau m'efforcer de détourner mes parents de ce genre de cochonneries,

ils me dissimulaient un bon nombre de leurs pratiques alimentaires.

Il déglutit rapidement et me demanda :

– Quoi donc ?

J'étais aux anges.

– Je vais porter ma tenue de jardinage.

Il avait sans doute pris un trop gros morceau, parce qu'on aurait dit qu'il lui était resté en travers de la gorge. Il parvint néanmoins à ajouter :

– Tu es sûre ?

Évidemment que je l'étais. Cependant, j'ai gardé mon calme.

– Oui. Mais je ne mettrai pas mes jumelles autour de mon cou, si c'est ce qui t'inquiète.

Ma mère, occupée jusque-là à vider le lave-vaisselle, s'est retournée. J'ai vu une expression peinée sur son visage. Un peu comme si elle venait de se rendre compte qu'elle venait de ranger la vaisselle sale, ce qui lui était déjà arrivé.

Ses traits se défroissèrent et elle dit :

– Quelle idée intéressante, ma chérie. Mais je me demandais... Les gens feront-ils le lien ? Il vaudrait peut-être mieux porter une couleur vive. Du rouge, par exemple. Tu adores le rouge.

Ils ne comprenaient pas.

Mon premier jour au collège représentait une chance de repartir à zéro. Il fallait que je communique mon identité au groupe, tout en laissant dans l'ombre certains éléments basiques de ma personnalité.

Je n'ai pas pu m'empêcher de le leur expliquer :

– Je veux exprimer mon engagement envers la nature.

Je les ai vus échanger un bref coup d'œil.

Mon père avait du glaçage sur les dents de devant, mais je n'ai pas voulu le lui faire remarquer, surtout après qu'il a dit :

– Bien sûr. Tu as absolument raison.

J'ai baissé les yeux sur mon bol et j'ai commencé à compter les graines de lin, les multipliant par 7.

[...]

C'est une technique pour fuir la réalité.





Le lendemain après-midi, un magazine pour ados apparaissait sur mon lit.

À cette époque de l'année, toutes ces publications se concentraient sur « la rentrée ».

Sur la couverture, une adolescente aux cheveux couleur banane arborait le plus large sourire que j'aie jamais vu. J'ai lu le gros titre : TA TENUE FAIT-ELLE PASSER LE BON MESSAGE ?

Personne n'a reconnu l'avoir posé là.



Mes parents m'ont soumis d'autres suggestions étranges avant le premier jour de classe.

J'en ai conclu qu'ils devaient tous les deux avoir été traumatisés par leur adolescence.

En cette première matinée dans un établissement complètement nouveau, j'ai rempli ma valise à roulettes rouge (conçue pour les grands voyageurs d'affaires, mais achetée pour transporter mes livres et mes fournitures), et nous sommes sortis de chez nous.

Mes parents avaient tous deux insisté pour me déposer en voiture. Mais ni l'un ni l'autre, à ma demande expresse, ne m'accompagnerait à l'intérieur.

J'avais passé en revue le plan des bâtiments et tout mémorisé, de la hauteur des plafonds aux sorties de secours en passant par la localisation des prises de courant.

J'étais préinscrite en anglais, maths, espagnol, éducation physique, sciences sociales et sciences. À l'exception de l'EPS, j'étais très calée dans ces matières.

J'avais calculé le temps qu'il me faudrait pour parcourir les couloirs, ainsi que le volume des placards de rangement.

Je pouvais réciter le manuel de l'élève de Séquoia dans son intégralité.

Alors que nous quitions notre allée, malgré mon anxiété, je savais une chose avec certitude : j'étais prête pour le collège.

Je me trompais.

Cet endroit était tellement bruyant.

Les filles hurlaient et les garçons s'agressaient physiquement.

Du moins, c'est l'impression que j'ai eue.

J'ai dû ôter mon panama rouge, et ça m'a contrariée.

Il s'agissait de ma couleur emblématique, mais après tout, ce chapeau était conçu pour me protéger du soleil.

Je n'avais fait que quatre pas dans la foule, quand une fille m'a approchée.

Elle a foncé droit sur moi et a lancé :

– Le deuxième cabinet des toilettes est cassé. C'est carrément répugnant.

Elle a agité le bras en direction d'autres carnassiers, puis elle a filé.

Il m'a fallu un moment pour traiter cette déclaration.

M'avait-elle simplement donné un tuyau, pour mon information ?

Je la voyais maintenant parler à deux filles près d'une rangée de casiers et elle avait perdu toute sa véhémence.

En scrutant la masse, j'ai aperçu un homme mince aux cheveux noirs, qui tirait un chariot à roulettes. Chargé de produits d'entretien. Avec deux balais à franges attachés à l'arrière.

En l'observant, je me suis rendu compte que nous étions habillés de la même façon.

Cependant, lui tirait un chariot de nettoyage, pas une valise dotée de roulettes pivotant à trois cent soixante degrés.

J'ai eu alors une pensée pénible : il était possible que cette fille m'ait prise pour un quelconque agent d'entretien.

J'ai tenu moins de trois heures.

Cet endroit m'a gravement donné la nausée.

Pour des raisons de santé et de sécurité, je suis allée au bureau de la vie scolaire et j'ai insisté pour qu'on me laisse appeler chez moi.

J'ai attendu dehors, sur le trottoir, et rien qu'en voyant la voiture de ma mère au loin, j'ai pu respirer plus facilement.





Dès que je suis montée, ma mère a dit :

– C'est toujours dur, le premier jour.

Si j'étais du genre à pleurer, je n'aurais pas manqué de le faire, mais ce n'est pas dans mon caractère. Je ne pleure presque jamais. Au lieu de ça, j'ai simplement hoché la tête en regardant par la fenêtre.

Je peux disparaître en moi comme ça.

De retour à la maison, j'ai passé le reste de l'après-midi dans mon jardin.

Je n'ai pas bêché, arraché les mauvaises herbes des plates-bandes ou tenté de greffer une branche d'arbre ; je me suis assise à l'ombre et j'ai écouté mon cours de japonais.

Ce soir-là, je me suis retrouvée à contempler le ciel par la fenêtre et à compter de 7 en 7, jusqu'à atteindre ce qui s'est avéré un nouveau record.

J'ai essayé d'encaisser.

Mais ce que j'apprenais et ce qu'on m'enseignait ne se recoupaient jamais.

Pendant que mes professeurs s'étendaient lourdement sur les subtilités arides de leur matière de prédilection, j'étais assise au fond et je m'en-nuyais à mourir. Je savais déjà tout, alors je m'occupais en étudiant les autres élèves.

J'en ai tiré quelques conclusions sur l'expérience collégienne :

La tenue vestimentaire est très importante.

Dans mon monde idéal, tout le monde porterait des vestes de laboratoire en milieu scolaire mais, de toute évidence, cela ne risquait pas d'arriver. L'adolescent moyen est disposé à revêtir un accoutrement très inconfortable.

D'après mes observations, plus on vieillit, plus on aime le mot « douillet ».

C'est pourquoi la plupart des personnes âgées portent des pantalons avec des ceintures élastiquées. Quand ils en portent encore. Cela pourrait expliquer pourquoi les grands-parents adorent offrir des pyjamas et des robes de chambre à leurs petits-enfants.

Les tenues de mes camarades étaient, selon moi, soit bien trop serrées soit bien trop lâches.

Apparemment, posséder un vêtement de la bonne taille n'était pas acceptable.

Les coupes de cheveux et les accessoires tenaient un rôle décisif.

La couleur noire jouissait d'une grande popularité. Certains élèves faisaient beaucoup d'efforts pour sortir du lot.

D'autres en fournissaient tout autant pour se fondre dans la masse.

La musique était une sorte de religion.

Elle semblait rassembler les gens, et les déchirer. Elle servait à identifier un groupe et, apparemment, prescrivait sa façon de se comporter et de réagir.

Les interactions entre les espèces mâle et femelle étaient variées, intenses et extrêmement imprévisibles.

Les élèves se touchaient plus que je ne l'aurais cru.

Certains n'avaient aucune inhibition d'aucune sorte.

Personne ne se préoccupait de la nutrition.

Plus de la moitié des garçons ne comprenait toujours pas le mot « déodorant ».

Et le mot « énorme » était utilisé à tort et à travers.

Pas plus tard que le 7^e jour de cette nouvelle mésaventure éducative, Mme Kleinsasser a fait une annonce quand je suis entrée en cours d'anglais :

– Ce matin, tout le monde va passer un test de connaissances commun à tous les élèves de l'État de Californie. Vous trouverez sur votre bureau un crayon de papier numéro 2 et un livret que vous n'ouvrirez que quand je vous l'aurai demandé.

Elle nous a fait signe qu'elle était prête et a déclenché un chronomètre.

Et soudain, j'ai décidé de me concentrer.

J'ai pris le crayon et j'ai commencé à noircir les ovales correspondant aux bonnes réponses.

Au bout de 17 minutes et 47 secondes, je me suis levée et j'ai marché jusqu'à l'avant de la classe, où j'ai tendu le formulaire de réponses et le livret au professeur.





Je suis sortie discrètement et il se peut que j'aie entendu toute la classe murmurer.

J'ai obtenu un score parfait.

La semaine suivante, quand je suis entrée dans la classe de Mme Kleinsasser, elle m'attendait. Elle a dit :

– Willow Chance. La principale Rudin veut te voir. À cette nouvelle, mes homologues collégiens se sont mis à bourdonner comme des abeilles ouvrières gonflées de pollen.

Je me suis dirigée vers la porte mais, au dernier moment, je me suis retournée.

Il a dû être évident que je voulais parler, car la classe est devenue silencieuse alors que je faisais face à mes camarades.

J'ai retrouvé ma langue et j'ai dit :

– La fleur-cadavre humaine a éclos.

Je suis presque certaine que personne n'a compris.

Je me suis assise dans le bureau de la principale Rudin, bien moins impressionnant que je ne l'avais espéré.

Cette femme anxieuse s'est appuyée sur son bureau et, alors qu'elle fronçait les sourcils, un motif de rides s'entrecroisant selon des angles étranges est apparu sur son front.

J'ai éprouvé la certitude qu'en l'observant suffisamment longtemps, j'y trouverais une théorie mathématique.

Mais les rides ont repris une forme normale avant que je puisse élucider leur dynamique et la principale a demandé :

– Willow, sais-tu pourquoi tu es ici ?

J'ai pris la décision de ne pas répondre, espérant que cela provoquerait un nouveau plissement de la peau de son front.

Elle me dévisageait sans ciller.

– Tu as triché.

Je me suis surprise à répondre :

– Je n'ai triché à rien du tout.

Elle a expiré.

– D'après ton dossier, on t'a détecté, il y a plusieurs années, des aptitudes élevées. Tes professeurs

n'ont rapporté aucun élément le confirmant. Personne dans tout l'État n'a obtenu un score parfait à ce test.

J'ai senti que mon visage s'échauffait.

– Vraiment ?

Mais ce dont j'avais vraiment envie, c'était de hurler : « Votre coude gauche présente des symptômes de psoriasis de cinquième type, une pathologie érythrodermique caractérisée par de grosses plaques d'un rouge intense. Pour vous soulager, je vous recommanderais un traitement à base d'application de crème à la cortisone 2,5 % combinée à une exposition régulée au soleil – sans coup de soleil, bien sûr. »

Pourtant je me suis retenue.

J'avais très peu d'expérience avec l'autorité. Et aucune en tant que médecin en exercice.

Alors je ne me suis pas défendue.

Je me suis juste fermée comme une huître.

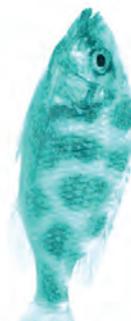
S'est ensuivi un interrogatoire à sens unique de 47 minutes.

La principale, incapable de prouver la tromperie, mais certaine qu'elle s'était produite, a fini par me laisser partir.

Mais pas avant d'avoir fait une demande officielle pour que je consulte un conseiller spécialisé dans les troubles du comportement, au siège du district.

C'est là-bas qu'on envoyait les vrais enfants à problèmes.

Mon conseiller s'appelait Dell Duke.



John Green

LA VOIX DES ADOLESCENTS



Photo Marina Waters

John Green, né en 1977 à Indianapolis, fait des études universitaires en Ohio et, après ses diplômes de littérature et de théologie, devient pendant six mois aumônier dans un hôpital pour enfants incurables. Il décide que cette vie n'est pas pour lui et s'oriente vers la radio et la critique littéraire. C'est à l'âge de vingt-cinq ans qu'il écrit son premier roman, *Qui es-tu Alaska?*, et remporte le prestigieux M. L. Printz Award du meilleur livre pour adolescents. Ce titre suscite immédiatement l'admiration des critiques, libraires et lecteurs et ne cesse, depuis, de figurer sur la liste des best-sellers dans plus de trente pays. Peu d'auteurs savent à ce point restituer la profondeur émotionnelle de l'adolescence. «J'adore l'intensité que les adolescents mettent, non seulement dans leur premier amour, mais aussi dans leurs premiers chagrins, la première fois qu'ils affrontent la question de la souffrance et du sens de la vie. Les

John Green est incontestablement l'un des auteurs young-adult les plus célèbres aux États-Unis et dans le monde. Il devient chaque jour plus populaire en France. Son succès auprès des adolescents s'explique par sa capacité à comprendre leur vulnérabilité et leurs multiples interrogations mais aussi par une écriture aussi belle qu'addictive.

adolescents ont le sentiment que la façon dont on va répondre à ces questions va importer. Les adultes aussi, mais ils ne font plus l'expérience quotidienne de cette importance», confie-t-il. D'une énergie inouïe, il crée en 2007 avec son frère, Hank, une chaîne de vidéos en ligne qui sont prétextes à des discussions tous azimuts sur tous les sujets (de la guerre en Centrafrique à Justin Bieber). Connue aujourd'hui sous le nom de Vlogbrothers (youtube.com/vlogbrothers), elle devient l'une des chaînes les plus populaires de l'histoire du Net, dont les vidéos cumulent plus de 200 millions de vues. En 2012, ils créent également une chaîne de vidéos éducatives, Crash Course, qui leur vaut la médaille de l'Innovateur 2013 du Los Angeles Times.

John Green publie en 2008 *La face cachée de Margo*, qui a figuré dans la liste des best-sellers du New York Times et obtient le prix Edgar Award du meilleur roman pour jeunes adultes. En 2010, il cosigne le roman *Will & Will* avec David Levithan, autre grande voix de la littérature pour adolescents. Les critiques sont unanimes, et le magazine littéraire Kirkus (à l'intention des bibliothèques et librairies) dit par exemple : «Une histoire d'amour existentielle et bouillonnante qui mêle brillamment la farce à la réalité.»

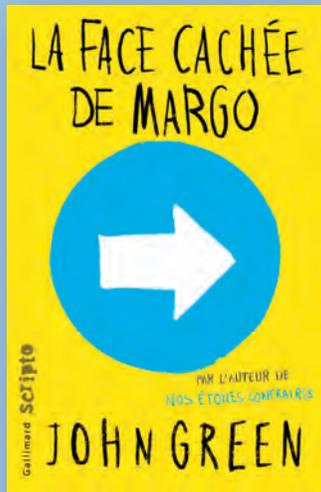
En 2012 paraît *Nos étoiles contraires*, aujourd'hui adapté au cinéma. Ce dernier roman domine les listes des meilleures ventes et est traduit dans près de cinquante langues.

Le célèbre magazine Time sélectionne John Green dans sa liste des « 100 personnes les plus influentes du monde » en 2014.

Il vit à Indianapolis avec sa femme et leurs deux enfants.



368 p - 15 €



400 p - 15,90 €



384 p - 15 €

L'avis de la revue PACE

MÉLANIE BLOSSIER
Librairie Doucet (Le Mans)

Le premier roman de John Green, *Qui es-tu Alaska?*, est le meilleur roman initiatique que j'aie lu ! Le lecteur en ressort marqué et grandi. Vous avez tous déjà lu un livre drôle, un livre triste ou une histoire d'amour touchante, mais celui-ci est différent. Miles Halter, le personnage principal, est âgé de 16 ans et s'ennuie ferme entre ses deux parents. Il décide alors d'aller au pensionnat de Culver Creek. Entouré de Chip, alias Le Colonel, et Alaska Young, Miles va y vivre les plus belles années de sa vie : celles des premières expériences, de l'amitié sincère et de la première histoire d'amour. C'est avec une plume mordante et beaucoup d'humour que John Green nous raconte l'histoire de cet adolescent ordinaire et cependant si singulier.

Lorsque Margo Spiegelman, sa voisine dont il est amoureux depuis leur enfance, débarque une nuit chez Quentin et lui demande de lui rendre un service, le garçon croit rêver ! Il lui sert donc de chauffeur toute la nuit, le temps nécessaire pour qu'elle puisse réaliser tous les points de sa « liste ». Étrangement, Margo n'est pas au lycée le lendemain, ni les jours suivants... Comme cette élève marginale ne semble manquer à personne, Quentin, avec l'aide de son meilleur ami, décide de partir sur les traces de la fille de ses rêves. Comme il sait si bien le faire, John Green explore les tourments d'adolescents en quête de leur identité et désireux de laisser leur empreinte sur le monde.

John Green a coécrit avec David Levithan *Will & Will*. Avec leur style décalé, ces deux auteurs se sont bien trouvés. Leur roman est une réussite : deux plumes, pour deux voix si différentes ! C'est l'histoire de Will Grayson, qui désespère de trouver une copine et dont le quotidien au lycée est rythmé par la vie amoureuse de Tiny Cooper, son meilleur ami, gay et exubérant. C'est aussi l'histoire de Will Grayson (l'autre), un lycéen désabusé et déjà blasé par la vie, qui n'a pas d'ami (n'en voyant pas l'intérêt)... jusqu'au jour où il rencontre Tiny Cooper (l'unique). Dans une même histoire, deux Will Grayson partagés entre espoir et déception, sont peints avec humour, originalité et authenticité.



VIVRE !

ANNE-LAURE
BONDOUX

Comment envisager de construire un avenir, d'aimer, de transmettre, de vivre, tout simplement, dans une société, sans espoir, où règnent inquiétude et incertitude ? Ce sont les questions que soulève le nouveau roman d'Anne-Laure Bondoux *Tant que nous sommes vivants*, un conte moderne et initiatique au souffle et à l'écriture magistrales.



Entretien

ANNE-LAURE BONDOUX

Pour
Tant que nous sommes vivants
-
Propos
recueillis par
Isabelle Réty,
Librairie
Cwalarn (Lannion)
Membre du réseau
PAGE

Cinq ans se sont écoulés depuis la sortie de votre dernier roman, *Le Temps des miracles*, publié chez Bayard. Pourquoi une aussi longue parenthèse entre deux romans ?

ANNE-LAURE BONDOUX – J'ai vécu des changements profonds dans ma vie personnelle, et pendant un long moment, tout ce que je tentais d'écrire sonnait faux. Il m'a fallu plusieurs années pour retrouver le plaisir et la justesse de ma voix à travers la fiction. Cette période a été pleine d'enseignements. Je pourrais la comparer à une seconde adolescence... Si bien qu'aujourd'hui, je me sens d'autant plus touchée par les transformations que vivent, à leur façon, mes jeunes lecteurs. C'est justement le fil rouge de *Tant que nous sommes vivants*.

Ce livre est avant tout l'histoire d'un coup de foudre et d'une formidable histoire d'amour entre Hama et Bo. Pouvez-vous nous parler d'eux ?

A.-L. B. – Je peux vous parler du moment précis où ils ont surgi, en novembre 2012. Alors que l'atmosphère du roman commençait à se préciser dans mon esprit, je suis allée me balader au musée d'Orsay. Je suis tombée en arrêt devant un tableau de Toulouse-Lautrec intitulé *Le Lit*. En voyant les deux personnages enfouis dans les draps, tout s'est précipité (au sens chimique du terme !) et

mes amoureux sont nés là. Je me suis mise à écrire le lendemain, portée par ces questions : que se passerait-il si l'amour jaillissait au milieu d'un univers aussi dur et hostile qu'une usine d'armement ? L'amour peut-il changer un groupe autant qu'il change un individu ? L'amour peut-il quelque chose contre la guerre ? Au début du roman, la rencontre de Bo et Hama est l'étincelle de vie qui régénère un corps social en train de se pétrifier. Elle éblouit les ouvriers de l'Usine, elle réchauffe les cœurs engourdis et donne envie aux travailleurs de s'amuser, ce qui mène à la réouverture du cabaret. De ce point de vue, l'amour de Bo et Hama est subversif. Quand il y a du chômage de masse, de la misère, des menaces de guerre, prendre le temps de s'aimer devient une forme de résistance. C'est pour cela qu'après la catastrophe, lorsqu'il s'agit de trouver un coupable, leur amour est montré du doigt.

Tant que nous sommes vivants commence dans une usine qui fait vivre une ville, dans une France totalement désindustrialisée. Bo, l'étranger, est victime de croyances populaires et doit quitter la ville. Doit-on y voir des parallèles avec notre monde contemporain ?

A.-L. B. – L'époque et la géographie du roman sont imprécises, composites. C'est un mélange de



» « MON ROMAN PARLE DES PASSAGES DOULOUREUX
ET NÉCESSAIRES D'UN ÉTAT À UN AUTRE. JE VOULAIS
CONFRONTER MES PERSONNAGES À DE MULTIPLES
TRANSFORMATIONS, PHYSIQUES, ÉMOTIONNELLES,
PSYCHIQUES, ET MÊME MAGIQUES. »



passé et de présent, d'ici et d'ailleurs : un temps et un espace qui n'existent que dans mon imaginaire et où j'invite le lecteur à faire un voyage. Néanmoins, je me suis servie de l'ambiance qui règne aujourd'hui autour de nous pour créer ce monde crépusculaire, en « crise », symbolisé par la ville et l'Usine. J'avais en tête la fermeture des sites industriels de Lorraine ou les images de la ville de Détroit ravagée par la faillite. J'avais envie de parler de ce sentiment commun de perte de pouvoir, mais en plaçant mon histoire dans un territoire inventé. L'époque peut aussi faire penser à l'entre-deux-guerres en Europe, quand Paul Valéry écrivait : « Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles. » C'est un mouvement cyclique dans l'histoire des sociétés, mais aussi dans celle des individus. Nous perdons quelque chose (la confiance, l'enfance, l'amour) et nous prenons soudain conscience de nos fragilités, ce qui nous permet de gagner autre chose. Sauf que l'incertitude est difficile à supporter et c'est à ce moment-là que nous projetons sur l'autre toutes nos peurs. C'est à ce moment qu'il existe un risque de rejet, de guerre. Bo, qui vient d'ailleurs, devient le réceptacle du négatif, de l'ombre et, rapidement, de la haine. C'était un de mes défis dans ce roman : faire parler le collectif autant que l'individuel. Mêler les deux dimensions de l'histoire, avec un récit qui dit « nous » et un autre qui dit « je ».

Comment vous est venue l'idée de ce roman qui est aussi un roman sur les origines et la transmission ?

A.-L. B. – Ces dernières années, j'ai eu besoin de reconsidérer mon histoire familiale, d'aller à la rencontre de mes ancêtres pour mieux comprendre d'où je venais. Jusqu'ici, ça m'avait paru sans importance parce que je croyais le savoir. J'ai

découvert que non. J'ai mesuré combien ma vie, mes choix, mes habitudes, mes valeurs sont le fruit des trajectoires de ceux qui m'ont précédée. Plus nous prenons connaissance de ce passé, plus nous pouvons agir librement : choisir de rester fidèle à un héritage pas toujours explicite ou nous en détacher peu à peu, avec discernement. C'est pour ça que Tsell fait sa route à rebours de celle de Bo et Hama. Elle récolte, en chemin, les morceaux manquants de ses fondations pour, en fin de compte, porter cette mémoire avec fierté. Et la transformer. C'est pour cette même raison que je dédie le roman aux ouvriers et aux ouvrières de ma famille, à ceux et celles qui travaillaient de leurs mains dans des usines, tandis que je travaille seulement avec... les trois doigts de ma main droite sur un clavier d'ordinateur.

Le métal, le végétal et l'eau sont à tour de rôle très présents dans le roman. Quelle symbolique attachez-vous à ces trois éléments autour desquels s'articulent les trois premières parties du récit ?

A.-L. B. – *Tant que nous sommes vivants* est un roman qui parle des passages douloureux et nécessaires d'un état à un autre. Je voulais confronter mes personnages à de multiples transformations, physiques, émotionnelles, psychiques, et même magiques. Leurs corps se transforment, ils grandissent, ils vieillissent, ils changent... c'est à dire qu'ils sont vivants, justement, puisque seule la mort peut figer les choses. Le métal fondu par le feu est un beau symbole de ces métamorphoses. Il résiste, puis il fond, il devient souple et on peut le façonner. Comme Bo, on peut en faire une pièce d'obus, une armure ou une œuvre d'art. C'est la partie alchimique du roman. Pour moi, la forge symbolise le lieu intérieur où nous fabriquons ce que nous sommes, c'est le lieu de la création. La forêt des ermites représente une autre illustration





de la même idée, plus chamanique cette fois, ou en rapport avec des magies ancestrales. Chaque automne la nature meurt, pour se régénérer et revivre au printemps. Sauf que les arbres acceptent mieux que nous de perdre leurs feuilles! Quant à l'univers aérien et aquatique où se passe la troisième partie du roman, c'est un moment où Bo et Hama essaient d'empêcher les transformations. Ils essaient de maintenir Tsell dans un état d'enfance, d'innocence, dans une bulle hors du monde, une sorte de poche amniotique. Évidemment, cette tentative échoue. L'adolescence de Tsell fait craquer l'armure, la guerre menace la Presqu'île, l'amour meurt (et renaît!), et il faut abandonner ce «paradis». Il me semble que c'est le chemin que nous suivons tous. Quitter l'enfance n'est pas facile, c'est un déchirement parfois, mais j'avais envie que mes personnages avancent, évoluent et gagnent en liberté pour devenir eux-mêmes. Si le roman est teinté parfois de mélancolie, je crois que c'est surtout un roman sur la croissance et le déploiement de nos possibilités.

L'histoire

« Nous avons connu des siècles de grandeur, de fortune et de pouvoir. Des temps héroïques où nos usines produisaient à plein régime, et où nos richesses débordaient de nos maisons. Mais un jour, les vents tournèrent. Une époque nouvelle commença. Nous ne vivions plus qu'à moitié, lorsque Bo entra, un matin d'hiver, dans la salle des machines. »

Folle amoureuse de Bo, l'étranger, Hama est contrainte de fuir avec lui. Commence alors pour eux un fabuleux périple à travers des territoires inconnus...

Avez-vous de nouveaux projets ?

A.-L. B. – Je suis en train d'effectuer les dernières corrections sur un roman épistolaire que j'ai écrit avec Jean-Claude Mourlevat et qui paraîtra début 2015 en littérature générale, chez Fleuve Éditions. Le titre n'est pas encore trouvé, mais nous sommes très contents de cette collaboration! Et je commence à rêver autour d'un nouvel univers, de nouveaux personnages, pour un roman jeunesse que j'aimerais entamer bientôt. Tout cela me plaît énormément!



Anne-Laure Bondoux
Tant que nous sommes vivants

lu & conseillé par

V. Demuyt
Lib. Récréativres
(Le Mans)

B. Cabane
Lib. des Danaïdes
(Aix-les-Bains)

C. Farre
Lib. Maupetit (Marseille)

Roman ado
À partir de 13 ans
304 pages - 15 €
En librairie
le 25 septembre

L'auteur

L'arrivée chez Gallimard Jeunesse d'un des auteurs les plus talentueux de la littérature contemporaine pour adolescents. Anne-Laure Bondoux a notamment écrit : *Le temps des miracles* (2009), *Les larmes de l'assassin* (2003), *Pépites* (2005), *La Princetta et le Capitaine* (2004), *Le destin de Linus Hoppe* (2001), *La vie comme elle vient* (2004). Récompensés par de nombreux prix, ses romans sont traduits dans le monde entier.



Anne-Laure
Bondoux
*Tant que nous
sommes vivants*

Le bruit et le silence

La sirène venait de retentir, annonçant l'aube. Cent ouvriers, hommes et femmes, s'apprêtaient à prendre leur

poste, tandis que cent autres, qui avaient travaillé la nuit entière, quittaient lentement leurs machines.

Notre Usine – la dernière en activité à des milliers de kilomètres à la ronde – fabriquait du matériel de guerre. Il y régnait un bruit permanent : poutrelles de métal qu'on cogne, qu'on perce, qu'on coupe, grincements des treuils et des palans, souffle des pneumatiques et bourdonnement des moteurs. Tout cela se répercutait contre les piliers qui soutenaient l'immense voûte de la salle des machines.

Dans quel but travaillions-nous ? Pour quelle guerre ? Nous l'ignorions.

Nous obéissions seulement à des règles confuses, offrant la force de nos bras à d'invisibles capitaines d'industrie qui ne parlaient pas notre langue. Seul comptait le salaire que nous touchions à la fin de la semaine.

Hama faisait partie de l'équipe de nuit. Le visage gris de fatigue, les mains raides, la nuque douloureuse, elle venait d'enlever ses gants et son casque de protection quand Bo s'avança dans l'allée centrale, entre les rangées de meuleuses et les lami-noirs. Elle resta figée tandis qu'il marchait vers elle, massif, avec cette démarche nonchalante qui ne nous était pas encore familière. (Embauché la veille, nous apprendrions plus tard que Bo venait du Nord, d'une de ces communautés de forgerons que le manque jetait sur les routes.)

Quand ils furent face à face, le vacarme sembla s'atténuer, comme si la neige avait soudain recouvert les fours, les ponts roulants, les poches à coulées, les extrudeuses. Plus personne ne poinçon-nait, plus personne n'ajustait ni ne soudait ; nous avions du coton dans les oreilles.

Sous nos yeux, leurs mains se frôlèrent.

Un sourire d'enfant illumina le visage de Hama, et un frisson secoua la grande carcasse de Bo. Nous aurions juré assister à des retrouvailles.

Cela ne dura qu'un instant, quelques secondes fragiles, gracieuses, volées à l'entêtante nécessité de l'Usine. Mais cela suffit à nous rappeler une chose essentielle : le feu qui brûlait dans le ventre de nos fourneaux brûlait encore dans nos veines. Contrairement à ce que nous croyions, nous n'étions pas morts.

Bo et Hama se revirent ainsi chaque matin, au moment du changement d'équipe. À peine la sirène retentissait-elle que Bo pénétrait sous la voûte, avec ses outils et son casque. Il courait presque. Aussitôt, Hama se tournait vers lui, ouvrant les bras pour l'accueillir, et la fatigue de la nuit s'envolait.

Leurs visages rayonnaient ; nous en restions éblouis.

Le premier dimanche où on les aperçut ensemble, c'était le long du fleuve, sur la promenade. Sous un ciel lessivé par les pluies, ils marchaient main dans la main, elle toute petite contre son épaule. Un chien errant leur avait emboîté le pas. Ils riaient. À leurs gestes, on devinait sans peine qu'ils avaient passé la nuit dans le même lit, et à leurs yeux, qu'ils n'y avaient pas beaucoup dormi.



On les revit, le dimanche suivant, sur la Grand-Place, toujours suivis par ce chien errant, un petit roquet couleur charbon, à qui il manquait une oreille.

Un vent de nord givrait les flaques ; le matin même, on avait ramassé deux types congelés sous un porche. Pour se tenir chaud, la plupart des ouvriers de l'Usine s'étaient rassemblés dans les cafés qui bordaient la place, coude à coude au comptoir. Et ça buvait des canons, ça jouait aux cartes, ça lançait des paris et des fléchettes sur le mur du fond. À travers la vitrine, dans un monde à part, Bo et Hama couraient.

Libres, têtes nues, ils avaient converti la Grand-Place en terrain de jeu, sans se soucier du froid ni du vent. Ils tournoyaient, s'enlaçaient, se séparaient, avant de s'étreindre encore, tandis que le chien cavalait de l'un à l'autre en jappant. Le manteau sombre de Hama semblait danser avec l'anorak rouge de Bo.

À un moment, on vit Bo escalader le socle de la statue érigée au milieu de la place. Hama s'était arrêtée. Elle l'observait.

Cette statue, à laquelle personne ne prêtait plus attention, représentait un cavalier en armes, un général quelconque assis sur sa monture, sabre au clair, et recouvert depuis longtemps d'une solide couche de fiente. Agile et souple, Bo grimpa jusqu'au sommet. Là, il se mit debout et, en équilibre sur les épaules du général, les mains en porte-voix, il cria le nom de Hama dans les bourrasques. On l'entendit jusqu'au fond des cafés, malgré le bruit des percolateurs et des pompes à bière. On l'entendit jusque dans nos os.

– Hamaaa, Hamaaaa...

Elle, toute menue, les joues brillantes, sautillait de plaisir au pied de la statue.

Soudain, il perdit l'équilibre. Elle bondit en tendant les bras vers lui, comme si elle avait pu, avec son corps d'oiseau, amortir la chute d'un costaud pareil.

Bo se rattrapa au sabre du général, et se balançait un instant dans les airs, malicieux, avant d'éclater de rire. Vexée, Hama grogna et fit mine de bouder. Mais les fâcheries des amoureux ne durent pas ; celle-ci passa, aussi brève qu'une ondée de printemps.

Enfin, Bo se décida à descendre. On le vit glisser doucement le long de la pierre grise, et l'éclat de son anorak fit une larme rouge sur la joue du cheval.

C'est alors que le vieux Melkior, qui buvait un bock au comptoir, sentit ses yeux piquer sous la broussaille de ses sourcils. Il toussa.

Il cracha, et tapa le sol avec sa canne. Deux fois.

Un silence inquiet plana sur la salle. Pendant un instant, les joueurs de fléchettes n'osèrent plus bouger.

– Arrête ça, Melkior ! gronda le patron du café. La dernière fois que tu nous as annoncé une catastrophe, il s'est rien passé de pire que d'habitude...

Il se pencha vers le vieux, et lui servit une autre bière.

– Viens pas gâcher notre dimanche, lui recommanda-t-il. C'est tout ce qui nous reste.

Melkior posa sa canne contre le comptoir. Ses yeux perdirent tout éclat, les picotements disparurent mais ses mains tremblaient quand il voulut saisir son bock. On l'entendit murmurer :

– D'abord, le bruit. Ensuite, le silence. L'un révèle l'autre... Vous verrez !

Puis il se tourna vers la vitrine, avec son air de sphinx, dreux.



**TIMOTHÉE
DE FOMBELLE**

Le Livre de Perle

L'amour peut-il réenchanter le monde ?

L'histoire

Tombé dans notre monde une nuit d'orage, un homme emprunte le nom de Joshua Perle et commence une vie d'exilé. Cette nouvelle vie fugitive, déchirée par un chagrin d'amour, est aussi une quête mystérieuse. Au fil du siècle, Perle rassemble un trésor pour défaire le sort qui l'a conduit loin de chez lui. Mais ceux qui l'ont banni et le traquent le laisseront-ils trouver le chemin du retour ? Perle a-t-il raison de penser que la fille qu'il aime l'attend toujours là-bas ?

L'auteur

Né en 1973, Timothée de Fombelle est d'abord professeur de lettres en France et au Vietnam puis se tourne rapidement vers la dramaturgie. En 2006, paraît son premier roman pour la jeunesse, *Tobie Lolness*. Couronné par de nombreux prix en France comme à l'étranger, ce texte illustré par François Place connaît un succès international bientôt suivi par *Vango*, un époustouflant roman d'aventures en deux tomes qui séduit les lecteurs comme la critique. En 2013, son récit *Céleste, ma planète*, vibrant plaidoyer en faveur de l'écologie est adapté en conte symphonique par le compositeur Sébastien Gaxie et l'Orchestre national d'Île de France.

L'avis de la revue PAGE

VALERIA DEMUYT

Librairie Récréativres (Le Mans)

Le nouveau roman de Timothée de Fombelle est une aventure fascinante qui se déroule à la fois dans un royaume imaginaire – un conte peuplé de fées et de sorciers – et dans le monde réel, entre 1936 et aujourd'hui. L'histoire de Joshua Perle intrigue le narrateur – elle intrigue aussi le lecteur. Quel secret incroyable un collectionneur de valises vivant reclus dans une cabane au fond des bois essaie-t-il de cacher ? Sa vie semble curieusement débiter à 15 ans, le jour où les Perle l'accueillent dans leur famille. En réalité, Joshua – ou devrais-je dire Ilian ? – n'arrive pas à oublier le monde dont il est issu et son amour pour la fée Olia. Timothée de Fombelle excelle dans l'art d'embarquer ses lecteurs au sein d'un monde féérique où l'imaginaire est roi. Nous accompagnons le héros de cette aventure avec empathie et curiosité, tandis qu'il part en quête d'un passé recomposé fragment par fragment au gré de ses voyages et rencontres. Un roman à la plume poétique qui se lit avec délectation.

Timothée de Fombelle

Le Livre de Perle

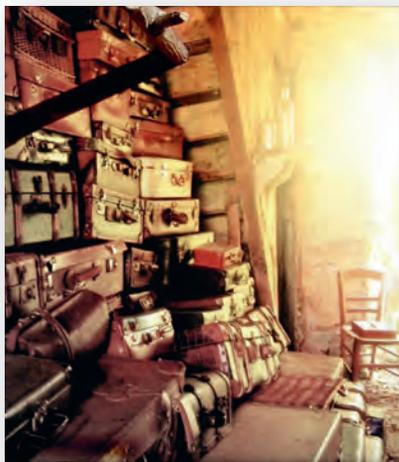
lu & conseillé par

M. André

Éco. Gabriel Péri
(Saint-Chamas)

Roman Ado
à partir de 13 ans
300 pages - 17 € env.
En librairie
le 6 novembre

ILS ONT AIMÉ



**Timothée
de Fombelle**
Le Livre de Perle

Loïn de tous les royaumes

Qui pouvait deviner qu'elle avait été une fée ?

Elle s'était échappée par la fenêtre de la tour en déchirant ses vêtements pour en faire une corde. Est-ce que les fées descendent ainsi les remparts ? Elle ne portait maintenant qu'une longue chemise blanche qu'elle avait volée plus tard, sur un fil à

linge tendu sous la lune. Elle courait sur le sable dans la nuit. La veille, elle avait renoncé à tous ses pouvoirs. Elle ressemblait maintenant à toutes les filles. Un peu plus perdue, un peu plus fiévreuse, un peu plus belle que toutes les filles de son âge.

La plage était large et blanche. Au-dessus d'elle le noir des forêts, en dessous les rouleaux de mer, la mousse éclatante, et partout le bruit de cette mer, la tiédeur de la nuit plus lumineuse que le jour.

Elle courait sur le sable mouillé. Ses pieds ne s'enfonçaient pas mais élargissaient autour d'elle, à chaque bond, un cercle d'eau et de petits crabes. Elle était au bord de l'épuisement. Elle ne savait pas l'heure qu'il était, elle savait juste qu'à minuit tout serait fini. Il serait mort.

La veille encore, pour arriver plus vite, elle aurait glissé sur l'écume, sans effort, ou volé au-dessus des forêts.

La veille, elle était une fée.

Mais à cause de cela, la veille, elle n'aurait pu partager le destin de celui qu'elle aimait, vivre ou mourir avec lui. Elle s'était donc dépouillée de toutes les magies. Un renoncement si rare, même dans les contes les plus anciens : l'abdication des fées.

Au loin, la lumière du bateau-feu avait perdu son éclat. Elle rougeoyait au bout d'une jetée de pierres noires qui la reliait à la terre. Dans ce navire tapissé de cuivre, on brûlait des arbres entiers pour attirer les bateaux des autres royaumes et les briser contre les rochers. C'est là qu'il avait été amené pour son supplice.

La distance paraissait infinie, de cette étendue de sable jusqu'à l'œil rouge du bateau-feu.

Elle courait maintenant le long de l'eau, haletante, prise dans un couloir entre l'inclinaison de la plage et le vent chaud venu de la mer. Elle découvrait la souffrance de la chair, les pieds blessés, le souffle court, l'impuis-

sance du corps, la condition humaine qu'elle avait tant désirée. Elle avait mal mais ne regrettait rien.

Elle voulait être comme lui, avec lui.

Était-il déjà minuit ? Comment savoir ? Elle levait les yeux, cherchait à connaître l'heure dans le ciel, ayant déjà vu disparaître en elle la légendaire ponctualité des fées.

Quand elle arriva aux premiers rochers, la lune plongea dans la mer, ne laissant que des traînées phosphorescentes sur sa chemise volée. Là-bas, au bout de la jetée, la lumière du feu lui semblait plus forte. Le bateau n'était plus très loin. Les pierres devenaient rondes et chaudes sous ses pieds. Elle sautait de rocher en rocher, petite voile blanche bondissant sur l'éboulis de cailloux noirs, attirée par l'éclat du bateau-feu. Pour tant de voiliers passés au large avant elle, cette lumière avait été un espoir. Elle aussi espérait y trouver son trésor, son abri, sa vie. Mais comme tous ces navires, elle y trouva le naufrage.

Elle tomba sans un cri sur le corps abandonné. Il ne respirait plus. Ses yeux étaient grands ouverts.

Il avait quinze ou seize ans, comme elle.

Il était posé, seul, sur le pont du bateau.

– Mon amour...

Elle gémissait à chaque expiration, cherchant une lueur dans ses yeux. Elle se laissait peser sur ce corps. Elle serrait entre ses mains le visage du garçon. Son cœur contre le sien, palpitant pour deux, écorché pour deux. Le bateau craquait à chaque vague mais ne bougeait pas.

– Mon amour.

Elle lui disait d'autres mots dans le cou, des reproches, des prières, des regrets éternels. Elle s'accrochait à ses épaules, se frottait à ses cheveux.

Peu à peu sa respiration s'apaisait. Elle parlait moins. Le tapis de braises était à plusieurs mètres mais la chaleur venait à eux, conduite par le plancher recouvert de cuivre. Elle se tut. On avait dû brûler du bois de cèdre. L'odeur d'encens rampait dans la nuit. Elle devinait que cette paix la conduirait à la mort.

En ouvrant les yeux, dans un dernier sursaut, elle vit une lampe qui se balançait au loin dans les rochers. Quelqu'un venait. Elle s'arracha à sa terrible étreinte et roula dans l'ombre.

Plusieurs minutes passèrent.

Elle pleurait en silence sur ses mains jointes et regardait l'homme qui approchait.

Au bout de la jetée, il y avait une longue passerelle. Le bateau était arrimé à une forêt de chênes rabotés, plantés dans la mer comme des colonnes. Le vieil homme s'engagea sur la passerelle qui serpentait entre les pieux. Il était lent dans chacun de ses mouvements. Il tirait derrière lui un brancard posé sur une luge de paille. Le brancard servait habituellement à évacuer les cendres.

Elle regardait l'homme. Était-ce lui qui avait tué son amour ? Revenait-il pour faire disparaître le corps ?

Il s'avança jusqu'au garçon, marmonnant quelque chose, comme s'il lui parlait. Recroquevillée juste derrière, elle l'entendait dire :

- Je vais te porter. Tu ne vas pas avoir peur.

Il manœuvrait le brancard pour le mettre à côté du corps. Il murmura encore :

- Tu attendras dans la falaise...

Elle s'élança sans un bruit et le renversa sur le pont. Plus vive qu'une étincelle, elle avait attrapé pendant sa chute la petite hache qu'il portait à la ceinture. Quand il s'écrasa dans un râle, elle était déjà au-dessus de lui et tenait l'arme sur son front, prête à le fendre comme une noix.

L'homme regardait la fille avec terreur, ce visage de fauve, cette petite main qui tenait le fil de la hache entre ses yeux.

- Tu l'as tué, dit-elle.

Il contemplait la fille : les cheveux et la chemise tout craquants de sel, le corail rose et blanc de ses joues, de ses épaules. Qui était cette fille légère et redoutable, dont les genoux pointus le clouaient au sol ?

- Non, gémit-il, je ne l'ai pas tué.

- Qui l'a tué ?

Le vent faisait rouler vers eux des lucioles échappées du feu.

- Personne.

La hache se souleva.

- Taâge...

Elle arrêta sa main. Il reprit :

- Taâge avait l'ordre de le conduire ici et de le tuer.

- Où est Taâge ?

- Il a rejoint ses marais.

Elle contempla le corps, de l'autre côté du traîneau de paille. Elle murmura :

- Il l'a tué...

- Non.

Elle leva très haut la hache au-dessus du crâne de l'homme.

- Je vous jure ! cria-t-il. Personne. Personne ne l'a tué. Elle ferma les yeux pour ne pas voir ce que son propre bras allait faire, mais l'homme parvint à dire juste à temps :

- Taâge a désobéi.

Elle s'arrêta encore.

- Il ne l'a pas tué. Je suis le seul à savoir. Il me tuera, moi, quand j'aurai fait mon travail.

- Quel travail ?

- Je dois cacher le corps dans la falaise.

- Qui l'a tué ? répéta-t-elle. Qui ?

- Taâge ne voulait pas tuer le fils d'un roi.

- Il tue comme il respire. Je le connais.

- Il craint seulement les âmes des rois.

- Qui l'a tué ? soupira-t-elle.

- Je n'ai pas le droit de parler, dit-il en pleurant. Mais je sais que vous me laisserez vivre. Car personne ne pourra vous répondre si je meurs.

Lentement, elle abaissa son arme et se laissa tomber sur le côté.

Il avait raison. Seule sa disparition à elle pourrait éteindre cette question qui la consumait.

Elle ferma les yeux.

Il demanda doucement :

- Qui est-il pour vous, ce jeune prince ?

Elle ne répondit pas. Elle pensa aux matins d'hiver où il partait nager dans la brume du lac. Sa peau fumait quand il sortait de l'eau.

- Il n'est plus dans ce corps, dit le vieux.

Elle rouvrit les yeux. L'homme parlait à côté d'elle. Avait-elle bien entendu ?

- Le garçon a été chassé. Il est vivant.

- Où ?

- Loin, répondit-il. En dehors de tous nos royaumes. Un endroit dont on ne revient pas.

Elle se redressa.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Taâge lui a accordé l'exil pour ne pas devoir l'abattre.

Il articula lentement :

- Un sortilège de bannissement.

- Où ? Où est-il ?

- Il n'est plus dans ce corps.

- Réponds-moi !

Elle planta la hache dans le cuivre à un centimètre du visage de l'homme.

Il gémissait.

- Dans un temps... une terre...

- Où ?

- Partez. Ou nous mourrons tous les deux. Retournez dans la forêt. Taâge va revenir.

- Quel est ce temps ? Quel est ce royaume ?

- C'est un exil sans retour. Taâge a dit qu'il est là où aucun chemin, aucune mer ne pourra le ramener à nous. Le vent baissait. Les braises ne scintillaient presque plus. Elle sentait le froid descendre sur elle. Un tremblement parcourait ses membres.

Une dernière phrase du vieil homme vint lui tordre le ventre :

- Il vous aurait fallu le pouvoir des fées pour espérer défaire ce sort.

Elle tourna son visage vers le sol pour cacher ses larmes. Ses forces la quittaient peu à peu. Couchée sur le côté, elle gardait serrées contre son cœur ses mains impuissantes.

Ainsi, elle avait tout perdu. La magie et l'amour.

Lentement, elle se releva. Elle se traîna vers le corps de l'exilé, posé à quelques pas d'elle.

Elle se pencha sur lui. S'était-il relevé quelque part, cet être adoré ? Où était-il ? Dans une vallée perdue, un royaume coupé de tous les autres royaumes ? Était-il debout quelque part à respirer la nuit ?

Elle supplia une dernière fois :

- Où l'a-t-il chassé ? Où ?

Avec le dos de la main, elle caressa le front du prince.

La voix du vieil homme répondit derrière elle :

- Il est dans le seul temps, sur la seule terre où on ne croit ni aux contes ni aux fées.

La mer semblait s'être calmée tout autour. On n'entendait plus que l'effervescence de l'écume, et, au loin, le galop d'un cheval qui venait sur la plage.

Entre mes larmes

Il y avait du sang sur l'écorce de l'arbre. C'était si loin de là, un demi-siècle plus tard. La forêt était dense et profonde tout autour. J'avais quatorze ans, un sac en bandoulière, les cheveux mouillés dans les yeux. Je n'avais rien à faire là.

J'étais parti droit devant, pour fuir un chagrin trop grand pour moi. Je marchais depuis trois heures, au hasard des forêts.

Si je n'avais pas posé mes doigts sur l'arbre, si je n'avais pas regardé mes mains, peut-être qu'il ne serait rien arrivé. J'aurais retrouvé mon chemin, je ne me serais pas perdu. J'aurais rejoint, à quelques kilomètres de là, le fil lumineux de la route. J'aurais échappé à la nuit.

Mais, sur mes paumes ouvertes, en les rapprochant de mes yeux, j'ai vu ce liquide rouge et poisseux comme le jus de la pêche de vigne : du sang qui me paraissait moins glacé que l'air.

Je fis un tour dans les feuilles mortes. Il faisait encore clair. Le jour fendait le bois de châtaigniers et tombait sur la mousse. Là, à cinq pas de l'arbre, en me courbant, je vis une autre large goutte de sang.

Elle m'indiquait le chemin.

Je sentais qu'il y avait quelque part, entre les arbres, un être blessé qui avait besoin de moi.

- Qui est là ?

J'avais dit ces mots tout bas, la voix brisée, presque pour moi. Je regardais à nouveau mes mains tremblantes. J'étais parti sans manteau, avec ce sac et rien d'autre, inconsolable. J'avais abandonné mon vélo dans l'herbe pour quitter les routes, oublier cette fille, et rejoindre le monde sauvage.

J'ai laissé retomber mes mains. Je faisais semblant d'hésiter mais je me souviens très bien que j'étais aspiré par le mystère vers la profondeur de ces bois.

Alors, comme un loup, je repris la chasse. À chaque fois, il fallait que je me penche pour qu'elles apparaissent sous mes yeux, ces taches rondes qui me montraient le chemin. Et je me remettais en mouvement, poussant les branches, écrasant les rouleaux de ronces.

Parfois, je sentais ma tristesse s'épuiser, comme si le souvenir de la fille peinait à me suivre dans cette jungle, et le bruit doux de sa respiration s'éloignait derrière moi. Je m'arrêtais pour l'attendre, parce qu'il était trop tôt pour abandonner mon chagrin. Comment s'appelait-elle ? Elle ne m'avait pas dit son prénom. Je rejetai la tête en arrière et poussai un grand cri vers le ciel.

Si quelqu'un avait été en danger, il m'aurait répondu. Mais seul le silence m'entourait. J'avais mis ma capuche sur mes cheveux, mon sac toujours sur l'épaule. Quelques gouttes de pluie rebondissaient entre les branches et tombaient autour de moi. Jamais, dans

ma vie, il ne m'était arrivé de hurler en un lieu où personne ne pouvait m'entendre. Un plaisir étrange se mêlait à ma peur et à mes larmes. J'appelais de toutes mes forces. La nuit tombait et je m'éloignais de tout.

Soudain, entre deux arbres couchés, je découvris un chevreuil. Il me regardait sans bouger. Je crus avoir trouvé l'animal blessé que je poursuivais mais son pelage était pur comme dans un livre pour enfant. Le bas de ses pattes était presque blanc. Pas une seule trace de sang. Sa surprise paraissait plus grande que la mienne. Un petit paquet de pluie tomba d'un arbre et explosa sur la mousse comme une balle de cristal. Le chevreuil recula d'un pas. On voyait un peu de vapeur sur ses flancs brûlants. Un clignement de mes yeux aurait suffi à l'effacer. Je pensais à la fille que j'avais voulu tenir dans mes bras et qui s'était envolée quelques heures plus tôt.

Je fis enfin un pas vers la bête et, quand elle disparut, le noir complet s'abattit sur les bois.

Le sol devenait cassant sous mes pieds. Je voulais faire encore quelques mètres. Mes mains allaient d'un arbre à l'autre. Je ne pouvais plus voir les traces de sang qui me guidaient. Je ne sentais rien. Le froid me guettait, il attendait que je m'arrête pour me mordre à la gorge. La nuit avait tout fait pour que je tombe avant elle. Mais j'étais encore debout.

Un pas de plus, et une lumière apparut loin devant moi : une tache de lumière qui ondulait. C'était une forme carrée posée par terre dans le noir. Un petit tapis d'or liquide. Il bougeait. Je fermai les yeux. En les rouvrant je vis que le tapis était toujours là. Mais lorsque j'avançai vers lui, mes pieds s'enfoncèrent dans le sol. Je compris enfin ce qui se passait. Il y avait, juste là, une large rivière. Je l'entendais frémir. Et la tache de lumière aux carreaux d'or était le reflet d'une fenêtre éclairée dans l'eau.

J'ai soulevé mon sac et le trésor qu'il renfermait pour le poser sur mon épaule. Je me suis avancé les mains levées dans le courant.

Il me poussait vers la gauche de toutes ses forces mais je résistais. Soudain la fenêtre s'éteignit. J'essayais de rester debout à reconnaître cette masse noire allongée de l'autre côté. Oui, il devait y avoir une maison dans la nuit, au bord de l'eau...

Je n'avais pas oublié le désespoir qui m'avait jeté dans les bois. Cette tristesse devenait une alliée, elle marchait avec moi dans l'obscurité. Je l'approvoisais.

L'eau arrivait jusqu'à mon ventre. Elle gloussait maintenant autour de moi. Je savais le danger des rivières inconnues qu'on traverse la nuit. Mes pieds s'enfonçaient dans la vase. Parfois le courant me donnait un coup d'épaule pour me faire tomber. Je tenais toujours le sac à bout de bras.

Je crus que j'étais sauvé. J'avais sûrement dépassé la moitié de la largeur de la rivière. Alors, pris d'un fourmillement dans le haut du dos, je sentis ma tête se mettre à tourner. Un liquide coulait de mon front dans mes yeux. La nuit tournoyait aussi. Que se passait-il? Je tendais mon corps pour rester debout. Mes forces glissaient le long de ma peau. J'allais me noyer.

La fenêtre de lumière se ralluma un instant sur l'eau. Dans mon vertige, je crus voir une silhouette humaine y passer et regarder vers moi. Je m'étais immobilisé. Malgré l'obscurité, j'étais sûr qu'on m'avait vu. Je me rappelais le sang répandu dans les bois. Je voulais faire demi-tour. Mais il y eut, par trois fois, à dix mètres de moi, le bruit de plongeurs dans l'eau. Le froid me parut soudain insupportable. Un instant plus tard, je vis des formes noires traverser le carré lumineux en nageant. Trois bêtes qui luttaient avec le courant. Leurs têtes glissaient à la surface. Je perdis l'équilibre, le sac toucha l'eau. Je parvins à le retenir juste à temps.

Les ombres noires filaient vers moi en fendant les flots. J'aurais voulu regagner l'autre rive. Mon corps ne répondait plus.

Je pus enfin tourner la tête : les bêtes avaient quitté la lumière. Elles devaient être là, tout près. Je n'arrivais pas à crier. J'imaginais des rats musqués, des ours ou des anacondas. Je sentis d'abord un corps contre ma jambe : l'une des créatures avait plongé sous moi. Les trois bêtes s'étaient jetées vers leur proie en même temps. J'allais perdre pied, on me saisit par les épaules. Les mâchoires glissèrent sur la chair mais ne mordirent que la toile de ma veste. Je me sentis soulevé et je perdis connaissance.

Mes yeux se rouvrirent un instant alors que des mains humaines qui me parurent immenses me hissaient hors de l'eau sur un ponton. Je n'arrivais pas à faire un geste. Je retombai dans mon évanouissement.



A close-up portrait of Orienne Charpentier, a woman with dark, wavy hair, smiling warmly. She is wearing several silver bangles on her right wrist, which is resting against her forehead. The background is a soft, reddish-brown color.

**Orienne
Charpentier**

**LA VIE
AU BOUT
DES DOIGTS**

Photo Catherine Hélié

Une jeune femme sensible, mystique et courageuse affronte les difficultés de la vie à l'arrière, durant la Première Guerre mondiale. Un parcours fascinant !

L'histoire

Après plusieurs années de pensionnat, Guenièvre est une jeune femme rejetée et mal dans sa peau. Certains la traitent de sorcière... Seule l'amitié de Pauline, qui l'ouvre aux réalités de son époque, illumine son existence.

Un jour, elle est recueillie par sa grand-mère et apprend la vie à la campagne dans un vieux manoir en ruine mais entourée aussi de l'affection de Perpétue, la fidèle cuisinière, et du bel Edmond, bientôt mobilisé. La Belle Époque bascule alors dans la Grande Guerre et la vie de chacun, hommes, femmes, enfants, s'en trouve bouleversée. Guenièvre devra se battre, elle aussi, à l'arrière, pour survivre au quotidien, percer le secret de sa famille et se découvrir elle-même...

L'auteur

Orianne Charpentier est née en 1974 à Saïgon, pendant la guerre du Vietnam. Elle passe son enfance au Maroc d'abord, puis, en Normandie. Après des études de lettres, elle intègre une école de journalisme, puis collabore à des magazines culturels et destinés à la jeunesse. *La Vie au bout des doigts* est son 5^e roman.

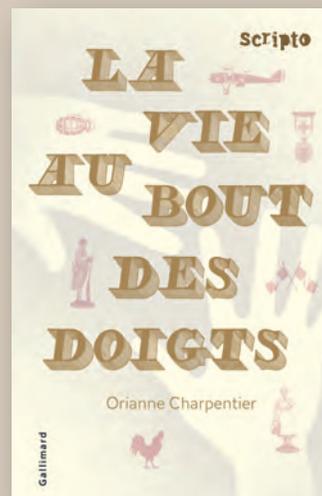
Retrouvez un entretien d'Orianne Charpentier dans le numéro 167 de la revue *Page*, en librairie le 16 août, et sur pagedeslibraires.fr

L'avis de la revue PACE

GAËLLE FARRE

Librairie Maupetit (Marseille)

Fin 1913, Guenièvre manque cruellement d'assurance et ne voit en elle qu'une « grosse fillette ordinaire ». Début 1916, elle est une infirmière courageuse qui sait écouter et rassurer les soldats. Elle a appris à réduire une fracture et n'a plus peur du don de guérisseuse qui lui vient de sa grand-mère. Peu de mois séparent l'enfant de la jeune femme résolue que Guenièvre est devenue... La guerre et ses privations l'ont précipitée vers l'âge adulte. Mais ces temps difficiles sont tempérés par d'heureuses rencontres. Orianne Charpentier a créé une superbe galerie de personnages secondaires ; des femmes cultivées et aux idées souvent révolutionnaires pour l'époque, qui vont aider Guenièvre – mention spéciale au personnage de Perpétue, une féministe visionnaire aux réparties savoureuses ! Grâce à ces êtres qui gravitent autour d'elle, la jeune fille ne lâchera pas prise dans la quête de ses origines et de sa voie. *La Vie au bout des doigts* est un formidable roman historique et d'aventures mâtiné de mysticisme. Foisonnant de références artistiques et culturelles, Orianne Charpentier révèle par ce texte une générosité et un talent épatants !

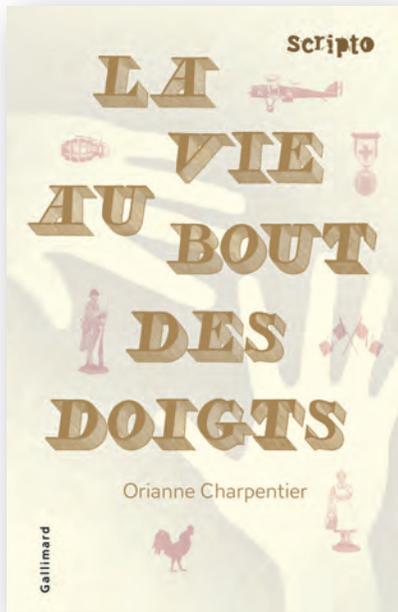


Orianne Charpentier
La Vie au bout des doigts

lu & conseillé par
I. Réty
Lib. Cwalarn
(Lannion)
V. Demuyt
Lib. Récréativres
(Le Mans)
B. Cabane
Lib. des Danaïdes
(Aix-les-Bains)

Roman Ado
à partir de 13 ans
416 pages - 14,50 €
En librairie le 21 août

ILS ONT AIMÉ



Orienne Charpentier
La vie au bout des doigts

Entre les lignes

Guenièvre, que tous ces événements troublaient, se plongeait avec curiosité dans l'interview toute récente d'un jeune écrivain nommé Marcel Proust, qui venait de publier à compte d'auteur le premier volume d'un immense roman. Mais Pauline interrompit sa lecture, en extirpant une coupure du tas de journaux :

– Ah, voilà ce que je cherchais. L'affaire d'Agadir, il y a deux ans... Tu vois, c'est comme si le monde était un gâteau : chacun veut la plus grosse part.

Tiens, et ça aussi : les déclarations de Guillaume II, l'empereur d'Allemagne, au début de l'année dernière, à propos de la première guerre balkanique... Car le Kaiser semble croire dur comme fer que les Russes sont une menace pour lui. Or nous, les Français, sommes alliés avec les Russes...

Guenièvre avait évidemment entendu parler du système d'alliances — la Triple-Alliance d'un côté, ou Triplice, qui réunissait l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. Et la Triple-Entente, comprenant la France, l'Angleterre et la Russie. Il aurait fallu vivre sur Mars, en 1913, pour n'en avoir pas connaissance. Mais jusqu'ici, ces histoires de traités lui avaient paru aussi ennuyeuses que n'importe quel autre cours de géographie ou d'instruction civique.

Pourtant, depuis que Pauline étalait ses journaux devant elle, elle prenait conscience que les destins des peuples d'Europe étaient enchaînés les uns aux autres — et qu'elle-même faisait partie de la longue procession de captifs.

– Et voilà qu'en plus, poursuivait Pauline, l'état-major allemand augmente les effectifs de son armée, et que nous, nous décidons de passer le service militaire à trois ans... Car ce n'est pas seulement l'Allemagne qui semble désirer la guerre. Ici, en France, il y a comme une fièvre contagieuse... Elle tendit machinalement à Guenièvre les feuilles de papier qu'elle tenait dans les mains, mais celle-ci ne les prit pas : elle éprouvait une répugnance soudaine à toucher les journaux.

– Vous êtes si pâle, observa Pauline en rosissant (elle la vouvoyait à nouveau). Je n'aurais pas dû vous attrister avec mes craintes. Oubliez ce que je vous ai dit.

Mais c'était impossible. Guenièvre ne quittait pas les journaux des yeux, croyant voir trembler les lignes noires des articles : soudain, elles étaient comme les sillons d'un champ sous un ciel d'hiver, et ce champ explosait sous les obus.

Elle eut envie de vomir.

– Ah, murmura Pauline en devenant blanche elle aussi. Mon Dieu, c'est donc vrai si vous le voyez ! Est-ce que... (sa voix tremblait à présent) Est-ce que c'est pour bientôt ?

Guenièvre secoua la tête pour protester.

– Mais je ne sais pas... Je ne vois rien... Je suis désolée...

Elle éclata en sanglots. Elle pensait à son père qui reposait sous la terre ; au jeune Edmond qui jouait avec elle quand elle était petite, dans l'immense jardin de sa grand-mère, et qui devait avoir dix-huit ans à présent. Elle tremblait de l'imaginer sous les bombes, comme des milliers d'autres jeunes gens.

Elle pleurait aussi, sans se l'avouer, de décevoir Pauline. D'avoir été prise pour ce qu'elle n'était pas, un être aux capacités surnaturelles. Et d'être ramenée à ce qu'elle était : une grosse fillette ordinaire.

Mais tandis qu'elle versait des larmes amères, Pauline avait rempli deux tasses de thé chaud et noir, qu'elle sucra abondamment. Elle les posa sur la table de chevet puis serra Guenièvre dans ses bras. Et elles restèrent ainsi longtemps, avant de boire le thé refroidi.

Des métamorphoses

Le dimanche suivant, Pauline le passa dans sa famille. Mais le dimanche d'après, elles se retrouvèrent toutes les deux dans la chambre 29. Désormais, ce fut comme un rendez-vous : tous les quinze jours, elles passaient l'après-midi ensemble et elles parlaient.

Elles parlaient du monde qui continuait de gronder autour d'eux, elles s'échangeaient leurs souvenirs d'enfance et leur vie d'au jour le jour.

Pauline racontait à Guenièvre la vie de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, qu'elle admirait et dont elle espérait la prochaine béatification. Et Guenièvre confiait à Pauline ses tourments quotidiens, les moqueries des autres et la brûlure du miroir.

Pauline, qui, en plus d'un cœur généreux, avait l'esprit pratique, ne se contentait pas de la consoler par des mots : elle trouvait toutes sortes de solutions. Elle commença par l'envoyer au dortoir chercher ses robes et ses vieux habits dans sa malle.

– Vous ne pouvez pas continuer à porter vos anciens vêtements. Ils vous serrent trop, du coup vous vous sentez énorme, ce que vous n'êtes pas du tout...

Elle entreprit de découper les dentelles des habits les plus élimés pour les coudre sur les nouvelles robes que Guenièvre n'aimait pas. Et tout l'après-midi, tandis qu'elles bavardaient, les doigts agiles de Pauline retaillaient le tissu, ravaudaient des mailles distendues, recoupaient des manches démodées. À la fin, elle posa son ouvrage sur les épaules de Guenièvre, s'éloigna d'un pas pour voir l'effet et sourit de satisfaction.

– Oh, dit Guenièvre en baissant la tête pour contempler sa nouvelle robe, vous êtes merveilleuse !

Et dans son enthousiasme, elle ne put s'empêcher de dire :

– Pourquoi voudriez-vous quitter le monde et vous enfermer ? Vous pourriez tout avoir, vous avez déjà tout !

Pauline rougit et murmura :

– Mais moi, je veux plus que ce monde.

Guenièvre n'essaya plus jamais de dissuader Pauline. Et Pauline continua de l'aider à grandir. Elle lui fit découvrir aussi des musiciens modernes, des poètes révolutionnaires, des peintres audacieux.

– Tiens, disait-elle en tirant un joli recueil relié d'une pile de livres, Apollinaire, tu connais ? (Dans ces moments, Pauline abandonnait le vouvoiement de rigueur et tutoyait Guenièvre). Lis-le, c'est... C'est envoûtant, c'est un nouveau langage... Je n'y ai jamais cru, moi, quand on l'a accusé d'avoir volé la *Joconde*... Et regarde ce Pablo Picasso, comme sa

manière a évolué depuis dix ans... C'est vraiment l'art du xx^e ! Mais mon peintre préféré, c'est plutôt lui, tu vois : Maurice Denis. Ses toiles me donnent envie de pleurer, j'ai l'impression qu'il peint le monde comme je le vois, qu'il en révèle le mystère invisible. Il a fait partie d'un groupe d'artistes qui s'appelaient eux-mêmes les Nabis.

– Les quoi ?

– Les Nabis. Cela veut dire « prophète ». C'est le nom que je t'ai donné, la première fois que je t'ai vue : la petite Nabi...

Lorsque Guenièvre se plaignait de son visage, de ses cheveux trop pâles, de ses yeux sombres comme un lac, Pauline la réprimandait doucement :

– Ne dites pas cela, grondait-elle en arrangeant les tresses de Guenièvre (qui, dans la lumière blanche de la chambre, prenaient un reflet nacré). C'est injuste, cela me peine et en plus vous vous faites du mal. D'ailleurs, quelle importance, la beauté qui se voit ? Aux yeux de Dieu, nous sommes tous beaux.

– C'est facile de dire ça quand on est jolie.

Mais moi, je suis laide.

– Ta ta ta, n'importe quoi. Ce n'est pas toi qui es laide, c'est ton œil qui est mauvais. Tu te regardes avec malveillance, parce que tu ne t'aimes pas. La beauté, ça n'est rien, ça n'est qu'une illusion — juste un voile sur un reflet. La seule chose qui compte, c'est l'amour.

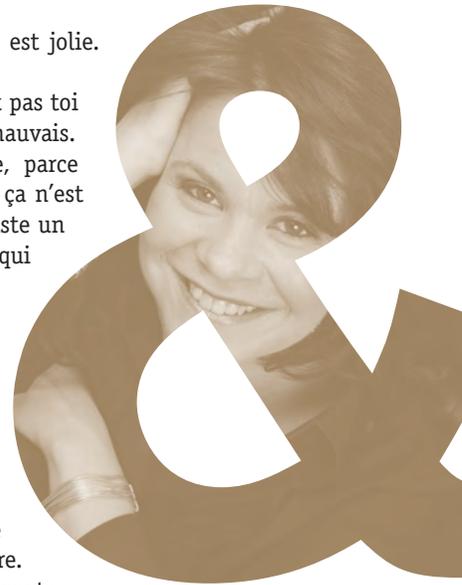
– Mais personne ne m'aime ! gémissait Guenièvre.

– Oh, Guenièvre, comment peux-tu dire ça ? Et d'ailleurs, ce n'est pas être aimé qui rend beau, c'est aimer.

Guenièvre ne mangeait presque plus les plats des autres au réfectoire.

Elle avait renoncé à ses vieux vêtements trop étroits, elle portait désormais les robes arrangées par Pauline. Elle ne se jugeait plus dans les miroirs, n'avait plus mal du rire des autres. Elle attendait les dimanches avec impatience.

Décembre passa ainsi. Et Noël arriva.





Patricia
McCormick

Photo Roberto Ligresti

JAMAIS

L'histoire vraie d'un enfant dans l'enfer des Khmers rouges. Aussi cruel et violent, que bouleversant et inoubliable.

L'histoire

Cambodge, 1975. Quand les soldats arrivent à Battambang, sa ville natale, Arn n'est qu'un gamin de 11 ans qui danse au son d'Elvis Presley et vend des glaces avec son frère. Arrivés au pouvoir, les Khmers Rouges envoient tous les habitants du village en longues marches forcées vers des camps de travail. Séparé de sa famille, Arn travaille dans les rizières sous une chaleur accablante et rongé par la faim. Autour de lui, des enfants meurent d'épuisement, des ouvriers sont assassinés sauvagement... Mais Arn n'est qu'au début d'un cauchemar qu'il ne peut soupçonner. Très tôt, il se fait cette promesse à lui-même : « Ne tombe jamais. »

L'auteur

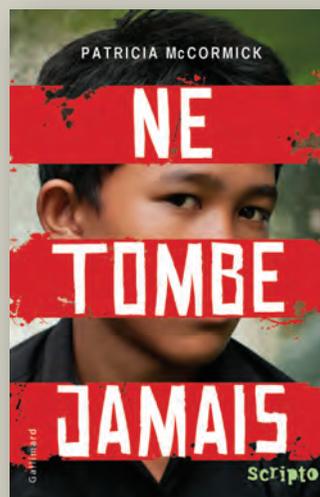
Américaine, journaliste indépendante et enseignante, Patricia McCormick a publié *13 ans, 10 000 roupies* (Scripto, 2008), poignant docu-fiction sur l'esclavage sexuel des enfants au Népal et à Calcutta. Le film tiré du livre vient d'être présenté au Festival du Film indien de Los Angeles.

L'avis de la revue PACE

GWENDAL OULÉS

Librairie Récréativres (Le Mans)

Comment retranscrire le destin stupéfiant d'Arn Chorn-Pond, enfant perdu dans l'atrocité du règne des Khmers rouges de 1974 à 1979 ? Patricia McCormick s'est certainement interrogée avant d'entreprendre l'écriture hautement périlleuse de *Ne tombe jamais*. L'auteure du remarquable *13 ans, 10 000 roupies* s'empare à nouveau de la matière documentaire et de la parole recueillie pour pousser ce qui aurait pu n'être qu'un récit biographique, vers une impressionnante expérience romanesque. Dans une langue tout à la fois maladroite, juste et expressive, elle invoque sans fausse pudeur et sans pathos la voix d'un enfant perdu dans l'horreur de l'histoire. Saisi par la violence des émotions, le lecteur suit Arn dans un voyage bouleversant aux confins de la déshumanisation. Où a-t-il trouvé cette force pour ne pas abdiquer physiquement et moralement ? Le destin du jeune garçon devenu à présent un grand humaniste est exceptionnel à bien des égards. Il est surtout exemplaire dans la confiance qu'il donne en l'humain. *Ne tombe jamais* est indéniablement un grand texte.



Patricia McCormick

Ne tombe jamais

Traduit de l'américain par Jean-François Ménard

lu & conseillé par

M. Kmiecik

Lib. Les Lisières (Roubaix)

B. Cabane

Lib. des Danaïdes (Aix-les-Bains)

A. Durandal

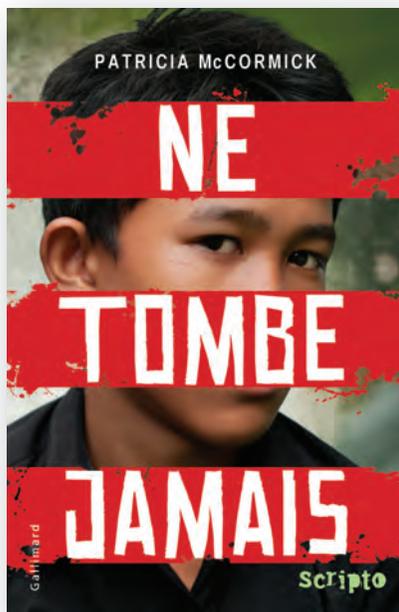
Lib. L'Œil au Vert (Paris 13^e)

Roman Ado à partir de 15 ans
272 pages - 4 000 ex.
11,90 €

En librairie le 16 octobre

ILS ONT AIMÉ

47



Patricia McCormick
Ne tombe jamais

Avant de courir annoncer à ma tante l'arrivée des Américains, je m'arrête devant la maison d'à côté. C'est une famille riche avec une Mercedes et cinq filles. Des filles qui font toujours des devoirs. Chaque soir, par la fenêtre, je les vois qui travaillent dur, alors, parfois, je monte au manguier, dans notre jardin, et je leur fais des grimaces.

Chantou, ma grande sœur numéro un, me dit toujours d'arrêter de faire l'idiot. Les gens riches ne font pas attention aux pauvres comme nous.

Mais une des filles, à la fenêtre, celle du même âge que moi, celle avec les lunettes, parfois, elle me tire la langue. Et maintenant, je me dis que peut-être, je l'aime un petit peu. Je n'en suis pas sûr, c'est une impression, mais je pense que, peut-être, elle m'aime un petit peu aussi.

Le père de la fille riche, il est à côté de la Mercedes et il se dispute avec une jeune Khmère Rouge.

– Pas de voiture, elle dit. Un vélo, d'accord. Mais pas de voiture.

Le père, il a un gros portefeuille et il l'ouvre. Mais la Khmère Rouge, elle fronce simplement les sourcils et elle crève ses pneus avec le couteau au bout de son fusil.

Ma tante, elle me donne un coup sur les fesses quand je rentre. «Où tu étais passé?» elle dit. On doit partir. Tout de suite. Elle me dit, prends ci, prends ça, en montrant les choses du doigt autour d'elle, comme une folle. Chantou, ma grande sœur numéro un, elle a tous ses livres d'école et un sac de riz. Mes autres grandes sœurs, Maly et Jorami, elles portent chacune une couverture et aussi de la nourriture, du poisson séché et des petites bananes. Ma tante a un sac de charbon et aussi une grande boîte de sardines. Ma petite sœur, Sophea, a un seau rempli d'œufs. Et Munny, mon frère, a son pouce dans la bouche. Je prends un baquet et ma photo de la princesse et ma sarbacane et ensuite, on sort tous en courant.

Tout le Cambodge est sur les routes. Cent mille personnes avec cent mille choses. Surtout du riz. Mais aussi plein d'autres objets complètement fous. Une petite fille, encore en chemisier blanc et jupe bleue de son uniforme d'école, elle emporte un lapin en peluche, rose, presque aussi grand qu'elle. Un homme, il est en costume, comme en Amérique ou peut-être en France, et il a simplement une baguette, une boîte de sardines, une bouteille de vin. Une vieille dame, elle a attaché une corde autour de sa taille et elle tire une carriole, avec toute sa maison dans la carriole. Un type a un petit cochon attaché à un morceau de ficelle. Une vieille dame, elle a une photo de mariage dans un cadre doré et aussi plein de tasses à thé.

Un garçon de l'école avec le terrain de basket, il me crie quelque chose, loin dans la foule. «Arn!» il hurle. «Attends!» Ce type, c'est un casse-pied. Je le bats tout le temps au jeu des chaussures et tout le temps, il veut reprendre son argent. Alors, je fais comme si je ne l'entends pas.

Mais il arrive quand même à m'attraper par le coude. «Mon père, il est allé à l'aéroport avec les Khmers Rouges», il dit.

Le père de ce type est haut placé, alors il veut sans doute se vanter d'avoir vu la princesse ou quelque chose comme ça.

– Ils ont tiré sur mon père, il dit.

Tous les deux, on s'arrête de marcher, même si la foule nous pousse.

– Comment tu le sais?

– Mon grand frère, il était caché dans les buissons et il a vu.

Il a le regard vide, il parle d'une drôle de voix, pas comme s'il était triste, plutôt comme un robot.

– Ils l'ont tué, il dit. Les Khmers Rouges, ils tuent tout le monde.

Je comprends, maintenant. Ces coups de feu que j'entends dans mon sommeil, au bord de la route, ce n'est pas un rêve. Ils sont réels.

Il y a une fumée noire devant nous. On traverse le centre de la ville, près du cinéma, et on voit un grand feu dans le parc. Là où les dames élégantes et les messieurs viennent se promener le soir, là

où mon frère et moi, on fait du twist, et maintenant, il y a plein de choses entassées qui sont en feu : radios, télévisions, tourne-disques, disques, livres – tout brûle.

On passe devant l'hôpital et les malades sortent, les yeux plissés parce qu'ils n'ont pas vu le soleil depuis très longtemps. Ils ont tous des chemises de nuit bleues, certains sont attachés à des tubes avec du liquide dans un sac. Un vieil homme, sa famille le porte. Un bébé au milieu de la rue, il n'a pas de culotte, il pleure comme un fou, mais personne ne s'arrête pour lui. La foule, maintenant, c'est comme la jungle, une jungle de coudes pour un enfant pas très grand comme moi. Tout le monde donne des coups et pousse, j'essaye de m'accrocher à la jupe de ma tante, mais la foule, elle l'emporte, elle avale toute ma famille. Et puis, elle m'entraîne sur le pont, comme si mes pieds ne touchent même plus par terre, et elle me recrache au bord de la route.

Je me retourne et je regarde la ville, les palmiers comme une couronne au-dessus de la rue principale et toutes les fleurs, rouge et or, comme des pierres précieuses et je me demande ce qui restera quand les Américains arriveront.

Le soleil est une flamme blanche dans le ciel et la route, entièrement de la poussière. De la terre dans le nez, dans les dents. Le garçon au père mort, il a de la poussière dans les cheveux, les sourcils, alors il a l'air d'un vieil homme. Je porte le baquet sur ma tête, comme ça, je serai peut-être plus grand, ma tante me verra mieux. Parfois, j'essaye de courir à l'avant de la foule où il y a peut-être ma tante, mais le baquet est si grand et je suis si petit, il me ralentit encore plus. Je marche si lentement, j'ai même perdu le garçon au père mort et maintenant je suis seulement avec des étrangers.

À côté de moi, il y a un jeune type avec une belle femme, une longue tresse dans le dos, enceinte avec un gros ventre. Je marche avec eux et je fais comme si j'étais peut-être leur fils. Bientôt, je sens la femme qui s'appuie sur moi. Elle est même trop faible pour demander, elle s'accroche, c'est tout. Alors moi, je joue au dur, comme un fils très fort qui peut à la fois porter un baquet et aider sa

mère. Au bout d'un moment, je sens que son bras me lâche et elle glisse sur le bord de la route. Le mari, il crie au Khmer Rouge. « Ma femme ! » il dit. « Elle a besoin d'eau. »

Le Khmer Rouge, il grogne simplement. Et il fait signe avec son fusil d'avancer. Le jeune type ouvre la bouche pour dire encore quelque chose et le Khmer Rouge le frappe à la joue avec son fusil. Le type tombe en arrière et la foule l'avale. Lui et aussi sa femme enceinte, les deux sont dans le ventre de la foule, maintenant, et tout le monde continue de marcher.

J'ai déjà appris quelque chose. Il faut être invisible avec ces Khmers Rouges.

Tout le temps, maintenant, des gens tombent. Lentement, pas de bruit, ils s'effondrent au bord de la route. Je vois ça et je me dis que peut-être, je pourrais le faire, moi aussi. Je peux faire semblant d'être malade et me cacher dans l'herbe jusqu'à ce que tous les autres soient passés. Ensuite, je peux revenir chez moi en courant et voir peut-être les Américains et leurs avions. Tout le monde revient dans trois jours et là, je serai un héros.

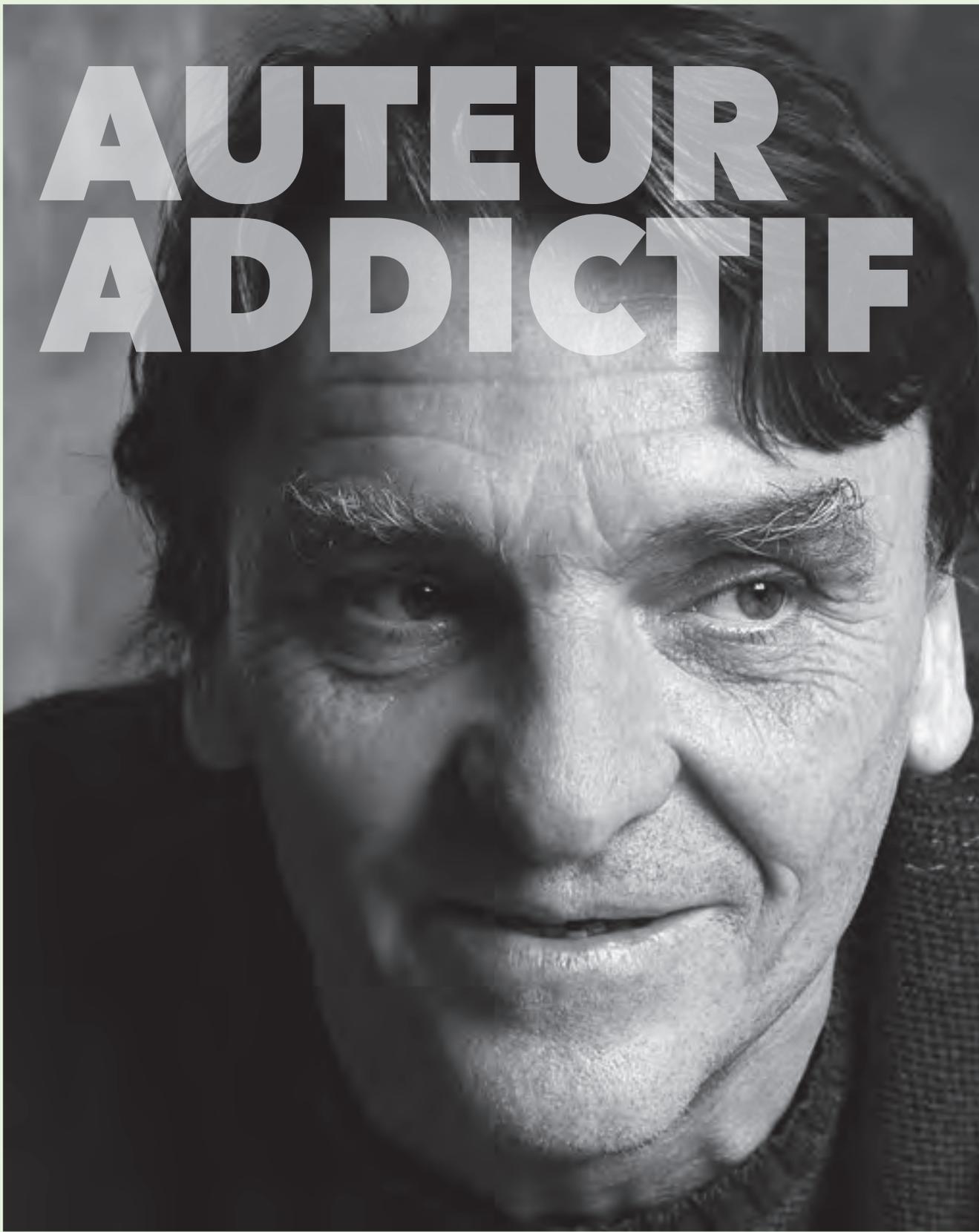
Il y a un fossé, à côté de la route.

Un endroit parfait pour se cacher. Mais dans le fossé, juste là où je voudrais me mettre, il y a une vieille dame allongée, comme si elle se reposait. Ses yeux sont ouverts, mais sans vie, comme les yeux des poissons morts, au marché. Tout le monde passe devant, fait semblant de ne pas voir. J'ai un peu peur, mais je fais comme les autres. Et en moi-même, je me dis: alors c'est à ça que ressemble un mort.



Am Chorn Pond et Patricia McCormick
(Courtesy of Friends Without a Border)

AUTEUR ADDICTIF



Le Raid est LA nouvelle drogue en vogue. Une gélule vous offre une semaine d'extase totale. Mais au bout du rêve, la mort est inévitable. Dans un monde en plein bouleversement, Adam, Lizzie et beaucoup d'autres vont devoir faire des choix et surtout les assumer. Melvin Burgess frappe fort avec ce nouveau roman aussi effrayant que captivant.



Entretien

MELVIN BURGESS

**Pour
La dose**

-

Propos
recueillis et
traduits par
Céline Bouju,
Librairie Doucet
(Le Mans)

Membre du réseau
PAGE

Pour commencer, si vous, en tant qu'auteur, deviez donner envie à un adolescent ou un adulte de lire *La Dose*, que lui diriez-vous ?

MELVIN BURGESS – Voici ce que je fais depuis quelque temps lors des conférences de presse sur mon nouveau roman : je propose aux personnes présentes des pilules à bas prix. Au début, personne n'en veut. Et puis j'explique que c'est en réalité une drogue mortelle qui permet, si l'on est vraiment malade, malheureux ou en fin de vie, de quitter ce monde de la meilleure façon possible. J'ajoute que, pendant une semaine, celui qui a pris cette substance pourra profiter de ses proches, faire toutes les choses qui lui étaient impossibles tout en étant à nouveau en pleine possession de ses moyens. Dans ces circonstances, tout le monde est prêt à en prendre. À ce moment-là, j'arrive donc à faire changer d'avis mes interlocuteurs en leur permettant d'imaginer que, dans des circonstances particulières, prendre cette drogue n'est pas inconcevable.

Alors je continue en expliquant qu'en la prenant maintenant, en bonne santé, cette pilule leur permettrait de vivre une semaine merveilleuse, la meilleure qu'ils aient jamais connue... une

semaine pendant laquelle ils pourraient faire tout ce dont ils ne se croyaient pas capables, toutes les choses pour lesquelles ils ne se pensaient pas assez intelligents ou courageux. Soudain, tout serait possible... Du coup, certains sont très tentés. Mine de rien, cela fait réfléchir !

La drogue est un thème récurrent dans bon nombre de vos romans. Dans *La Dose*, c'est aussi le cas, même si ce n'est qu'un prétexte à dépeindre une société au bord du chaos et une jeunesse désabusée. Quel a été le point de départ de ce nouveau roman ? Comment vous est venue l'idée de cette drogue effrayante ?

M. B. – La drogue ne joue pas un si grand rôle que ça dans mes romans. C'est juste que la plupart des gens ont retenu ceux dans lesquels il en était question, comme *Junk*, je suppose.

Dans *La Dose*, l'idée de cette drogue n'était en fait pas la mienne. Un couple de professeurs de philosophie avait approché Barry Cunningham, des éditions The Chicken House. Ils voulaient écrire un thriller qui permettrait de réfléchir au sens de la vie. Ils ont commencé à y travailler, mais au final ils n'étaient pas satisfaits. Ils ont donc



» « RACONTER UNE HISTOIRE QUI PARLE DE NOUS ICI
ET MAINTENANT, ÇA, C'EST LE GENRE DE CHOSES QUE
J'AIME ! ET LA SCIENCE-FICTION EST LA MEILLEURE
FAÇON DE POUVOIR LE FAIRE. »

abandonné le projet. Cependant, dans ce texte se trouvait l'idée d'une drogue capable de vous tuer en une semaine... Barry Cunningham a passé un accord avec les deux auteurs et il est revenu vers moi afin que je puisse reprendre ce sujet passionnant. J'ai toujours aimé les thrillers qui racontent des histoires simples mais qui, d'une certaine manière, touchent aux grandes questions de notre existence, comme dans *Blade Runner* ou *I Robot*. Alors j'ai repris leur idée et accepté le défi d'écrire ce roman.

La dystopie est aujourd'hui un genre très présent dans les romans pour adolescents. Dans *La Dose*, l'action se passe à Manchester mais on ne sait pas réellement quand. La situation sociale est plus sombre qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pour tenter de changer ce monde empli d'inégalités, il y a les Zélotes, mouvement utopistes. Adam, le héros, voit son quotidien d'adolescent de 17 ans bouleversé par la situation politique. Qualifieriez-vous votre nouveau roman de dystopie ? Est-ce un genre que vous affectionnez ?

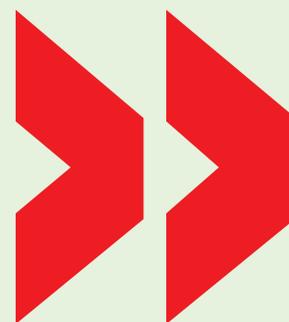
M. B. – Ce que j'aime dans la dystopie, c'est que cela ressemble au futur tout en se rapportant à ce que nous sommes maintenant. Aujourd'hui, beaucoup de dystopies ne reprennent pas ce principe, c'est juste l'occasion d'écrire un scénario qui donnera une bonne aventure et rien de plus. Mais raconter une histoire qui parle de nous ici et maintenant, ça, c'est le genre de choses que j'aime ! Et la science-fiction est la meilleure façon de pouvoir le faire. La dystopie est en quelque sorte de la science-fiction déguisée...

À côté de héros plutôt courageux et très humains comme Adam et Lizzie, il y en a d'autres beaucoup moins sympathiques comme Christian Ballantine, un gangster malade et surtout très violent. Comment faites-vous pour arriver à créer ce genre de personnages ? Est-ce difficile de se glisser, le temps d'un roman, dans la peau d'un méchant ?

M. B. – J'aime beaucoup mettre en scène ce genre de personnages. Christian apparaissait également dans le roman original dont je me suis inspiré et j'ai voulu le garder, ainsi que d'autres éléments, en guise de clin d'œil. Quand je conçois les méchants, je veux qu'ils soient le plus effrayant possible, mais avec un soupçon de comique qui les rende encore plus mauvais. Nous aimons tous rire du Diable, même quand il est sur le point de nous emporter. J'ai mis du temps à obtenir des personnages aussi méchants et effrayants que Vince et Christian, mais je suis content du résultat !

Comment expliquez-vous que des romans comme les vôtres, finalement assez adultes, avec des thèmes difficiles mais toujours très forts, touchent autant les adolescents ?

M. B. – Les adolescents sont tous différents. La seule chose qu'ils ont finalement en commun, c'est qu'ils deviendront rapidement des adultes. Certains sont nostalgiques de l'enfance et d'autres se préparent pour l'avenir. Certains veulent rentrer dans le moule alors que d'autres veulent être radicalement différents. D'autres encore sont conscients qu'il y avait une chance sur un milliard qu'ils soient la personne qu'ils sont aujourd'hui et que leur vie sur cette planète aurait pu être tout autre... Ils ont compris que les difficultés de la vie nous apportent



notre part d'humanité. C'est à ces derniers que je m'adresse dans mes livres.

Les personnes ayant pris une gélule de Raid rédigent une liste de vœux à exaucer durant la semaine qu'il leur reste à vivre. Dans l'hypothèse que le Raid existe et que vous en ayez pris, serait-il indiscret de vous demander ce que vous mettriez sur cette liste ?

M. B. – Je louerais une belle villa dans le sud de la France ou en Italie et j'y inviterais mes proches et ma famille. Nous profiterions de ces derniers jours pour faire de grands repas dehors en parlant de tout et de rien. Nous en profiterions pour visiter les environs. Puis, pour finir, je voudrais aller au Népal pour voir les montagnes, avec ma compagne, Anita, et mourir là-bas. Quand j'y pense, après tout, rien ne m'empêche de faire tout ça.

L'histoire

La récession dure depuis des décennies. Alors que le chômage et la pauvreté dominant chez les jeunes, qui ne croient plus en l'avenir, une drogue révolutionnaire appelée le Raid déferle sur Manchester. Elle offre une vie de rêve et tous les possibles pendant 7 jours puis conduit inexorablement à la mort. Quand la rock star Jimmy Earle meurt sur scène en plein concert après avoir ingéré la fameuse gélule, c'est le déclic pour des milliers de fans dont Adam, 17 ans, qui est dans la foule avec sa copine, Lizzie. Mais le garçon ne tarde pas à regretter son geste...



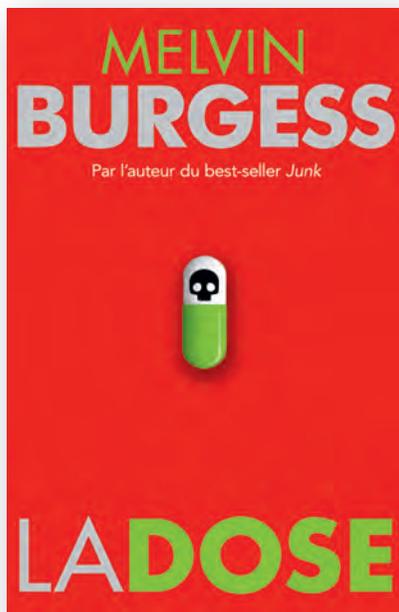
Melvin Burgess
La dose

lu & conseillé par
L. Le Quilliec
Méd. Elsa Triolet
(Aytré)

Roman Ado
À partir de 14 ans
288 pages - 14,90 €
En librairie
le 11 septembre

L'auteur

Précurseur de la littérature pour adolescents en Angleterre, Melvin Burgess est reconnu pour son écriture sans concession, au réalisme parfois controversé mais toujours chaleureux et empreint d'humour. Ses livres ont été adaptés à la scène, à la télévision et au cinéma et sont traduits dans le monde entier. Il a remporté de nombreux prix et vit à Hebden Bridge avec sa compagne.



Melvin Burgess
La dose

Mort en public de Jimmy Earle

Jimmy Earle ne vivait que pour ses fans. On dit souvent qu'un chanteur se donne à fond, mais aucun artiste ne leur avait jamais promis autant que Jimmy ce soir-là. Adam restait sceptique quant à son passage à l'acte, mais il avait malgré tout l'impression de participer à un événement majeur. Jimmy Earle était depuis longtemps au sommet

de sa gloire, ses concerts tenaient lieu de légende, et pourtant, aucun ne pourrait égaler le spectacle de ce soir. Des gens étaient venus de Californie et même de Pékin pour y assister. Ce devait être une expérience unique, le concert ultime.

– Un sacrifice humain, commenta Adam. Comme les Aztèques qui arrachaient le cœur à leur victime.

– Tu rigoleras moins s'il le fait vraiment, rétorqua Lizzie.

Adam secoua la tête. Ça n'arriverait jamais. Jimmy avait tout : la fortune, la jeunesse, la beauté, le talent. On pouvait comprendre que des loosers qui habitaient des HLM prennent cette drogue appelée Raid. Ils n'avaient rien à perdre, alors pourquoi ne pas vivre une dernière semaine de folie ? Mais Jimmy Earle ? Impossible.

– Mais si, il veut rejoindre le club des 27 ! insista Lizzie, toute excitée. Brian Jones, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison, Kurt Cobain, Amy Whinehouse. Et Jimmy Earle. Tous morts à 27 ans. C'est pour ça que tout le monde a si peur. Regarde ! « C'est vrai », se dit Adam alors qu'ils pénétraient dans la salle. Il y avait des types de la sécurité partout, de grands gars postés au bout de chaque rangée. Ils semblaient sur le qui-vive.

– S'il meurt ce soir, on se souviendra à jamais de lui ! s'exclama Lizzie.

– Ouais, et nous, on se souviendra à jamais de ce concert.

– Ça, je ne sais pas comment tu as fait pour nous trouver des places, s'exclama-t-elle. Je ne t'en aurais pas cru capable !

Lizzie était dure, mais ce soir-là, la gloire de Jimmy Earle rejaillissait sur Adam.

– « Où étiez-vous le soir de la mort de Jimmy Earle ? » imagina-t-il qu'on lui demandait. « Au concert. Je l'ai vu mourir. »

Il prit la main de Lizzie. Elle lui sourit et la serra fort. Adam se sentit léger, comme toujours en sa présence.

Mais c'était une fille trop bien pour lui. Ils s'étaient connus à l'école primaire. À l'époque, ils fréquentaient les mêmes goûters d'anniversaire. Puis le père d'Adam avait perdu son boulot, Adam avait dû changer d'école, et ils s'étaient perdus de vue jusqu'à quelques mois auparavant, où ils s'étaient croisés par hasard en ville. Ça avait été le coup de foudre.

Adam n'en était pas revenu de sa chance quand elle avait accepté qu'il l'embrasse une semaine plus tard. Dans cet univers où tout le monde voulait gagner de l'argent mais où il y avait si peu de travail, c'était insensé qu'une riche sorte avec un pauvre. Les gens veillaient comme des dragons sur leurs acquis. Alors, avec Lizzie, Adam avait l'impression d'être le roi du monde. Il était sûr que personne dans l'entourage de sa petite amie n'aurait pu lui trouver une place pour le concert de Jimmy Earle.

En réalité, c'est son frère Jess qui avait eu ces tickets. Allez savoir comment, car Jess ne sortait jamais et il n'avait pas d'amis. Mais ça, Lizzie n'avait pas besoin de le savoir.

Ils se dirigèrent vers leurs sièges. Autour d'eux, le bruit était assourdissant. Les spectateurs criaient à l'intention de la scène encore vide : « Jimmy, je t'aime ! » « Jimmy, ne fais pas ça ! » « Jimmy, fais-le ! Flingue-toi ! Ça m'évitera d'acheter ton prochain album de merde ! » hurla un type près d'eux qui, ensuite, regarda ses potes, lesquels eurent un petit rire gêné.

Une fille en larmes lui cria de la fermer. Deux rangs plus loin, un gars menaça de lui casser la gueule. Il faisait trop chaud, il y avait trop d'excitation. Lizzie perdit la main d'Adam. Une fois à sa place, elle regarda tout autour d'elle.

– Tu crois qu’il y a des gens dans la salle qui en ont pris? demanda-t-elle.

– C’est sûr, répondit Adam.

Elle eut un petit rire nerveux. « Ça l’inquiète », pensa Adam, et il se rendit compte que lui aussi. Les gens ayant pris du Raid devenaient dangereux, car ils n’avaient plus rien à perdre.

Au départ, le Raid était une drogue utilisée à des fins d’euthanasie. Elle permettait d’offrir aux malades en phase terminale une dernière semaine à vivre dans de bonnes conditions. Personne n’imaginait alors que les jeunes la détourneraient, car personne ne savait ce que ça leur procurerait : une vraie jeunesse. Sous Raid, on se sentait mentalement, physiquement et sexuellement au sommet. C’était le meilleur shoot de tous les temps.

En tout cas, c’est ce qu’on racontait. Et bien sûr, comme tout a un prix, une gélule de Raid coûtait plusieurs milliers de livres.

Une fois avalée, il n’y avait pas de retour possible. Personne ne connaissait d’antidote au Raid, et les scientifiques s’accordaient à dire qu’on n’en trouverait jamais. Jimmy Earle était une grande star, la plus grande star de tous les temps, mais sur ce point, il n’était pas plus fort que les autres. S’il avait pris du Raid, il mourrait. Il évoquait cette possibilité depuis longtemps dans la presse ou sur son site. Le concert avait été annulé deux fois depuis sa déclaration publique. Les autorités étaient terrifiées : le Raid avait déjà causé la plus grande vague de morts jamais enregistrée parmi les moins de 25 ans. Il avait fallu que Jimmy Earle jure qu’il cherchait uniquement à se faire de la publicité pour que le concert soit autorisé.

La question, c’était : qui Jimmy dupait-il? Les autorités ou ses fans? Avait-il pris du Raid ou pas? Et si oui, pourquoi?

– À cause de la liste de vœux, lança Adam.

– Ce n’est pas une raison suffisante! protesta Lizzie. Et puis, ce qui compte, ce n’est pas ce que tu fais, mais comment tu le fais. Imagine, tout faire pour la dernière fois : chaque détail compte. C’est ça, le truc. Une fois que tu as pris le Raid, ta vie devient intense. D’habitude, on donne ça aux vieux ou aux malades. Mais Jimmy a décidé d’en prendre alors qu’il est encore jeune...

Adam ricana :

– C’est vraiment des paroles de fille, ça. Tu as lu sa liste, non? Alors arrête!

La liste de Jimmy Earle était légendaire. Son coût estimé dépassait les vingt millions de livres. Il aurait couché avec une centaine de filles en une semaine ; au moins une vingtaine d’entre elles seraient tombées enceinte. Il aurait fait le tour du monde, mangé deux kilos de caviar d’un coup, bu plus de cents litres de champagne, sniffé une livre de cocaïne, voyagé dans l’espace, tué un homme, chassé le léopard des neiges, gravi l’Everest... et ça continuait.

Bien sûr, c’était faux. Personne n’aurait pu faire tout ça en une semaine. Mais allez savoir... Le Raid ne se contentait pas de vous tuer. Avant ça, il vous donnait un sacré coup de fouet. Avec la force, le physique et la croyance, on pouvait faire n’importe quoi.

Peut-être que Jimmy Earle était vraiment passé à l’acte.

« Non, se dit Adam. C’est juste un coup de pub. » Mais comme ça serait génial de faire tout ça en une semaine...

Lizzie le dévisagea.

– Tu le ferais, Adam? Si tu pouvais réaliser sa liste de vœux?

Adam se crispa. Si c’était vrai, Jimmy Earle avait plus fait de choses en une semaine que lui n’en ferait de toute sa vie. Plus de distractions incroyables, plus de tout. Mais la question que Lizzie lui posait vraiment, c’était : est-ce qu’Adam voudrait coucher avec le plus de filles possible? Adam ne jurait que par Lizzie. Mais s’il ne lui restait qu’une semaine à vivre...

– Je ne sais pas. Quelle serait ta liste de vœux, toi? demanda-t-il.

– Coucher avec le plus de beaux garçons possible, répondit-elle en souriant.

À sa grande surprise, Adam se sentit blessé.

Elle trouvait ça si drôle et si facile de le faire marcher. Ça réussissait à chaque coup.

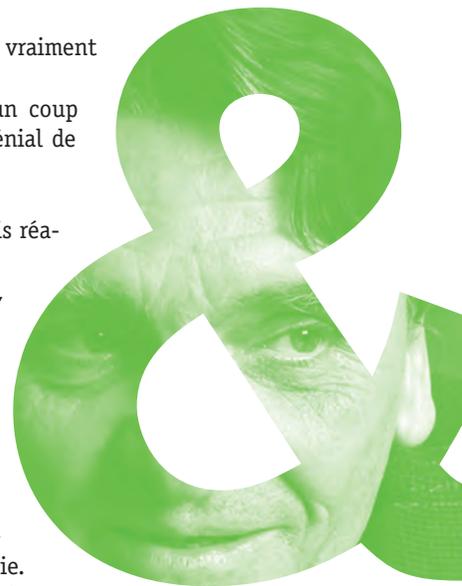


Photo Rolf Marmot



ATTRACTION LITTERAIRE

Meurtre mystérieux et jeux dangereux au cœur de la forêt. Le nouveau thriller psychologique de Lucy Christopher a envoûté le grand Melvin Burgess. Rencontre entre une nouvelle reine du suspense « jeunes adultes » et son mentor.



Entretien

LUCY CHRISTOPHER

Pour
Attraction
Mortelle
-
Propos
traduits par
Julie Lopez

MELVIN BURGESS – Je suis aujourd’hui à Lumb Bank, Arvon, avec Lucy Christopher, révélée au grand public par son premier roman *Lettre à mon ravisseur*. Nous allons évoquer son nouveau livre, *Attraction Mortelle*. Lucy, parlez-nous de ce nouveau roman.

LUCY CHRISTOPHER – *Attraction Mortelle* est un roman très sombre, dans lequel les personnages découvrent leurs pulsions obscures et prennent conscience de ce dont ils peuvent être capables. Tout commence avec la mort d’une adolescente, Ashley Parker, retrouvée une nuit dans les bois. L’histoire est racontée de deux points de vue : celui de Damon, le petit ami d’Ashley Parker, et d’Emily, la fille de l’homme arrêté pour le meurtre d’Ashley. Au fil du livre, Emily et Damon s’unissent pour découvrir la vérité.

M. B. – Qu’est-ce qui vous a poussée à écrire un roman aussi sombre pour le jeune public ?

L. C. – Croyez-le ou non, je n’avais pas prévu d’écrire un roman sombre. Je suis allée en Afrique centrale, dans la forêt tropicale, et j’avais dans l’idée d’écrire un thriller autour d’une émission de télé-réalité, un livre dans le genre de *Hunger Games*. Puis j’ai lu *Hunger Games* et je me suis dit : « Oh non, je ne peux pas écrire ça ! » Tout le monde va croire que j’ai plagié Suzanne Collins.

Je suis donc rentrée et j’ai pensé aux bois près de chez moi et à ce que je pourrais écrire. J’ai retenu de ce voyage en Afrique le pouvoir de la forêt, cette force sombre que l’on ressent au cœur de la forêt. Je crois que mes propres peurs se sont immiscées dans mon récit, et j’ai commencé ce long processus d’écriture.

M. B. – Votre premier roman *Lettre à mon ravisseur* se déroule en Australie et le désert de l’Outback y est très présent. Dans *Attraction Mortelle* aussi, la forêt obscure est une présence forte, un véritable personnage. Le cadre occupe-t-il une place importante dans votre processus d’écriture ?

L. C. – Pour moi, il s’agit du point de départ essentiel dans l’écriture de n’importe quel texte. Dans chacun de mes trois romans, j’ai commencé par le cadre. Pour *Lettre à mon ravisseur*, j’avais toujours voulu écrire sur le désert australien. Je cherchais simplement une bonne histoire. *Attraction Mortelle* est réellement né du cadre. J’étais tellement bloquée à force de vouloir commencer par l’intrigue que je me suis mise à marcher sans relâche dans les bois derrière chez moi. Et je me demandais « Que pourrait-il se passer dans ces bois ? Qu’est-ce qu’on pourrait y faire d’amusant, ou d’effrayant ? » Alors, j’ai simplement commencé



» « *ATTRACTION MORTELLE EST UN ROMAN TRÈS SOMBRE, DANS LEQUEL LES PERSONNAGES DÉCOUVRENT LEURS PULSIONS OBSCURES ET PRENNENT CONSCIENCE DE CE DONT ILS PEUVENT ÊTRE CAPABLES.* »



à écrire sur la forêt, puis à y insérer des personnages, et à partir de là, l'intrigue m'est venue assez aisément. Le cadre est donc sans le moindre doute primordial pour moi ; l'intrigue, puis les personnages, et enfin le thème en découlent.

M. B. – Avez-vous déjà commencé à réfléchir au cadre de votre prochain livre ?

L. C. – Mon prochain livre se passera dans un cadre assez éloigné de la forêt. Quelques idées me trottent dans la tête. L'image qui me revient le plus souvent est celle d'une eau déchainée et écumeuse autour d'une île perdue au milieu de l'océan.

M. B. – La fiction pour jeunes adultes est en plein essor. De plus en plus d'auteurs s'y consacrent. Les ventes explosent. Y a-t-il des auteurs qui vous ont particulièrement marquée, au cours de votre carrière, et voyez-vous de nouveaux auteurs émerger ?

L. C. – Ce serait malhonnête de ma part de ne pas vous citer, Melvin. En particulier quand je

développais mon travail d'écriture, à l'université. À cette époque, j'ai lu tous vos livres et je me souviens que *Junk* m'a complètement éblouie. Je me suis dit : « Voilà ce que je veux faire. » Vous, ainsi que John Marsden, avez été les deux auteurs déterminants qui ont influencé ma volonté d'écrire des textes réalistes, sincères, emmenés par les personnages.

Pour ce qui est des nouveaux auteurs, je crois qu'il y a beaucoup d'écrivains très intéressants en ce moment. Notamment C. J. Skuse, qui est une amie. Elle écrit des œuvres passionnantes et pleines d'humour pour les ados et j'aimerais vraiment qu'elle soit plus reconnue.



Lucy Christopher
Attraction Mortelle
Traduit de l'anglais
par Julie Lopez

Collection Scripto
À partir de 15 ans
env. 448 pages - 15,90 € env.
En librairie le 6 novembre

L'histoire

Le père d'Emily est accusé d'avoir tué une jeune fille dans les bois de Darkwood, juste derrière leur maison. Tout accuse, en effet, cet ancien soldat qui souffre de stress post-traumatique et a rapporté, une nuit d'orage, le cadavre d'Ashley dans ses bras. Pourtant, Emily, 17 ans, ne peut pas croire à la culpabilité de son père. Aidée par Damon, le petit ami d'Ashley, elle tente de reconstituer ce qui s'est réellement passé cette nuit-là. Car Ashley n'était pas seule dans ces bois. Avec Damon, Marck et Charlie, elle participait à un jeu rituel et dangereux...

L'auteur

Lucy Christopher a grandi en Australie mais réside aujourd'hui dans son pays natal, au pays de Galles. Jeune auteur au talent précoce, elle est fascinée par les lieux sauvages en littérature. Auteur du passionnant *Lettre à mon Ravisseur* (Scripto, 2010) qui avait pour cadre le bush australien, elle réside à la lisière d'une forêt dans le Monmouthshire.

Samedi soir. Août.

Cela faisait très longtemps que papa n'avait pas ramené un animal blessé à la maison, et il n'avait jamais ramené de biche, même si je me souvenais l'avoir un jour aidé à délivrer un chevreuil piégé. Il avait œuvré rapidement, délicatement, ses mains passant du collet refermé sur la patte de l'animal à son cou pour lui prendre le pouls, sans jamais cesser de le caresser. Il devait s'agir de la même chose. Sauver une autre bête pourrait lui faire du bien, lui changer les idées, l'aider à sortir des ténèbres où il évoluait.

J'entendais le frottement de ses pieds sur les pavés de l'allée, je le voyais bouger. J'essayais de distinguer la forme du corps de la biche, mais rien ne concordait. Ses pattes n'étaient pas assez longues, et son cou non plus. J'ai fait un pas vers eux. Et alors, j'ai compris.

Ce n'était pas une biche. C'était une fille.

Elle avait la tête rejetée en arrière, ses bras nus luisaient au clair de lune. Ses vêtements étaient trempés. Le portail a grincé quand papa l'a poussé, s'introduisant péniblement dans le jardin. Depuis combien de temps la tenait-il dans ses bras ? Où l'avait-il trouvée ? J'ai reculé dans la cuisine. Voilà le genre de choses qu'il faisait à l'époque où, soldat, il sauvait des vies ; peut-être redevenait-il un héros. Alors, je me suis rendu compte que la peau de la fille avait viré au gris, que le contour de ses lèvres était bleu, comme si on y avait barbouillé du rouge à lèvres. Ses cheveux longs étaient plaqués sur son visage, assombris par la pluie. J'ai remarqué son chemisier vert et son bracelet en argent. J'ai voulu repousser ses cheveux trempés de son visage, mais j'ai arrêté ma main en plein vol. Je la reconnaissais. Je connaissais cette fille.

– Que s'est-il passé ? ai-je demandé.

Papa n'a pas répondu. Son visage était rouge et humide ; il est passé devant moi en respirant avec difficulté. Les doigts de la fille ont effleuré mon bras, glacés, d'une froideur mortelle, comme une pierre trouvée dans une grotte. Papa l'a déposée avec soin sur la table de la cuisine, comme s'il la mettait au lit. Il a tourné sa tête sur le côté et déplié un de ses bras, le plaçant en travers de son corps, en position latérale de sécurité. Puis il a doucement touché son cou, tout comme il avait touché celui du chevreuil pris au piège, il y avait si longtemps.

Mais cette biche-là ne bougeait pas, ne se débattait pas et n'essayait pas de l'arrêter.

Elle s'appelait Ashlee Parker.

Je me suis forcée à porter les doigts à son poignet et à attendre assez longtemps pour en être sûre. Je savais que j'aurais dû paniquer, appeler une ambulance... mais les grands yeux marron d'Ashlee Parker étaient rivés sur moi, figés.

« Elle a des yeux de mannequin, avait un jour fait remarquer Kirsty. Elle est magnifique. Pas étonnant que Damon Hilary la suive partout. » Damon Hilary. Quelque chose s'est retourné en moi quand j'ai pensé à lui, quand j'ai imaginé sa réaction.

J'ai posé le bout du doigt sur la joue d'Ashlee. Je voulais l'aider à se débattre et à bondir, libre, à disparaître dans les bois. Je ne pouvais qu'espérer que ce que mon cerveau me hurlait était faux.

– Est-ce qu'elle est... Est-ce qu'elle va bien ?

Papa n'a pas répondu. J'ignore ce qu'il pensait, s'il espérait qu'elle se réveille.

Mais j'avais repéré les petites marques rouges sur la gorge d'Ashlee, les petites mouchetures bleues y éclochant comme des fleurs. Je voyais bien qu'elle ne respirait plus du tout.

Qu'était-elle allée faire dans les bois ?

Comment s'était-elle retrouvée dans cet état ?

J'ignore combien de temps nous sommes restés ainsi, la lune et les étoiles brillant comme des projecteurs sur la fenêtre de la cuisine. Ce moment m'a paru durer une éternité. Finalement, j'ai entendu un craquement à l'étage : maman était debout.

– Tout va bien, en bas ? a-t-elle demandé.

Peut-être avait-elle attendu le retour de papa elle aussi, faisant semblant de dormir, tout comme moi, écoutant l'orage estival. J'ai distingué le bruit de ses chaussons dans le vestibule, puis la porte de la cuisine s'est ouverte vers l'intérieur et aussitôt, elle a recommencé à se plaindre de papa qui nous causait tant de souci qu'on ne pouvait pas dormir, à lui reprocher de rester dehors pendant la tempête.

– Tu sais dans quel état tu te mets quand il fait ce temps-là..., disait-elle. Tu ne devrais pas...



Alors, elle a vu Ashlee.

Elle a poussé une sorte de halètement étranglé, comme si elle avait inspiré tout l'air de la pièce d'un seul coup. Elle a regardé papa, puis Ashlee. Elle a traversé la cuisine et a cherché son pouls.

- Qui est-ce ? a-t-elle demandé à voix basse.

Comme papa ne répondait pas, elle l'a agrippé par les épaules.

- Que s'est-il passé ?

Puis elle s'est dirigée vers le téléphone posé sur l'appui de fenêtre, balayant du regard le visage maculé de boue de papa, ses vêtements humides, puis Ashlee à nouveau. Le sifflement s'échappant de la poitrine de papa s'est amplifié.

- Elle était dans les bois ? a insisté maman, parlant de plus en plus fort. Avec toi ?

Les doigts tremblants, elle a composé un numéro. Finalement, son interlocuteur a décroché.

- Il nous faut une ambulance... la police.

Je voulais lui dire qu'il s'agissait d'Ashlee Parker, de mon lycée. Je voulais lui dire que j'ignorais ce qui s'était passé, et que papa n'en savait rien non plus, qu'il avait essayé de la sauver... mais ces mots sont restés coincés dans ma gorge, comme un aliment que je n'aurais qu'à moitié avalé. Maman a indiqué notre adresse avant de raccrocher et de retourner près de papa. Elle a planté les ongles dans ses épaules. Il a aspiré tel un poisson hors de l'eau, signe d'un début de crise de panique. Je savais que j'aurais dû aller chercher son inhalateur, ou lui parler doucement - lui rappeler où il était et qui nous étions - mais je ne pouvais pas bouger. Je ne pouvais détourner le regard des yeux terrifiés de maman.

- Dis-moi ce qui s'est passé, Jon ! a-t-elle ordonné.

Je me rapprochais petit à petit de la porte ouverte du jardin. *Laisse-lui un peu de temps*, aurais-je voulu dire. Laisse-le s'expliquer. Mais maman exigeait des réponses, et cela me faisait paniquer moi aussi, cela me donnait envie de m'enfuir.

- Papa l'a trouvée, ai-je chuchoté, voulant que ce soit vrai. Elle était dans les bois, elle marchait... perdue.

Maman m'a regardée : pour la première fois de la soirée, l'un de mes parents semblait remarquer ma présence.

- Elle est morte, Emily.

À ces mots, j'ai cherché à tâtons la poignée de porte, quelque chose à quoi me raccrocher. Alors, le cri soudain de papa m'a fait sursauter.

- Elle n'avait rien à faire là !

C'était toujours ce qu'il disait quand il émergeait d'un flash-back. Les mêmes mots. Il était en plein flash-back, forcément. Maman avait raison. La crise avait dû se déclencher quand il avait entendu le tonnerre, quand il était dehors sous l'orage alors qu'il n'aurait jamais dû se trouver là.

Maman a doucement repoussé les cheveux d'Ashlee de son visage.

- As-tu fait quelque chose, Jon ? a-t-elle demandé, très calme.

Je me suis avancée brusquement, voulant l'interrompre, voulant interrompre tout cela.

- Comment aurait-il pu ?

Elle a levé la main pour me faire taire, voulant que papa réponde lui-même.

- Il est juste en..., ai-je repris. Il est juste...

Papa avait les mains qui tremblaient. Il paniquait complètement, il perdait le contrôle, comme je l'avais vu faire si souvent. Sauf que cette fois, c'était encore pire : ses yeux étaient encore plus écarquillés, vitreux, prisonniers de ce cauchemar. Savait-il seulement où il se trouvait ? Qui nous étions ?

Maman ne le quittait pas des yeux.

- Si tu sais quelque chose, Jon, n'importe quoi, dis-le ! Ils vont t'emmener, ils vont te poser des questions, encore et encore...

- M'emmener ? a-t-il demandé, ses bras se mettant eux aussi à trembler. M'emmener, m'emmener...

Il répétait ce mot comme s'il s'était bloqué dans son esprit.

- Loin de nous. Loin des bois. Tu vas partir dans une voiture de police... Tu comprends ?

- Partir, a-t-il répété. Partir.

Son regard est passé de maman à Ashlee Parker, avant de se fixer sur les bois, derrière la fenêtre. On aurait dit qu'il cherchait quelque chose. Qu'il essayait de se souvenir. D'en retirer quelque chose. Puis il s'est effondré, comme si tous ses os venaient de se briser, et il s'est rattrapé au plan de travail, pris de convulsions. Je me suis dirigée vers lui, mais il a levé un bras devant son visage, comme s'il craignait que je le frappe.

- Désolé, a-t-il dit, les yeux humides. Désolé, désolé, désolé...

Il regardait maman d'un air désespéré.

L'intégrale
DE LA SÉRIE CULTE
D'ANN BRASHARES



Le 16 octobre en librairie

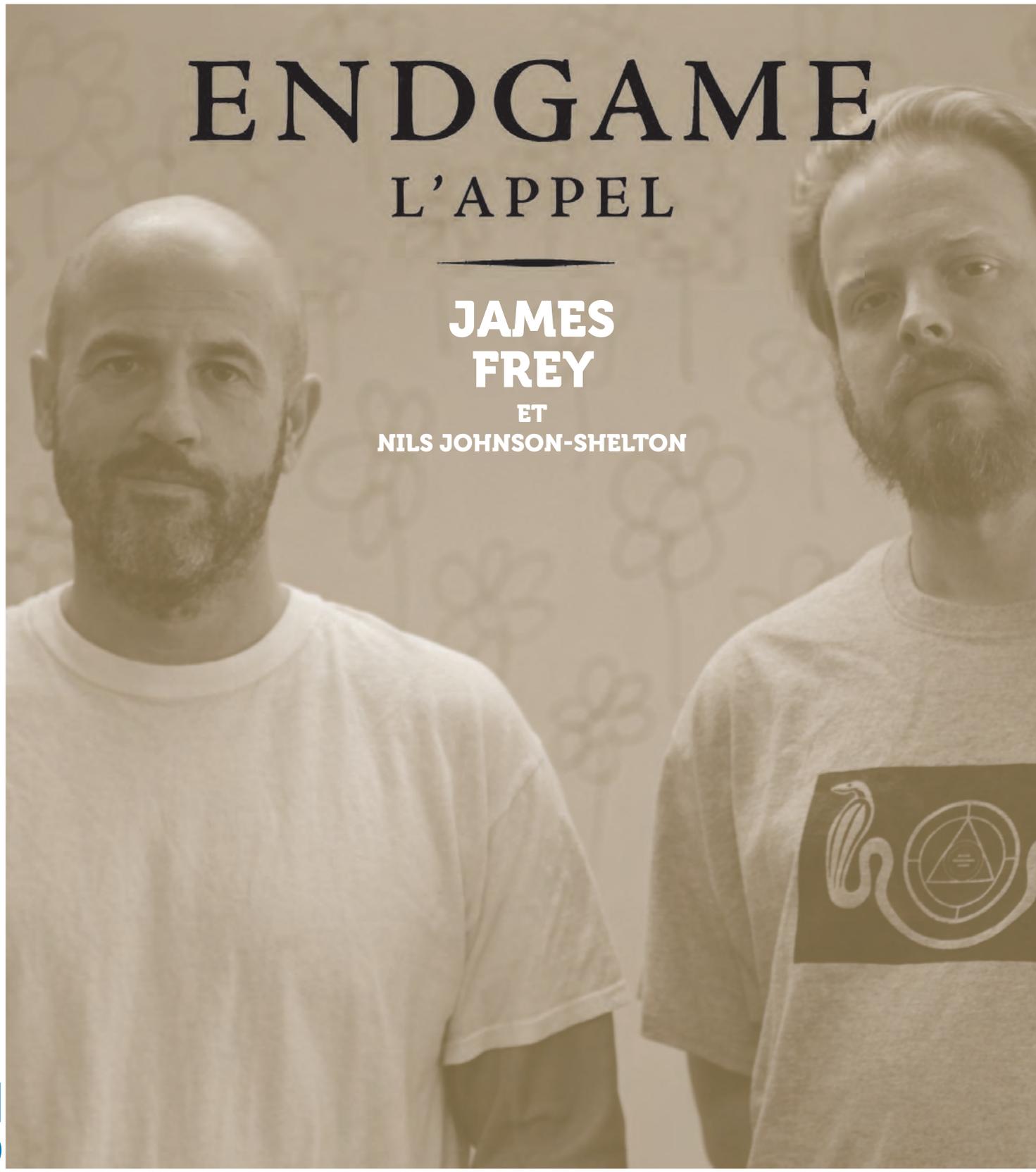
GALLIMARD

ENDGAME

L'APPEL

**JAMES
FREY**

ET
NILS JOHNSON-SHELTON



Un roman d'une efficacité redoutable, début d'une série phénoménale pour jeunes adultes, par le brillant James Frey.

L'histoire

Douze élus, douze civilisations millénaires choisies pour sauver l'humanité quand viendra Endgame. Sarah la Cahokienne, Jago l'Olmèque, Chiyoko la Mu, Baitsakhan le Donghu et les autres s'entraînent depuis toujours, secrètement, pour cela. À travers tous les continents, chacun va suivre son chemin selon sa personnalité, ses traditions et sa philosophie, se fiant à ses intuitions et déductions, car Endgame n'a ni règles ni limites. Et en dépit des alliances, amours et amitiés qui se créent, il n'y aura qu'un seul vainqueur. Une lecture riche, passionnante, tendue, une véritable expérience littéraire destinée aux adolescents et jeunes adultes.

L'auteur

James Frey est notamment l'auteur des best-sellers *Mille morceaux* et *L. A. Story*. On lui doit le succès de la série *Numéro quatre* (J'ai lu) sous le pseudonyme de Pittacus Lore. Traduit en 42 langues, publié dans 118 pays, il est considéré comme l'écrivain le plus important aux États-Unis, et le meilleur écrivain de sa génération par le prestigieux quotidien britannique *The Guardian*. Le coauteur Nils Johnson-Shelton a signé la série pour jeunes lecteurs *Otherworld Chronicles* et participé à l'écriture du roman *No Angel*, internationalement salué.

L'expérience Endgame

La quête : une chasse au trésor mondiale. Le livre recèle une super-énigme élaborée par les plus grands cryptographes.

Le premier lecteur qui parviendra à la résoudre gagnera un trésor d'une valeur de 500 000 dollars.

Le jeu mobile : Le laboratoire Niantic de Google a développé un jeu de réalité augmentée lié aux livres et à la mythologie d'Endgame. (Lancement en octobre)

Le film : 20th Century Fox a acquis les droits audiovisuels de la série, James Frey écrit le script du premier film.

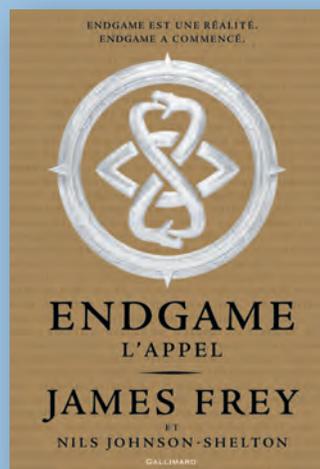
L'avis de la revue PACE

FRÉDÉRIQUE FRANCO

Librairie Le Goût des Mots
(Mortagne-au-Perche)

Dans *Endgame*, douze candidats s'affrontent. Ils ont entre 13 et 20 ans et viennent des quatre coins du monde. Seul l'un d'entre eux sortira vainqueur et assurera la survie de sa propre lignée. Tous sont des combattants aguerris, formés dès leur plus jeune âge à la perspective d'Endgame, jeu à la fois redouté et espéré. Dès les premières pages du livre, on est intrigué par cette histoire qui nous happe et ne nous lâche plus. Chaque chapitre nous fait suivre l'un des joueurs, on plonge dans son histoire et sa psychologie. Des alliances se forment entre certains, des rivalités très fortes naissent entre d'autres... *Endgame* est un grand roman choral foisonnant et mystérieux dans lequel l'action ne se relâche jamais. Outre le suspense parfaitement entretenu, l'un des atouts majeurs du livre est le rythme. Le style palpitant est très cinématographique et les scènes de poursuite ou de combat sont impressionnantes de réalisme. Un premier tome enthousiasmant et addictif !

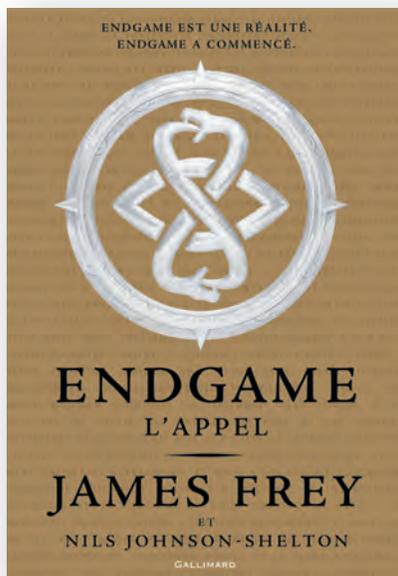
ILS ONT AIMÉ



James Frey
Endgame : L'Appel

lu & conseillé par
F. Franco
Lib. Le Goût des Mots
(Mortagne-au-Perche)

Roman Ado
à partir de 15 ans
544 pages - 18 €
En librairie
le 9 octobre



James Frey
Endgame :
L'Appel

Sarah Alopay
Lycée Bryan,
Omaha, Nebraska

La directrice se lève, souriante, et balaye l'assistance du regard.

– C'est donc un grand honneur pour moi de vous présenter le major de votre promotion, Sarah Alopay !

L'assistance applaudit, crie, siffle. Sarah se lève. Elle porte une toque et une tige rouges, avec l'écharpe bleue des majors en

travers de la poitrine. Elle sourit. Elle a souri toute la journée. Elle a mal au visage à force. Elle est heureuse. Dans moins d'un mois, elle aura 18 ans. Elle va passer son été à effectuer des fouilles archéologiques en Bolivie, avec son petit ami, Christopher, et à l'automne, elle ira à l'université, à Princeton. Dès qu'elle aura 20 ans, elle pourra commencer le restant de sa vie.

Dans 742,43625 jours, elle sera libre. Inéligible.

Elle est au 2^e rang, derrière un groupe d'administrateurs, de représentants des parents d'élèves et d'entraîneurs de football. À quelques sièges de l'allée. À côté d'elle se trouve Reena Smithson, sa meilleure amie depuis le cours moyen, Christopher est assis quatre rangs derrière elle. Elle lui jette un petit regard en douce. Cheveux blonds, barbe naissante, yeux verts. Doté d'un caractère égal et d'un cœur immense. Le plus beau gars de l'école, de la ville, peut-être même de l'État et, aux yeux de Sarah, du monde.

– Vas-y, ma belle, assure ! dit Christopher avec un grand sourire.

Ils sont ensemble depuis la cinquième. Inséparables. La famille de Christopher est une des plus riches d'Omaha. Si riche à vrai dire que son père et sa mère n'ont pas pris la peine de revenir de leur voyage d'affaires en Europe pour assister à la remise des diplômes. Quand leur fils montera sur l'estrade, ce sera la famille de Sarah qui applaudira le plus fort. Christopher aurait pu aller dans une école privée, ou dans l'internat qu'avait fréquenté son père, mais il a refusé, il ne voulait pas être séparé de Sarah. C'est une des nombreuses raisons pour les-

quelles elle l'aime et pense qu'ils resteront ensemble toute la vie. Elle le souhaite et elle sait que lui aussi. Et dans 742,43625 jours, ce sera possible.

Sarah s'avance dans l'allée. Elle porte une paire de Ray-Ban Wayfarer roses que son père lui a offertes pour Noël et qui cachent ses yeux marron écartés. Une queue-de-cheval serrée maintient ses longs cheveux auburn. Sa peau lisse, couleur bronze, est éclatante. Sous sa tige, elle est habillée comme tous ses camarades.

Mais combien d'élèves de sa classe supporteront le poids d'un tel objet sur scène ? Sarah le porte autour du cou, comme Tate quand il était éligible, transmis de Joueur en Joueur depuis 300 générations. Au bout de la chaîne pend une pierre noire polie qui a connu 6 000 ans d'amour, de chagrin, de beauté, de lumière, de tristesse et de mort. Sarah porte ce collier depuis le jour où Tate s'est blessé et où le conseil de la lignée de Sarah a décidé que ce devait être elle la Joueuse. Elle avait 14 ans. Elle n'a jamais ôté l'amulette et a fini par s'y habituer, à tel point qu'elle ne la remarque presque plus.

Alors qu'elle marche vers l'estrade, des élèves, aux derniers rangs, se mettent à scander : « Sa-rah ! Sa-rah ! Sa-rah ! » Elle sourit, se retourne et regarde tous ses amis, ses camarades de classe.

Tate son frère aîné, ses parents et Christopher. Sa mère a pris son père par la taille et ils ont l'air fier, heureux. Sarah fait une grimace qui signifie *Je suis nerveuse* et son père lui sourit, pouces dressés. Elle monte sur l'estrade et Mme Shoemaker, la directrice, lui tend son diplôme.

– Vous allez me manquer, Sarah.

– Je ne pars pas pour toujours, madame Shoe ! Vous me reverrez !

Mme Shoemaker sait à quoi s'en tenir. Sarah Alopay n'a jamais eu de note inférieure à A. Elle a été sélectionnée dans l'équipe de football et d'athlétisme pour représenter l'État et elle a obtenu d'excellents résultats à son examen d'entrée à l'université. Elle est drôle, gentille, généreuse, serviable, et visiblement destinée à de grandes choses.

– Montrez-leur de quoi vous êtes capable, Alopay, dit-elle.

– Toujours, répond Sarah.

Elle approche du micro et regarde vers l'ouest, vers sa classe, son école. Derrière la dernière rangée des 319 élèves se dresse un bosquet de grands chênes aux

feuilles vertes. Le soleil brille, il fait chaud, mais elle s'en fiche. Les autres aussi. Ils achèvent une partie de leur vie, une autre est sur le point de commencer. Ils sont tous excités. Ils imaginent l'avenir, leurs rêves, qu'ils espèrent réaliser. Sarah a longuement travaillé son discours. Elle est la voix de ses camarades et elle veut leur offrir des paroles qui les inspireront, qui les pousseront vers l'avant, au moment d'embarquer pour ce nouveau chapitre. La pression est forte, mais Sarah a l'habitude.

Elle se penche en avant et se racle la gorge.

– Félicitations et bienvenue au meilleur jour de notre vie, jusqu'à maintenant du moins !

Les élèves ne se sentent plus. Certains lancent prématurément leur toque en l'air. D'autres rient. La plupart scandent : « Sa-rah ! Sa-rah ! »

– En préparant mon discours, dit-elle, le cœur battant, j'ai décidé d'essayer de répondre à une question. Immédiatement, je me suis dit : « Quelle est la question que l'on me pose le plus souvent ? » et même si c'est un peu gênant, j'ai trouvé facilement. Les gens me demandent toujours si j'ai un secret !

Rires. Parce que c'est la vérité. S'il y a eu un jour une élève parfaite dans cette école, c'est Sarah. Une fois par semaine au moins, quelqu'un lui demandait quel était son secret.

– Après avoir longuement et durement réfléchi, je me suis aperçue que la réponse était très simple. Mon secret, c'est que je n'ai pas de secret.

Évidemment, c'est un mensonge. Sarah a de grands secrets. Profondément enfouis. Des secrets conservés parmi les siens depuis des milliers et des milliers d'années. Et si elle a fait toutes ces choses qui l'ont rendue populaire, si elle a obtenu tous ces A, ces trophées, ces récompenses, elle a accompli beaucoup plus encore. Des choses qu'ils ne peuvent même pas imaginer. Comme faire du feu avec de la glace. Chasser et tuer un loup à mains nues. Marcher sur des braises incandescentes. Elle est restée éveillée pendant une semaine ; elle a tué un cerf à un mile, elle parle neuf langues, possède cinq passeports. Si, pour eux, elle est Sarah Alopay, reine du lycée, incarnation de la jeune Américaine, dans la réalité, elle est aussi bien entraînée et aussi mortelle que n'importe quel soldat sur Terre.

– Je suis telle que vous me voyez. Je suis heureuse et douée parce que je m'autorise à être heureuse. Très

jeune j'ai appris que le fait d'être actif génère de l'activité. Que le don pour les études est synonyme de savoir. Que voir élargit la vision. Et que si vous ne nourrissez pas la colère, vous ne serez jamais en colère. La tristesse et la frustration, et même la tragédie, sont inévitables, mais cela ne signifie pas que le bonheur ne nous tend pas les bras, à chacun de nous. Mon secret, c'est que je choisis d'être la personne que je veux être. Je ne crois pas au destin ni à la prédétermination, mais au choix, je crois que chacun choisit d'être la personne qu'il est. Vous pouvez être celui que vous voulez être, vous pouvez faire ce que vous avez envie de faire, vous pouvez aller là où vous voulez aller. Le monde et votre vie future vous attendent. L'avenir n'est pas écrit. Vous pouvez en faire ce que vous voulez qu'il soit.

Les élèves se sont tus. Plus personne ne parle.

– Je regarde vers l'ouest. Derrière vous, derrière les gradins, il y a un bosquet de chênes. Et derrière ces chênes, il y a les plaines, la terre de mes ancêtres, la terre ancestrale de tous les humains en vérité.

Au-delà des plaines, il y a les montagnes, d'où coule l'eau. Au-delà des montagnes, il y a la mer, source de vie. Au-dessus, il y a le ciel. En dessous, il y a la terre. Tout autour, il y a la vie et la vie est...

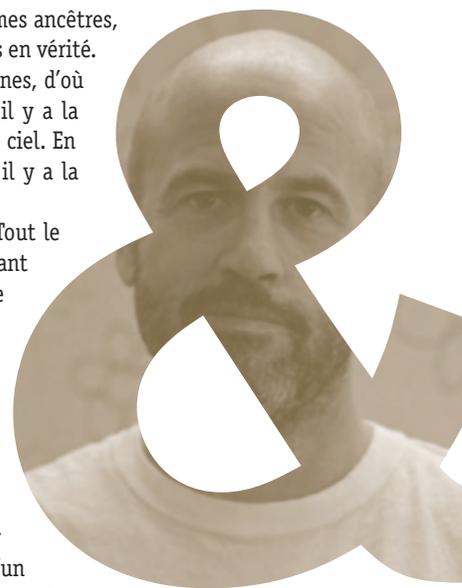
Sarah est interrompue par un bang. Tout le

monde se dévisse le cou. Un trait éclatant jaillit derrière les chênes, balafrant le ciel bleu. Il ne bouge pas, semble-t-il, il grossit simplement. Tout le monde le regarde, impressionné. Certaines personnes ont le souffle coupé. L'une d'elles demande, très distinctement : « C'est quoi, ça ? »

Tout le monde regarde jusqu'à ce qu'un cri solitaire s'élève au dernier rang et frappe toute l'assistance d'un seul coup. C'est comme si quelqu'un avait appuyé sur un bouton pour déclencher la panique.

On entend des chaises se renverser, des gens hurler, c'est le chaos. Sarah retient son souffle. Instinctivement, elle glisse la main sous sa toge pour saisir la pierre qui pend à son cou.

Elle est plus lourde que jamais. L'astéroïde, la météorite, la comète ou elle ne sait quoi est en train de la transformer. Sarah est pétrifiée. Elle regarde le trait



lumineux se déplacer vers elle. La pierre au bout de la chaîne change de nouveau : elle semble légère soudain. Sarah s'aperçoit qu'elle se soulève sous sa toge. Elle se libère des vêtements et se tend vers cette chose qui vient vers eux.

Voilà à quoi ça ressemble.

Voilà l'impression que ça donne.

Endgame.

Les bruits de terreur désertent ses oreilles, remplacés par un silence stupéfiant.

Bien qu'elle se soit préparée presque toute sa vie en vue de cet instant, elle n'a jamais cru que cela arriverait.

Elle espérait que ça n'arriverait pas. 742,42898 jours.

Elle était censée être libre.

La pierre tire sur son cou.

– SARAH!

Quelqu'un la saisit brutalement par le bras. La boule de feu est fascinante, terrible et audible soudain. Sarah l'entend véritablement se déplacer dans les airs, ardente, furieuse.

– Viens! VITE!

C'est Christopher. Le gentil, le courageux, le robuste Christopher. Tout rouge sous l'effet de la panique et de la chaleur, les yeux qui pleurent, postillonnant. Elle voit ses parents et son frère au pied des marches.

Il leur reste quelques secondes.

Peut-être moins.

Le ciel matinal s'assombrit, puis devient noir, la boule de feu est sur eux. La chaleur est insoutenable. Le bruit paralysant.

Ils vont mourir.

Au tout dernier moment, Christopher saute de l'estrade en entraînant Sarah. Des odeurs de cheveux, de bois, de plastique brûlés envahissent l'atmosphère. Le collier tire si fort en direction de la météorite que la chaîne s'enfonce dans la peau du cou de Sarah.

Ils ferment les yeux et s'écroulent dans l'herbe. Sarah sent la pierre se libérer. Elle s'envole, à la recherche de la météorite, et à la dernière minute, la gigantesque boule de feu change de direction ; elle s'arrête à un millier de pieds et ricoche au-dessus d'eux comme une pierre plate sur un lac calme. Cela se produit si vite que personne ne s'en aperçoit, mais bizarrement, d'une certaine façon, cette petite pierre très ancienne leur a sauvé la vie.

La météorite survole la tribune en béton et s'abat un

quart de mile plus loin, à l'est. Là où se trouve l'école. Le parking. Quelques terrains de basket. Les courts de tennis.

Plus maintenant.

La météorite détruit tout.

Boum.

Disparus.

Ces lieux réconfortants et familiers où Sarah a passé sa vie – sa vie normale, du moins – ont disparu en une fraction de seconde. Tout a été effacé. Un nouveau chapitre s'est ouvert, mais ce n'est pas celui qu'espérait Sarah.

Une onde de choc déferle sur le terrain, charriant poussière et obscurité. Elle les frappe de plein fouet, les écrase, les assomme et fait éclater leurs tympanes.

L'air est brûlant, saturé de particules grises, marron et noires. On ne voit plus rien. Christopher n'a pas lâché Sarah. Il la protège. Il la serre contre lui, tandis qu'ils sont bombardés de pierres et de terre, de morceaux d'on ne sait quoi, gros comme un poing. Il y a d'autres personnes autour d'eux, certaines blessées.

Elles toussent. Elles ne peuvent s'arrêter de pleurer. Ni de trembler. Difficile de respirer. Une autre onde de choc les submerge et les enfonce un peu plus dans le sol. Sarah a le souffle coupé. Des traits de lumière fugitive illuminent la poussière. Le sol tremble alors que des choses commencent à tomber autour d'eux. Des blocs de ciment et d'acier, des voitures tordues, des meubles. Ils ne peuvent qu'attendre, en priant pour que rien n'atterrisse sur eux. Christopher serre si fort Sarah qu'il lui fait mal. Elle plante ses ongles dans son dos. Ils ignorent combien de temps s'est écoulé quand l'atmosphère commence à s'éclaircir et que de petits bruits se font entendre. Des gens gémissent de douleur. Crient des noms. Dont le sien.

C'est son père.

– Sarah. SARAH!

– Ici! hurle-t-elle.

Sa voix lui paraît étouffée et lointaine. Ses oreilles bourdonnent encore.

– Je suis là!

Son père émerge du nuage de poussière. Son visage est couvert de sang et de cendres. Le blanc de ses yeux, brillant et clair, ressort de la crasse. Il sait ce qu'elle sait.

Endgame.

– Sarah!

Son père trébuche vers eux et tombe à genoux, il les prend dans ses bras. Ils pleurent. Leurs corps sont secoués de sanglots. Partout, des gens hurlent. Sarah ouvre les yeux une seconde et voit Reena devant elle, hébétée, en état de choc. Le bras gauche de sa meilleure amie a disparu au-dessus du coude, il ne reste que du sang, de la chair lacérée et de l'os déchiqueté. Sa toge de remise des diplômes a été arrachée, mais bizarrement, sa toque est restée en place. La jeune fille est noire de suie. Sarah crie : « Reena! Reena! », mais son amie ne l'entend pas. Elle disparaît de nouveau dans la poussière et Sarah sait qu'elle ne la reverra plus jamais.

– Où est maman? murmure-t-elle, les lèvres collées à l'oreille de son père.

– J'étais avec elle. Je ne sais pas.

– La pierre, elle... elle...

– Je sais.

– Sarah! crie sa mère.

– Ici! répondent-ils tous les trois en chœur.

La mère de Sarah rampe vers eux. Sur le côté droit de sa tête, tous ses cheveux ont disparu. Son visage est brûlé, mais pas trop grièvement. Quand elle les voit, elle semble très heureuse. Son regard est différent de celui qu'elle a adressé à Sarah quand celle-ci marchait vers l'estrade.

Je faisais un discours, se dit Sarah. Je faisais un discours lors de la remise des diplômes. Les gens étaient heureux. Très heureux.

– Olowa, dit Simon tout bas en tendant la main vers sa femme. Et Tate?

Olowa secoue la tête.

– Je ne sais pas.

Une explosion au loin.

Maintenant que l'atmosphère s'éclaircit, le carnage devient plus évident. Il y a des corps partout. Les Alopay et Christopher font partie des chanceux. Sarah aperçoit une tête. Une jambe. Un torse. Une toque tombe sur le sol près d'eux.

– Sarah, c'est commencé. Pour de vrai.

C'est Tate, qui marche vers eux, bras tendus. Il serre le poing, dans son autre main il tient une pierre vert et doré, de la taille d'un pamplemousse, veinée de métal noir.

Il est incroyablement propre, comme s'il avait échappé à tout ça. Il sourit. Sa bouche est pleine de sang. Tate a

été un Joueur autrefois, plus maintenant. Aujourd'hui, il semble presque excité pour sa sœur, en dépit de tout ce qui s'est passé autour d'eux. La mort, la destruction et ce qui, savent-ils, va arriver.

– Je les ai trouvées!

Tate n'est plus qu'à dix pieds. Une autre explosion mineure se produit quelque part. Il ouvre le poing et introduit la petite pierre qui était autour du cou de Sarah dans la grosse pierre multicolore.

– Ça rentre parfaitement.

– Nukumi, dit Simon, avec révérence.

– Nukumi, répète Sarah, d'un ton beaucoup moins révérencieux.

– Quoi? fait Christopher.

– Rien... dit Sarah.

Elle s'interrompt lorsqu'une explosion projette des éclats de métal dans tous les coins. Un morceau d'acier de six pieds de long se plante dans la poitrine de Tate. Il est mort. Tué instantanément. Il tombe à la renverse. Il tient toujours dans sa main le pendentif de Sarah et la pierre multicolore. Sa mère hurle, son père s'écrie : « Non! »

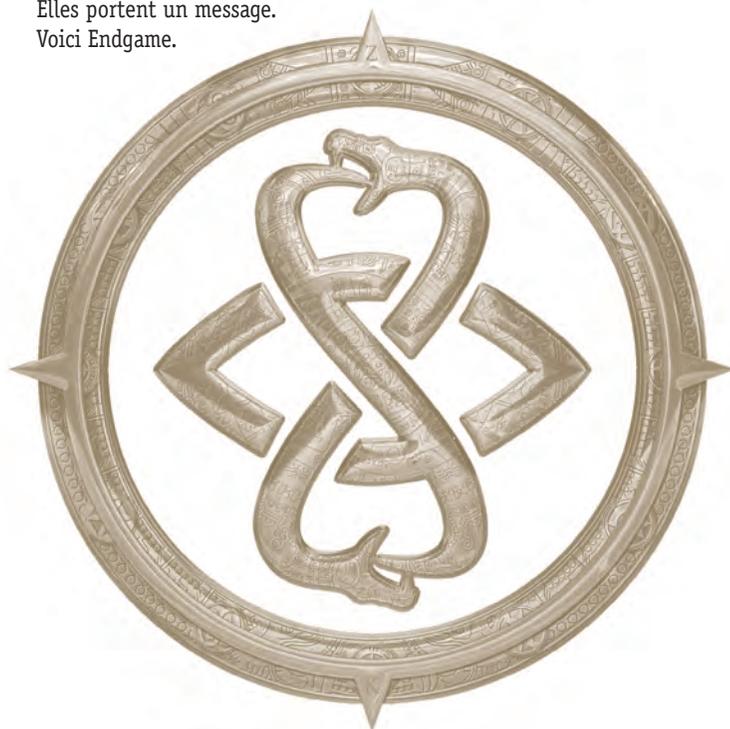
Sarah est incapable de parler. Christopher est sous le choc. Le sang coule de la poitrine de Tate. Ses yeux grands ouverts, inanimés, regardent fixement le ciel. Ses pieds se contractent convulsivement, les dernières parcelles de vie quittent son corps. Mais la pierre et le pendentif sont sains et saufs.

Ce n'est pas accidentel.

Les pierres ont une signification.

Elles portent un message.

Voici Endgame.



Janvier 2015

TUI T. SUTHERLAND

Les Royaumes de Feu

1. La Prophétie



L'incroyable destinée de cinq jeunes dragons qui luttent pour faire triompher la paix. Le début d'une saga épique et flamboyante, par l'un des créateurs de *La Guerre des clans*.

L'histoire

Le monde des dragons de Pyrrhia est ravagé par une guerre des clans depuis des décennies. Selon une mystérieuse prophétie, seuls cinq jeunes dragons nés lors de la Nuit la plus Claire pourront mettre fin aux combats et faire triompher la paix. Une organisation pacifique a enlevé « les élus » alors qu'ils étaient encore dans l'œuf et les a élevés dans le plus grand secret afin qu'ils accomplissent un jour leur destin. Mais tous les dragons ne sont pas des héros... et les cinq jeunes amis pourraient bien choisir de reprendre leur liberté pour voler de leurs propres ailes...

L'auteur

Tui T. Sutherland est née au Venezuela et a vécu au Paraguay, en Floride et en République dominicaine avant de s'installer dans le New Jersey, à l'adolescence. Elle s'est d'abord intéressée au théâtre puis, après ses études, s'est lancée dans une carrière d'auteur jeunesse. Elle a écrit une trentaine de romans pour tous les âges sous différents noms de plume et a notamment participé à l'écriture de la série *La Guerre des Clans*. Elle vit actuellement à Boston avec son mari et ses deux fils.

Traduit de l'américain
par Vanessa Rubio

Roman junior
à partir de 9 ans
Parution des tomes 1 et 2
en janvier 2015

L'extrait

Argil ne se sentait absolument pas l'étoffe d'un héros. Oh, ça lui aurait plu. Il aurait adoré être le formidable Aile de Boue, sans peur et sans reproche, qui allait sauver le monde des dragons. Il aurait aimé accomplir tous les exploits qu'on attendait de lui. Il rêvait de trouver ce qui clochait sur cette terre pour tout arranger.

Sauf qu'il n'était pas d'un naturel très héroïque. Il ne possédait aucune des qualités légendaires. Il préférerait rester au lit qu'aller en classe. Et il se faisait semer par les poulets qu'il était censé chasser dans les tunnels parce qu'il s'intéressait plus à ses copains qu'à ces volatiles.

Il se débrouillait pas mal au combat. Mais « pas mal », ce n'était pas suffisant pour stopper la guerre et réconcilier tous les clans. Pour y arriver, il fallait être extraordinaire. Étant le plus grand des dragonnets, il devait jouer le gros dur, le costaud de la bande. Leurs gardiens l'encourageaient à être « terrifiant et menaçant ».

Argil se sentait aussi menaçant qu'un chou-fleur.

– Bats-toi ! siffla son adversaire en le jetant contre la paroi de pierre.

Argil se releva tant bien que mal, dépliant ses ailes couleur de boue pour retrouver son équilibre. Des griffes acérées lui frôlèrent les naseaux, il recula bien vite.

– Allez ! gronda la dragonne rouge. Cesse de fuir. Fais sortir la violence qui est en toi !

– J'essaie ! répliqua-t-il. On pourrait faire une pause pour en discuter...

Elle se jeta sur lui.

– Feinte à gauche. Roule sur ma droite. Crache du feu ! Argil tenta d'obéir et de rouler sous son aile, mais évidemment, il passa du mauvais côté. Elle le plaqua au sol d'un coup de patte. Il laissa échapper un cri de douleur.

– TU NE SAIS PAS DISTINGUER TA DROITE DE TA GAUCHE, CRÉTIN ? lui hurla Crécerelle dans les oreilles. Tous les Ailes de Boue sont-ils aussi stupides ? OU BIEN PAUT-ÊTRE ES-TU SOURD ?

« Euh, ben... si vous continuez, ça ne va pas tarder », pensa-t-il.

Comme elle relâchait son emprise, il en profita pour se dégager.

– Je ne sais pas, je n'ai jamais rencontré d'autres Ailes de Boue, marmonna-t-il en examinant ses plaies. Mais si on essayait de se battre sans hurler, on...

Il s'interrompit, reconnaissant le sifflement caractéristique qui annonçait que Crécerelle allait cracher du feu. Il s'abrita sous une de ses ailes, rentra son long cou dessous, et s'engouffra dans le labyrinthe de souterrains. Les flammes lèchèrent les parois de pierre et lui rousèrent le bout de la queue.

– Poltron ! Lâche ! rugit la dragonne.

D'un coup de poing, elle fit voler une stalagmite en éclats. Argil se protégea les yeux de la patte, et sentit qu'elle lui écrasait la queue.

– OUIIIIE ! hurla-t-il. Vous avez dit que c'était de la triche, de marcher sur la queue !

D'un bond, il se percha sur la stalagmite la plus proche et contempla son enseignante de haut.

– Je suis le prof, le prof ne triche jamais ! affirma-t-elle. Descends de là et bats-toi comme un Aile du Ciel !

« Mais je ne suis PAS un Aile du Ciel, avait-il envie de lui répondre. Je suis un Aile de Boue. Je n'aime pas tout incendier sur mon passage ! Je n'aime pas poursuivre les autres pour leur mordre le cou ! Ce n'est pas mon truc. » D'ailleurs, il avait déjà failli se casser les dents sur les écailles dures comme la pierre de Crécerelle.

– Je ne pourrais pas plutôt me battre avec les autres ? suggéra-t-il. Je m'en sors beaucoup mieux.

Les autres dragonnets étaient de sa taille (ou presque) et ils ne trichaient pas (ou presque). C'était amusant de se battre contre eux.

– Ah oui ? répliqua Crécerelle d'un ton sarcastique. Tu préférerais affronter cette demi-portion d'Aile de Sable ou cette fainéante d'Aile de Pluie ?

Elle agitait nerveusement sa queue rougeoyante.

Argil défendit ses amis :

– Gloria n'est pas paresseuse ! Elle n'est pas taillée pour la bagarre, c'est tout. Palm dit que les Ailes de Pluie ont tout ce qu'il faut à manger dans leur forêt, qu'ils n'ont pas besoin de se battre. D'après lui, c'est pour ça qu'ils ne se sont pas impliqués dans la guerre jusque-là, parce qu'aucune des reines rivales ne veut d'eux dans son armée. Il dit que...

– ARRÊTE TON BLA-BLA ET DESCENDS DE LÀ ! ordonna Crécerelle.

Elle se dressa sur ses pattes arrière et déploya ses ailes. Ainsi elle était encore plus impressionnante !

Avec un petit cri paniqué, Argil tenta de sauter sur la stalagmite la plus proche, mais il la rata et s'écrasa lamentablement contre la colonne de pierre.

Comme il tentait de se raccrocher avec ses griffes, des étincelles jaillirent de la roche. Il poussa un gémissement tandis que Crécerelle glissait la tête entre les deux stalagmites pour lui mordre la queue et le tirer vers elle. Lorsqu'elle referma ses serres autour de son cou, elle lui souffla :

– Où est passée la petite brute que j'ai vue quand ton œuf a éclos ? Voilà le dragon qu'il nous faut pour la prophétie !

Février 2015

La Passe-miroir

Tome 2

**CHRISTELLE
DABOS**

Photo Catherine Hélie

70 AVANT-PREMIERE

La suite de l'extraordinaire saga fantastique de Christelle Dabos, lauréate du Concours du premier roman Gallimard Jeunesse, RTL et Télérama.

L'histoire

Officiellement introduite à la cour comme Vice-Conteuse de Farouk, l'esprit de famille du Pôle, Ophélie y découvre les mondanités d'un univers encore plus fou que le Clairdelune. Ici, les complots sont à l'œuvre derrière les belles apparences et les nobles disparaissent mystérieusement... Entre l'arrivée de sa famille et les exigences de Farouk, elle ne peut que s'appuyer sur Thorn, son énigmatique fiancé. Quand l'ambassadeur Archibald disparaît à son tour, Ophélie doit user de ses dons de *liseuse* pour mener l'enquête. Une mission qui l'entraînera beaucoup plus loin que prévu.

L'auteur

Christelle Dabos naît en 1980 sur la Côte d'Azur. Elle écrit ses premiers textes à la faculté et se destine à être bibliothécaire quand la maladie survient. L'écriture devient alors une seconde nature, notamment au sein de Plume d'Argent, une communauté d'auteurs sur Internet. En 2013, elle est avec le premier tome de *La Passe-miroir* la grande lauréate du «Concours du premier roman jeunesse» organisé par Gallimard Jeunesse, RTL et Télérama. Christelle Dabos vit en Belgique.

Tome 1



Roman ado
à partir de 12 ans
Parution du tome 2
en février 2015

L'extrait

Le soleil régnait en maître. Il déposait ses étincelles éblouissantes sur l'azur mouvant de la mer, coulait le long de la grande promenade piétonne, traversait l'eau des fontaines, rebondissait joyeusement contre les fenêtres des palaces, servait de projecteur aux tableaux qu'exposaient les artistes de plein air. Il sublimait chaque couleur de la riviera, du bleu intense du ciel au jaune-vert des palmiers, en passant par toutes les déclinaisons des robes d'été et des redingotes à rayures.

Abritée sous son ombrelle, Ophélie songea qu'elle l'aurait franchement apprécié, ce soleil, s'il avait été vrai.

Elle s'approcha du parapet qui longeait la promenade côtière et observa attentivement le mariage du ciel et de la mer, une fusion de bleus si parfaite, sans nuages, sans écume, que la ligne d'horizon était à peine visible. En contrebas, une grande plage de sable fin étincelait comme de la poudre de diamant. Il y avait beaucoup de jolies cabines en bois peint, mais pas un seul baigneur.

Ophélie se pencha autant que sa côte fêlée le lui permettait... et se cogna le nez contre le ciel. Tendait prudemment la main, elle sentit aussitôt ses doigts rencontrer une résistance, à l'endroit même où passait un vol de mouettes. Voilà qui expliquait l'absence de baigneurs : contreplaquée sur un mur, l'illusion n'allait pas au-delà du parapet. La plage, en bas, était un effet d'optique.

Ophélie soupira. C'était la première fois qu'elle voyait la mer, quel dommage que celle-ci fût un trompe-l'œil ! D'un autre côté, à quoi s'attendre d'autre quand on se trouvait au cinquième étage d'une tour, quand cette tour surplombait une ville et quand cette ville gravitait au-dessus d'une arche polaire dont la température actuelle ne dépassait pas les moins quinze degrés ? Les gens d'ici avaient beau déformer l'espace et coller des illusions dans tous les coins, il y avait quand même des limites à leur créativité.

– Donc, tes fiançailles, ton mariage, tout ce brol... c'est juste pour tes compétences de liseuse ?

Ophélie se tourna vers la tante Roseline, un peu étonnée de la voir reprendre une conversation qu'elle croyait close. Depuis qu'elle lui avait exposé la situation, à la sortie de l'ascenseur, sa marraine avait pincé les lèvres sans plus prononcer un mot.

– Je savais M. Thorn peu sentimental, mais tout de même, poursuivit la tante Roseline d'un ton sec. Il faut avoir des rouages à la place du cœur pour ne voir en toi qu'une paire de mains.

En entendant prononcer le nom de Thorn, Ophélie eut l'impression que la nuit était tombée d'un coup. Ses lunettes avaient la manie de s'assombrir en même temps que son

humeur. Elle inspira profondément, plusieurs fois, jusqu'à ce que le verre eût retrouvé sa transparence. Elle ne pouvait pas se permettre d'être en colère. Pas aujourd'hui.

– Et tout cela, souligna la tante Roseline avec un geste ample de la main, tout cela pour lire un livre ?

– Pas un livre, la contredit Ophélie. Le Livre. Celui avec la majuscule.

– Je ne connais qu'un seul Livre avec la majuscule. C'est celui qui repose dans les archives de notre famille, sur notre arche Anima.

La tante Roseline avait bien appuyé sur ses « notre », comme si l'idée d'avoir un patrimoine commun avec les habitants du Pôle lui était intolérable.

Ophélie acquiesça, songeuse.

– Je le pensais aussi. J'ai appris par hasard que plusieurs arches en possèdent un exemplaire, mais qu'aucun n'a pu être traduit. Il paraît que M. Farouk souhaite plus que tout déchiffrer celui de sa collection.

– M. Thorn avait-il besoin de t'épouser et de nous imposer toutes ces humiliations pour une simple expertise ?

La tante Roseline avait modérément apprécié d'avoir été cloîtrée dans un manoir, puis transformée en domestique pour garder confidentielle la présence de sa nièce à la Citacielle du Pôle.

– Une lecture standard est insuffisante, répéta patiemment Ophélie. Les Livres sont des objets beaucoup trop anciens. Rappelez-vous le Livre d'Anima : aucun liseur, pas même moi, pas même l'oncle, n'a réussi à percer ses secrets.

– Ah oui, grimaça la tante Roseline. La Cérémonie du Don. M. Thorn « héritera » de ton animisme au mariage. Je ne savais même pas que de telles pratiques existaient.

– Il tient de sa mère une mémoire prodigieuse. Il pense qu'en couplant mon pouvoir familial avec le sien, il pourra remonter assez loin dans le temps pour déchiffrer le Livre.

– Et satisfaire la curiosité de son esprit de famille, tout ambitieux qu'il est ! acheva la tante Roseline à sa place. J'essaie de faire des efforts pour comprendre, je t'assure, mais c'est sacrément tiré par les échevettes. Tu devrais modérer les ardeurs de ton écharpe, ajouta-t-elle après un bref silence.

Ophélie souleva sa robe et jeta un coup d'œil impuissant à ses pieds. À moitié enroulée autour de sa cheville et à moitié gesticulant sur le sol, l'écharpe faisait penser à un boa constricteur en pleine parade amoureuse.

– Oh, elle ne me dérange pas tant que ça.

– Elle attire l'attention sur toi et cette attention-là ne me dit rien qui vaille.

L'actualité des romans de Gallimard Jeunesse
Supplément de *Page des Libraires* n°168 - Automne 2014

Rédaction : Gallimard Jeunesse
Maquette : Cédric Ramadier, d'après la revue *Page des libraires*.

Ont collaboré à ce numéro spécial :

Muriel André École Gabriel Péri (Saint-Chamas)
Manon Bardin La Bulle/Médiathèque de Mazé
Mélanie Blossier Librairie Doucet (Le Mans)
Céline Bouju Librairie Doucet (Le Mans)
B. Cabane Librairie des Danaïdes (Aix-les-Bains)
Valeria Demuyt Librairie Récréativres (Le Mans)
Aurélia Durandal Librairie L'Œil au Vert (Paris 13e)
Gaëlle Farre Librairie Maupetit (Marseille)
Frédérique Franco Librairie Le Goût des Mots (Mortagne-au-Perche)
F. Guiseppin Librairie Ombres blanches (Toulouse)
Marianne Kmiecik Librairie Les Lisières (Roubaix)
Laurence Le Quilliec Médiathèque Elsa Triolet (Aytré)
Gwendal Oulés Librairie Récréativres (Le Mans)
Isabelle Réty Librairie Gwalarn (Lannion)

Illustration de couverture :
Jacket Images ©2013
by David Malan/Getty Images ; Kletr/Shutterstock
Jacket Design by Theresa M. Evangelista
(couverture de «La vie par 7 de Holly Goldberg Sloan,
éditions Gallimard Jeunesse)

Tous les prix indiqués dans ce numéro sont donnés à titre indicatif.

Directeur de la publication *Page des libraires* : Georges-Marc Habib
N° de commission paritaire : 0317 K 88862
N° ISSN : 1145-6094

